BSB Bayerische StaatsBibliothek

Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Molière

Les Oeuvres De Monsieur De Moliere

Bd.: 2

Basle (1741)

Rem.IV 783-2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10780508-0
(null)

Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.

10780508

10780508

Romat IV Moliere

Zet 783 (2

10780508

10780508

LES
OEUVRES
DE
MONSIEUR
DE MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée & augmentée, d'une NOUVELLE VIE DE L'AUTEUR, & DE LA PRINCESSE D'ELIDE, toute en vers, telle qu'elle ſe joüe à préſent.

Enrichie de Figures en Tailles-douces.

TOME II.

A BASLE,

Chez EMANUEL TOURNEISEN.
MDCCXLI.

10780508

PIECES CONTENUES

dans ce Second Tome.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

LA PRINCESSE D'ELIDE.

LES FÊTES DE VERSAILLES en 1694.

LE MARIAGE FORCE'.

DOM JUAN *ou* LE FESTIN DE PIERRE.

L'AMOUR MEDECIN.

LE MISANTROPE.

LE MEDECIN MALGRE' LUI.

10780508

PIECES CONTENUES.

MELICERTE, PASTORALE HEROIQUE.

FRAGMENT D'UNE PASTORALE COMIQUE.

LE SICILIEN *ou* L'AMOUR PEINTRE.

L'IM-

10780508

L'IMPROMPTU
DE
VERSAILLES,
COMÉDIE.

10780508

*
* *

ACTEURS.

MOLIERE, Marquis ridicule.
BRE'COURT, homme de qualité.
LA GRANGE, Marquis ridicule.
DU CROISY, Poëte.
Mademoiſelle DU PARC, Marquiſe façonniére.
Mademoiſelle BEJART, prude.
Mademoiſelle DE BRIE, ſage coquette.
Mademoiſelle MOLIERE, Satyrique ſpirituelle.
Mademoiſelle DU CROISY, peſte doucereuſe.
Mademoiſelle HERVE', ſervante précieuſe.
LA THORILLIERE, Marquis fâcheux.
BE'JART, homme qui fait le néceſſaire.
QUATRE NE'CESSAIRES.

La Scéne eſt à Verſailles, dans l'Antichambre du Roi.

L'IM-

107805U8

L'IMPROMTU DE VERSAILLES.

10780508

10780508

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, COMEDIE.

SCENE I.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles *DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.*

MOLIERE *ſeul, parlant à ſes camarades qui ſont derriére le Théatre.*

ALLONS donc, Meſſieurs & Meſdames, vous moquez-vous avec votre longueur, & ne voulez-vous pas tous venir ici ? La peſte ſoit des gens ! Holà, ho, Monſieur de Brécourt.

BRECOURT *derriére le Théatre.*

Quoi ?

MOLIERE.

Monſieur de la Grange.

LA GRANGE *derriére le Théatre.*

Qu'eſt-ce ?

MOLIERE.

Monſieur du Croiſy.

DU CROISY *derriére le Théatre.*

Plaît-il ?

MOLIERE.

Mademoiſelle du Parc.

Mademoiſelle DU PARC *derriére le Théatre.*

Hé bien ?

MOLIERE.

Mademoiſelle Béjart.

Mademoiſelle BEJART *derriére le Théatre.*

Qu'y a-t-il ?

MOLIERE.

Mademoiſelle de Brie.

Mademoiſelle DE BRIE *derriére le Théatre.*

Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiſelle du Croiſy.

Mademoiſelle DU CROISY *derriére le Théatre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

MOLIERE.

Mademoiſelle Hervé.

Mademoiſelle HERVE' *derriére le Théatre.*

On y va.

MOLIERE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé !

[*Brécourt*, *la Grange*, *du Croiſy*, *entrent.*]

Têtebleu, Meſſieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui ?

BRECOURT.

Que voulez-vous qu'on faſſe ? Nous ne ſçavons pas nos rôles, & c'eſt nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la ſorte.

MOLIERE.

Ah ! Les étranges animaux à conduire que des comédiens.

[*Meſdemoiſelles Béjart*, *du Parc*, *de Brie*, *Moliere*, *du Croiſy & Hervé*, *arrivent.*]

Mademoiſelle BEJART.

Hé bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire ?

Mademoiſelle DU PARC.

Quelle eſt votre penſée ?

Ma-

Mademoiſelle DE BRIE.

De quoi eſt-il queſtion ?

MOLIERE.

De grace, mettons-nous ici, & puiſque nous voilà tous habillés, & que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce tems à répéter notre affaire, & voir la maniére dont il faut jouer les choſes.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce que l'on ne ſçait pas ?

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me ſouviens pas d'un mot de mon perſonnage.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je ſçais bien qu'il me faudra ſouffler le mien, d'un bout à l'autre.

Mademoiſelle BEJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiſelle MOLIERE.

Et moi auſſi.

Mademoiſelle HERVE'.

Pour moi, je n'ai pas grand' choſe à dire.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ni moi non plus ; mais, avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix piſtoles.

BRECOURT.

Et moi pour vingt bons coups de fouet, je vous aſſûre.

MOLIERE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer. Et que feriez-vous donc ſi vous étiez à ma place ?

Mademoiſelle BEJART.

Qui ? Vous ? Vous n'étes pas à plaindre, car ayant fait la piéce vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIERE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire ? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un ſuccès qui ne regarde que moi ſeul ? Et penſez-vous que ce ſoit une petite affaire, que d'expoſer quelque choſe de comique devant une aſſemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des perſonnes qui nous impriment le reſpect, & ne rient que quand elles veulent ? Eſt-il Auteur qui ne doive trembler lorſqu'il vient à cette épreuve, & n'eſt-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choſes du monde ?

Mademoiſelle BEJART.

Si cela vous faiſoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIERE.

Le moyen de m'en défendre, quand un Roi me l'a commandé ?

Mademoiſelle BEJART.

Le moyen ? Une reſpectueuſe excuſe fondée ſur l'impoſſibilité de la choſe dans le peu de tems qu'on vous donne ; & tout autre, en votre place, ménageroit mieux ſa réputation, & ſe ſeroit bien gardé de ſe commettre, comme vous faites. Où en ſerez-vous, je vous prie, ſi l'affaire réuſſit mal, & quel avantage penſez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

Mademoiſelle DE BRIE.

En effet. Il falloit s'excuſer avec reſpect envers le Roi, ou demander du tems davantage.

MOLIERE.

Mon Dieu ! Mademoiſelle, les Rois n'aiment rien tant qu'une promte obéïſſance, & ne ſe plaiſent point du tout à trouver des obſtacles. Les choſes ne ſont bonnes que dans les tems qu'ils les ſouhaitent ; & leur en vouloir reculer le divertiſſement, eſt en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaiſirs qui ne ſe faſſent point attendre, & les moins préparés leur ſont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils déſirent de nous, nous ne ſommes que pour leur plaire ; & lorſqu'ils nous ordonnent quelque choſe, c'eſt à nous à profiter vîte de l'envie où ils ſont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas aſſez-tôt ; &, ſi l'on a la honte de n'avoir pas bien réuſſi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vîte à leurs commandemens. Mais ſongeons à répéter, s'il vous plaît.

Mademoiſelle BEJART.

Comment prétendez-vous que nous faſſions, ſi nous ne ſçavons pas nos rôles ?

MOLIERE.

Vous les ſçaurez, vous dis-je, &, quand même vous ne les ſçauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y ſuppléer de votre eſprit, puiſque c'eſt de la proſe, & que vous ſçavez votre ſujet ?

Mademoiſelle BEJART.

Je ſuis votre ſervante. La proſe eſt pis encore que les vers.

Mademoiſelle MOLIERE.

Voulez-vous que je vous diſe ? Vous deviez faire une Comédie où vous auriez joué tout ſeul.

MOLIERE.

Taiſez-vous, ma femme, vous étes une bête.

Mademoiſelle MOLIERE.

Grand merci, Monſieur mon mari. Voilà ce que c'eſt! Le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taiſez-vous, je vous prie.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt une choſe étrange, qu'une petite cérémonie ſoit capable de nous ôter toutes nos belles qualités; & qu'un mari & un galant regardent la même perſonne avec des yeux ſi différens.

MOLIERE.

Que de diſcours!

Mademoiſelle MOLIERE.

Ma foi, ſi je faiſois une Comédie, je la ferois ſur ce ſujet. Je juſtifierois les femmes de bien des choſes dont on les accuſe, & je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs maniéres bruſques, aux civilités des galans.

MOLIERE.

Hai! Laiſſons cela. Il n'eſt pas queſtion de cauſer maintenant, nous avons autre choſe à faire.

Mademoiſelle BEJART.

Mais, puiſqu'on vous a commandé de travailler ſur le ſujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comédie des Comédiens, dont vous nous avez parlé il y a long-tems? C'étoit une affaire toute troūvée, & qui venoit fort bien à la choſe, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occaſion de les peindre auſſi, & que cela auroit pû s'appeller leur portrait, à bien plus juſte tître, que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appellé le vôtre. Car vouloir contrefaire un Comédien dans un rôle comique, ce n'eſt

n'eſt pas le peindre lui-même, c'eſt peindre d'après lui les perſonnages qu'il repréſente, & ſe ſervir des mêmes traits & des mêmes couleurs, qu'il eſt obligé d'employer aux différens tableaux des caractéres ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un Comédien dans des rôles ſérieux, c'eſt le peindre par des défauts qui ſont entiérement de lui, puiſque ces ſortes de perſonnages ne veulent, ni les geſtes, ni les tons de voix ridicules, dans leſquels on le reconnoît.

MOLIERE.

Il eſt vrai; mais j'ai mes raiſons pour ne le pas faire, & je n'ai pas crû, entre nous, que la choſe en valût la peine; & puis, il falloit plus de tems pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de Comédie ſont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir trois ou quatre fois depuis que nous ſommes à Paris; je n'ai attrapé de leur maniére de réciter, que ce qui m'a d'abord ſauté aux yeux, & j'aurois eu beſoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien reſſemblans.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIERE.

C'eſt une idée qui m'avoit paſſé une fois par la tête, & que j'ai laiſſée-là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

Mademoiſelle DE BRIE.

Dites-la moi un peu, puiſque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE.

Nous n'avons pas le tems maintenant.

Mademoiſelle DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIERE.

J'avois ſongé une Comédie, où il y auroit eu un Poëte, que j'aurois repréſenté moi-même, qui ſeroit venu pour offrir une piéce à une troupe de Comédiens nouvellement arrivés de campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des Acteurs & des Actrices qui ſoient capables de bien faire valoir un ouvrage, car ma piéce eſt une piéce. . . Hé! Monſieur, auroient répondu les Comédiens, nous avons des hommes & des femmes qui ont été trouvés raiſonnables par tout où nous avons paſſé. Et qui fait les Rois parmi vous? Voilà un Acteur qui s'en déméle par fois. Qui? Ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un Roi qui ſoit gros & gras comme quatre. Un Roi, morbleu, qui ſoit entripaillé comme il faut. Un Roi d'une vaſte circonférence, & qui puiſſe remplir un Trône de la belle maniére. La belle choſe qu'un Roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut, mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-deſſus le Comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du Roi de Nicoméde,

Te le dirai-je, Araſpe? Il m'a trop bien ſervi,
Augmentant mon pouvoir....

le plus naturellement qu'il lui auroit été poſſible. Et le Poëte: Comment? Vous appellez cela réciter? C'eſt ſe railler, il faut dire les choſes avec emphaſe. Ecoutez-moi.

[*Il contrefait Montfleuri Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*

Te le dirai-je, Araſpe.... &c.

Voyez-vous cette poſture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le

le brouhaha. Mais, Monſieur, auroit répondu le Comédien, il me ſemble qu'un Roi qui s'entretient tout ſeul avec ſon Capitaine des Gardes, parle un peu plus humainement, & ne prend guéres ce ton de Démoniaque. Vous ne ſçavez ce que c'eſt. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez ſi vous ferez faire aucun, Ah! Voyons un peu une Scéne d'amant & d'amante. Là-deſſus une Comédienne & un Comédien auroient fait une ſcéne enſemble, qui eſt celle de Camille & de Curiace.

Iras-tu, ma chére ame, & ce funeſte honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! Je vois trop bien... &c.

tout de même que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le Poëte auſſi-tôt: Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, & voici comme il faut réciter cela.

[*Il imite Mademoiſelle de Beauchâteau Comédienne de l'hôtel de Bourgogne.*]

Iras-tu, ma chére ame... &c.
Non, je te connois mieux... &c.

Voyez-vous comme cela eſt naturel & paſſionné? Admirez ce viſage riant qu'elle conſerve dans les plus grandes afflictions. Enfin, voilà l'idée; & il auroit parcouru de même tous les Acteurs, & toutes les Actrices.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je trouve cette idée aſſez plaiſante, & j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIERE *imitant Beauchâteau Comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les ſtances du Cid.*

Percé juſques au fond du cœur, &c.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius?

[*Il contrefait Hauteroche Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

L'inimitié qui régne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur, &c.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je penſe.

MOLIERE.

Et celui-ci?

[*Imitant de Villiers Comédien de l'hôtel de Bourgogne.*]

Seigneur, *Polibe eſt mort*... &c.

Mademoiſelle DE BRIE.

Oui, je ſçais qui c'eſt; mais il y en a quelques-uns d'entr'eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIERE.

Mon Dieu! Il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, ſi je les avois bien étudiés; mais vous me faites perdre un tems qui nous eſt cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amuſons pas davantage à diſcourir.

[*à la Grange.*]

Vous, prenez garde à bien repréſenter avec moi votre rôle de Marquis.

Mademoiſelle MOLIERE.

Toujours des Marquis?

MOLIERE.

Oui, toujours des Marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractére agréable de Théatre? Le Marquis aujourd'hui eſt le plaiſant de la Comédie; &, comme dans toutes les Comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos piéces de maintenant, il faut toujours un Marquis ridicule qui divertiſſe la compagnie.

Made-

Mademoiſelle BEJART.

Il eſt vrai; on ne s'en ſçauroit paſſer.

MOLIERE.

Pour vous, Mademoiſelle...

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu! Pour moi, je m'acquiterai fort mal de mon perſonnage, & je ne ſçais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonniére.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiſelle! Voilà comme vous diſiez, lorſque l'on vous donna celui de la Critique de l'Ecole des Femmes; cependant vous vous en étes acquittée à merveille, & tout le monde eſt demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci ſera de même, & vous le jouerez mieux que vous ne penſez.

Mademoiſelle DU PARC.

Comment cela ſe pourroit-il faire? Car il n'y a point de perſonne au monde qui ſoit moins façonniére que moi.

MOLIERE.

C'eſt vrai; & c'eſt en quoi vous faites mieux voir que vous étes une excellente Comédienne, de bien repréſenter un perſonnage, qui eſt ſi contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractére de vos rôles, & de vous figurer que vous étes ce que vous repréſentez.

[*à du Croiſy.*]

Vous faites le Poëte, vous, & vous devez vous remplir de ce perſonnage, marquer cet air pédant qui ſe conſerve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix ſententieux, & cette exactitude de prononciation qui appuye ſur toutes les ſyllabes, & ne laiſſe échaper aucune lettre de la plus ſévére Ortographe.

[*à Brécourt.*]

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans la Critique de l'Ecole des Femmes, c'eſt-à-dire, que vous devez prendre un air poſé, un ton de voix naturel, & geſticuler le moins qu'il vous ſera poſſible.

[*à la Grange.*]

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

[*à Mademoiſelle Béjart.*]

Vous, vous repréſentez une de ces femmes, qui, pourvû qu'elles ne faſſent point l'amour, croyent que tout le reſte leur eſt permis; de ces femmes qui ſe retranchent toujours fiérement ſur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualités que poſſédent les autres, ne ſoient rien en comparaiſon d'un miſérable honneur dont perſonne ne ſe ſoucie. Ayez toujours ce caractére devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

[*à Mademoiſelle de Brie.*]

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui penſent être les plus vertueuſes perſonnes du monde, pourvû qu'elles ſauvent les apparences; de ces femmes qui croyent que le péché n'eſt que dans le ſcandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont, ſur le pied d'attachement honnête, & appellent amis, ce que les autres nomment galans. Entrez bien dans ce caractére.

[*à Mademoiſelle Moliére.*]

Vous, vous faites le même perſonnage que dans la Critique, & je n'ai rien à vous dire non plus qu'à Mademoiſelle du Parc.

[*à Mademoiſelle du Croiſy.*]

Pour vous, vous repréſentez une de ces perſonnes qui prêtent doucement des charités à tout le

le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en paſſant, & ſeroient bien fâchées d'avoir ſouffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquiterez pas mal de ce rôle.

[*à Mademoiſelle Hervé.*]

Et pour vous, vous étes la ſoubrette de la précieuſe, qui ſe mêle de tems en tems dans la converſation, & attrape, comme elle peut, tous les termes de ſa maîtreſſe. Je vous dis tous vos caractéres, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'eſprit. Commençons maintenant à répéter, & voyons comme cela ira. Ah! Voïci juſtement un fâcheux. Il ne nous falloit plus que cela.

SCENE II.

LA THORILLIERE, MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.

LA THORILLIERE.

BOn jour, Monſieur Moliere.

MOLIERE. [*à part.*]

Monſieur, votre ſerviteur. La peſte ſoit de l'homme!

LA THORILLIERE.

Comment vous en va?

MOLIERE. [*aux Actrices.*]

Fort bien pour vous ſervir. Meſdemoiſelles, ne...

LA THORILLIERE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MO-

MOLIERE. [*à part.*]

Je vous ſuis obligé. Que le diable t'emporte ?

[*aux Acteurs.*]

Ayez un peu ſoin...

LA THORILLIERE.

Vous jouez une piéce nouvelle aujourd'hui ?

MOLIERE.

[*aux Actrices.*]

Oui, Monſieur. N'oubliez pas...

LA THORILLIERE.

C'eſt le Roi qui vous la fait faire ?

MOLIERE.

[*aux Acteurs.*]

Oui, Monſieur. De grace, ſongez...

LA THORILLIERE.

Comment l'appellez-vous ?

MOLIERE.

Oui, Monſieur.

LA THORILLIERE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIERE. [*aux Actrices.*]

Ah ! Ma foi, je ne ſçais. Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIERE.

Comment ſerez-vous habillés ?

MOLIERE.

[*aux Acteurs.*]

Comme vous voyez. Je vous prie...

LA THORILLIERE.

Quand commencez-vous ?

MOLIERE.

[*à part.*]

Quand le Roi ſera venu. Au diantre le queſtionneur !

LA THORILLIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIERE.

La peſte m'étouffe, Monſieur, ſi je le ſais.

LA THORILLIERE.

Sçavez-vous point...

MOLIERE.

Tenez, Monſieur, je ſuis le plus ignorant homme du monde. Je ne ſçais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. J'en-

[*à part.*]

rage. Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des queſtions, & ne ſe ſoucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIERE.

Meſdemoiſelles, votre ſerviteur.

MOLIERE.

Ah! Bon. Le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIERE *à Mademoiſelle du Croiſy.*

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui ?

[*en regardant Mademoiſelle Hervé.*]

Mademoiſelle DU CROISY.

Oui, Monſieur.

LA THORILLIERE.

Sans vous, la Comédie ne vaudroit pas grand' choſe.

MOLIERE *bas aux Actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là ?

Mademoiſelle DE BRIE *à la Thorilliere.*

Monſieur, nous avons ici quelque choſe à répéter enſemble.

LA

LA THORILLIERE.

Ah ! Parbleu, je ne veux pas vous empêcher ; vous n'avez qu'à pourſuivre.

Mademoiſelle DE BRIE.

Mais....

LA THORILLIERE.

Non, non, je ſerois fâché d'incommoder perſonne. Faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiſelle DE BRIE.

Oui ; mais....

LA THORILLIERE.

Je ſuis homme ſans cérémonie, vous dis-je, & vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIERE.

Monſieur, ces demoiſelles ont peine à vous dire qu'elles ſouhaiteroient fort que perſonne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIERE.

Pourquoi ? Il n'y a point de danger pour moi.

MOLIERE.

Monſieur, c'eſt une coutume qu'elles obſervent, & vous aurez plus de plaiſir quand les choſes vous ſurprendront.

LA THORILLIERE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIERE.

Point du tout, Monſieur, ne vous hâtez pas, de grace.

SCENE III.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.

MOLIERE.

AH! Que le monde eſt plein d'impertinens! Or ſus, commençons. Figurez-vous donc premiérement que la ſcéne eſt dans l'antichambre du Roi, car c'eſt un lieu où il ſe paſſe tous les jours des choſes aſſez plaiſantes. Il eſt aiſé de faire venir là toutes les perſonnes qu'on veut, & on peut trouver des raiſons même pour y autorifer la venuë des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux Marquis qui ſe rencontrent.

[*à la Grange.*]

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, & grondant une petite chanſon entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux Marquis, & ils ne ſont pas gens à tenir leur perſonne dans un petit eſpace.

[*à la Grange.*]

Allons, parlez.

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

Mon Dieu! Ce n'eſt point là le ton d'un Marquis; il faut le prendre un peu plus haut, & la plûpart de ces meſſieurs affectent une maniére de parler particuliére pour ſe diſtinguer du commun. *Bon jour, Marquis.* Recommencez donc.

LA

LA GRANGE.

Bon jour, Marquis.

MOLIERE.

Ah! Marquis, ton ſerviteur.

LA GRANGE.

Que fais-tu là?

MOLIERE.

Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces Meſſieurs ayent débouché la porte, pour préſenter là mon viſage.

LA GRANGE.

Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

Il y a là vingt gens qui ſont fort aſſûrés de n'entrer point, & qui ne laiſſent pas de ſe preſſer, & d'occuper toutes les avenuës de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'huiſſier, afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

Cela eſt bon pour toi; mais, pour moi, je ne veux pas être joué par Moliere.

LA GRANGE.

Je penſe pourtant, Marquis, que c'eſt toi qu'il jouë dans la Critique.

MOLIERE.

Moi? Je ſuis ton valet, c'eſt toi-même en propre perſonne.

LA GRANGE.

Ah! Ma foi, tu es bon de m'appliquer ton perſonnage.

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaiſant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE *riant.*

Ah, ah, ah! Cela eſt drôle.

MOLIERE *riant.*

Ah, ah, ah! Cela eſt bouffon.

LA GRANGE.

Quoi! tu veux ſoutenir que ce n'eſt pas toi qu'on jouë dans le Marquis de la critique?

MOLIERE.

Il eſt vrai; c'eſt moi. Déteſtable, morbleu, déteſtable, tarte à la crême. *C'eſt moi, c'eſt moi, aſſûrément, c'eſt moi.*

LA GRANGE.

Oui, parbleu, c'eſt toi, tu n'as que faire de railler; &, ſi tu veux, nous gagerons, & verrons qui a raiſon des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

Je gage cent piſtoles que c'eſt toi.

MOLIERE.

Et moi, cent piſtoles que c'eſt toi.

LA GRANGE.

Cent piſtoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre-vingt-dix piſtoles ſur Amyntas, & dix piſtoles comptant.

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela eſt fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand riſque.

MOLIERE.

Le tien eſt bien avanturé.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter?

MOLIERE.

[*à Brécourt.*]

Voici un homme qui nous jugera. Chevalier.

BRECOURT.

Quoi ?

MOLIERE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de Marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle, où l'on doit parler naturellement ?

BRECOURT.

Il eſt vrai.

MOLIERE.

Allons donc. *Chevalier.*

BRECOURT.

Quoi ?

MOLIERE.

Juge-nous un peu ſur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

Et quelle ?

MOLIERE.

Nous diſputons qui eſt le Marquis de la critique de Moliere ; il gage que c'eſt moi, & moi, je gage que c'eſt lui.

BRECOURT.

Et moi, je juge que ce n'eſt ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces ſortes de choſes, & voilà de quoi j'ouïs l'autre jour ſe plaindre Moliere, parlant à des perſonnes qui le chargeoient de même choſe que vous. Il diſoit que rien ne lui donnoit du déplaiſir comme d'être accuſé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que ſon deſſein eſt de peindre les mœurs ſans vouloir toucher aux perſonnes, & que tous les perſonnages qu'il repréſente ſont des perſonnages en l'air, & des phantômes proprement, qu'il habille à ſa fantaiſie pour réjouir les ſpectateurs ; qu'il ſeroit bien fâché d'y avoir

avoir jamais marqué qui que ce ſoit, & que quelque choſe étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les reſſemblances qu'on y vouloit toujours trouver, & dont ſes ennemis tâchoient malicieuſement d'appuyer la penſée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines perſonnes, à qui il n'a jamais penſé. En effet, je trouve qu'il a raiſon : car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ſes geſtes & toutes ſes paroles, & chercher à lui faire des affaires en diſant hautement, il joüe un tel, lorſque ce ſont des choſes qui peuvent convenir à cent perſonnes ? Comme l'affaire de la comédie eſt de repréſenter en général tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de notre ſiécle, il eſt impoſſible à Moliere de faire aucun caractére qui ne rencontre quelqu'un dans le monde ; &, s'il faut qu'on l'accuſe d'avoir ſongé toutes les perſonnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut ſans doute qu'il ne faſſe plus de comédies.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier, tu veux juſtifier Moliere, & épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout. C'eſt toi qu'il épargne ; & nous trouverons d'autres juges.

MOLIERE.

Soit. Mais di-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere eſt épuiſé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matiére pour...

BRECOURT.

Plus de matiére ? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours aſſez, & nous ne prenons guéres le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit.

MOLIERE.

Attendez. Il faut marquer davantage tout cet endroit. Ecoutez-le moi dire un peu... *& qu'il*

ne

ne trouvera plus de matiére pour..... Plus de matiére ? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours aſſez, & nous ne prenons guéres le chemin de nous rendre ſages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuiſé dans ſes comédies tout le ridicule des hommes, &, ſans ſortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractéres de gens où il n'a point touché ? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui ſe font les plus grandes amitiés du monde, & qui, le dos tourné, font galanterie de ſe déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flateurs inſipides qui n'aſſaiſonnent d'aucun ſel les louanges qu'ils donnent, & dont toutes les flateries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent ? N'a-t-il pas ces lâches courtiſans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encenſent dans la proſpérité, & vous accablent dans la diſgrace ? N'a-t-il pas ceux qui ſont toujours mécontens de la cour, ces ſuivans inutiles, ces incommodes aſſidus, ces gens, dis-je, qui, pour ſervices, ne peuvent compter que des importunités, & qui veulent que l'on les récompenſe d'avoir obſédé le Prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui careſſent également tout le monde, qui proménent leurs civilités à droit & à gauche, & courent à tous ceux qu'ils voyent, avec les mêmes embraſſades, & les mêmes proteſtations d'amitié ? Monſieur, votre très-humble ſerviteur. Monſieur, je ſuis tout à votre ſervice. Tenez-moi des vôtres, mon cher. Faites état de moi, Monſieur, comme du plus chaud de vos amis. Monſieur, je ſuis ravi de vous embraſſer. Ah ! Monſieur, je ne vous voyois pas. Faites-moi la grace de m'employer, ſoyez perſuadé que je ſuis entiérement à vous. Vous étes l'homme du monde que je révére le plus. Il n'y a perſonne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous ſupplie de n'en point douter. Serviteur. Très-humble valet. Va, va, Marquis, Moliere aura toujours plus de ſujets qu'il n'en voudra, & tout

ce qu'il a touché juſqu'ici n'eſt rien que bagatelle, aux prix de ce qui reſte. Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRECOURT.

C'eſt aſſez.

MOLIERE.

Pourſuivez.

BRECOURT.

Voici Climéne & Eliſe.

MOLIERE.

[*à Meſdemoiſelles du Parc, & Moliere.*]

Là-deſſus, vous arriverez toutes deux.

[*à Mademoiſelle du Parc.*]

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher, comme il faut, & à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut par fois ſe faire violence.

Mademoiſelle MOLIERE.

Certes, Madame, je vous ai reconnuë de loin, & j'ai bien vû à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous voyez. Je viens attendre ici la ſortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiſelle MOLIERE.

Et moi de même.

MOLIERE.

Meſdames, voilà des coffres qui vous ſerviront de fauteuils.

Mademoiſelle DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

Mademoiſelle MOLIERE.

Après vous, Madame.

MOLIERE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, & parlera assis, hors les Marquis qui tantôt se leveront, & tantôt s'asseoiront suivant leur inquiétude naturelle. *Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.*

BRECOURT.

Comment ?

MOLIERE.

Ils se portent fort mal.

BRECOURT.

Serviteur à la turlupinade.

Mademoiselle MOLIERE.

Mon Dieu ! Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, & les lévres d'une couleur de feu surprenante !

Mademoiselle DU PARC.

Ah ! Que dites-vous-là, Madame ? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle MOLIERE.

Hé, Madame, levez un peu votre coëffe.

Mademoiselle DU PARC.

Fi. Je suis épouvantable, vous dis-je, & je me fais peur à moi-même.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous étes si belle.

Mademoiselle DU PARC.

Point, point.

Mademoiselle MOLIERE.

Montrez-vous.

Mademoiselle DU PARC.

Ah ! Fi donc, je vous prie.

Mademoiſelle MOLIERE.

De grace.

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu! Non.

Mademoiſelle MOLIERE.

Si fait.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous me déſeſpérez.

Mademoiſelle MOLIERE.

Un moment.

Mademoiſelle DU PARC.

Hui.

Mademoiſelle MOLIERE.

Réſolument vous vous montrerez. On ne peut point ſe paſſer de vous voir.

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu! Que vous étes une étrange perſonne! Vous voulez furieuſement ce que vous voulez.

Mademoiſelle MOLIERE.

Ah! Madame, vous n'avez aucun deſavantage à paroître au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens, qui aſſûroient que vous mettiez quelque choſe! Vraiment, je les démentirai bien maintenant.

Mademoiſelle DU PARC.

Hélas! Je ne ſçais pas ſeulement ce qu'on appelle mettre quelque choſe. Mais où vont ces Dames?

Mademoiſelle DE BRIE.

Vous voulez bien, Meſdames, que nous vous donnions en paſſant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà Monſieur Lyſidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une piéce contre Moliere, que les grands Comédiens vont jouer.

MOLIERE.

Il eſt vrai, on me l'a voulu lire. C'eſt un nommé Br... Brou... Broſſaut l'a faite.

DU CROISY.

Monſieur, elle eſt affichée ſous le nom de Bourſaut, mais, à vous dire le ſecret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, & l'on en doit concevoir une aſſez haute attente. Comme tous les Auteurs & tous les Comédiens regardent Moliere comme leur plus grand ennemi, nous nous ſommes tous unis pour le deſervir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à ſon portrait; mais nous nous ſommes bien gardés d'y mettre nos noms, il lui auroit été trop glorieux de ſuccomber, aux yeux du monde, ſous les efforts de tout le Parnaſſe; &, pour rendre ſa défaite plus ignominieuſe, nous avons voulu choiſir tout exprès un auteur ſans réputation.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, je vous avouë que j'en ai toutes les joyes imaginables.

MOLIERE.

Et moi auſſi. Par la ſang-bleu! le railleur ſera raillé; il aura ſur les doigts, ma foi.

Mademoiſelle DU PARC.

Cela lui apprendra à vouloir ſatyriſer tout. Comment? Cet impertinent ne veut pas que les femmes ayent de l'eſprit? Il condamne toutes nos expreſſions élevées, & prétend que nous parlions toujours terre à terre?

Mademoiſelle DE BRIE.

Le langage n'eſt rien; mais il cenſure tous nos attachemens, quelque innocens qu'ils puiſſent être, &, de la façon qu'il en parle, c'eſt être criminelle que d'avoir du mérite.

Mademoiſelle DU CROISY.

Cela eſt inſupportable. Il n'y a pas une femme qui puiſſe

puiſſe plus rien faire. Que ne laiſſe-t-il en repos nos maris, ſans leur ouvrir les yeux, & leur faire prendre garde à des choſes, dont ils ne s'aviſent pas.

Mademoiſelle BEJART.

Paſſe pour tout cela ; mais il ſatyriſe même les femmes de bien, & ce méchant plaiſant leur donne le titre d'honnêtes diableſſes.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le ſaoul.

DU CROISY.

La repréſentation de cette Comédie, Madame, aura beſoin d'être appuyée, & les Comédiens de l'hôtel. . .

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu ! Qu'ils n'appréhendent rien. Je leur garantis le ſuccès de leur piéce, corps pour corps.

Mademoiſelle MOLIERE.

Vous avez raiſon, Madame. Trop de gens ſont intéreſſés à la trouver belle. Je vous laiſſe à penſer ſi tous ceux qui ſe croyent ſatyriſés par Moliere, ne prendront pas l'occaſion de ſe venger de lui en applaudiſſant à cette Comédie.

BRECOURT *ironiquement.*

Sans doute ; & pour moi je réponds de douze Marquis, de ſix précieuſes, de vingt coquettes, & de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Mademoiſelle MOLIERE.

En effet. Pourquoi aller offenſer toutes ces perſonnes-là, & particuliérement les cocus, qui ſont les meilleures gens du monde ?

MOLIERE.

Par la ſang-bleu ! on m'a dit qu'on va le dauber, lui, & toutes ſes Comédies, de la belle maniére, &

que les Comédiens & les Auteurs, depuis le Cédre juſqu'à l'Hyſſope, ſont diablement animés contre lui.

Mademoiſelle MOLIERE.

Cela lui ſied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes piéces que tout Paris vu voir, & où il peint ſi bien les gens, que chacun s'y connoit? Que ne fait-il des Comédies comme celles de Monſieur Lyſidas? Il n'auroit perſonne contre lui, & tous les Auteurs en diroient du bien. Il eſt vrai que de ſemblables Comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles ſont toujours bien écrites, perſonne n'écrit contre elles, & tous ceux qui les voyent, meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il eſt vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des ſçavans.

Mademoiſelle MOLIERE.

Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudiſſemens du public, & que tout l'argent qu'on ſçauroit gagner aux piéces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos Comédies, pourvû qu'elles ſoient approuvées par Meſſieurs vos confréres?

LA GRANGE.

Mais quand jouera-t-on le portrait du peintre?

DU CROISY.

Je ne ſçais; mais je me prépare fort à paroître des premiers ſur les rangs pour crier, Voilà qui eſt beau!

MOLIERE.

Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE.

Et moi auſſi, Dieu me ſauve!

Ma-

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moi, j'y payerai de ma perſonne, comme il faut; & je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugemens ennemis. C'eſt bien la moindre choſe que nous devions faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt fort bien dit.

Mademoiſelle DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiſelle BEJART.

Aſſûrément.

Mademoiſelle DU CROISY.

Sans doute.

Mademoiſelle HERVE'.

Point de quartier à ce contrefaiſeur de gens.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Moliere ſe cache.

BRECOURT.

Qui? Lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait deſſein d'aller ſur le Théatre, rire avec tous les autres, du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIERE.

Parblen! ce ſera donc du bout des dents qu'il y rira?

BRECOURT.

Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de ſujets de rire que tu ne penſes. On m'a montré la piéce, & comme tout ce qu'il y a d'agréable, ſont effectivement les idées qui ont été priſes de Moliere, la joye que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, ſans doute; car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je ſuis le plus trompé du monde,

monde, ſi cela eſt approuvé de perſonne; & quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, ſur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop reſſemblans, outre que cela eſt de fort mauvaiſe grace, je ne vois rien de plus ridicule & de plus mal pris; & je n'avois pas crû juſqu'ici que ce fût un ſujet de blâme pour un Comédien, que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

Les Comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient ſur la réponſe, & que...

BRECOURT.

Sur la réponſe? Ma foi, je le trouverois un grand fou, s'il ſe mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde ſçait aſſez de quel motif elles peuvent partir; & la meilleure réponſe qu'il leur puiſſe faire, c'eſt une Comédie qui réuſſiſſe comme toutes les autres. Voilà le vrai moyen de ſe venger d'eux, comme il faut; &, de l'humeur dont je les connois, je ſuis fort aſſûré qu'une piéce nouvelle qui leur enlévera le monde, les fâchera bien plus que toutes les ſatyres qu'on pourroit faire de leurs perſonnes.

MOLIERE.

Mais, Chevalier....

Mademoiſelle BEJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition.

[*à Moliere.*]

Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois pouſſé les choſes autrement. Tout le monde attend de vous une réponſe vigoureuſe, &, après la maniére dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette Comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les Comédiens, & vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous ouïr parler de la ſorte, & voilà votre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je priſſe feu d'abord contre eux, & qu'à leur exemple j'allaſſe éclater promtement en invectives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand dépit qne je leur ferois ! Ne ſe font-ils pas préparés de bonne volonté à ces ſortes de choſes, &, lorſqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le portrait du peintre ſur la crainte d'une riſpoſte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu ? Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvû que nous gagnions de l'argent. N'eſt-ce pas là la marque d'une ame fort ſenſible à la honte, & ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir ?

Mademoiſelle DE BRIE.

Ils ſe ſont fort plaint toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la Critique, & dans vos Précieuſes.

MOLIERE.

Il eſt vrai, ces trois ou quatre mots ſont fort offenſans, & ils ont grande raiſon de les citer. Allez, allez, ce n'eſt pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'eſt que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procédé, depuis que nous ſommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche ; mais laiſſons-les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entrepriſes ne doivent point m'inquiéter. Jls critiquent mes piéces, tant mieux ; & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaiſe. Ce ſeroit une mauvaiſe affaire pour moi.

Mademoiſelle DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaiſir pourtant à voir déchirer ſes ouvrages.

MOLIERE.

Et qu'eſt-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma Comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puiſqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux auguſtes perſonnes, à qui particuliérement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être ſatisfait de ſa deſtinée, & toutes leurs cenſures viennent-elles pas trop tard ? Eſt-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ; & lorſqu'on attaque une piéce qui a eu du ſuccès, n'eſt-ce pas attaquer plûtôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite ?

Mademoiſelle DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit Monſieur l'Auteur, qui ſe mêle d'écrire contre des gens qui ne ſongent pas à lui.

MOLIERE.

Vous étes folle. Le beau ſujet à divertir la Cour que Monſieur Bourſaut ! Je voudrois bien ſçavoir de quelle façon on pourroit l'ajuſter pour le rendre plaiſant ; & ſi, quand on le berneroit ſur un Théatre, il ſeroit aſſez heureux pour faire rire le monde. Ce lui ſeroit trop d'honneur, que d'être joué devant une auguſte aſſemblée, il ne demanderoit pas mieux, & il m'attaque de gayeté de cœur, pour ſe faire connoître, de quelque façon que ce ſoit. C'eſt un homme qui n'a rien à perdre, & les Comédiens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une ſotte guerre, & me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire, & cependant vous étes aſſez ſimples pour donner toutes dans ce panneau ? Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponſe à toutes leurs critiques, & leurs contre-critiques. Qu'ils diſent tous les maux du monde de mes piéces ; j'en ſuis d'accord. Qu'ils s'en ſaiſiſſent après nous, qu'ils

les

les retournent comme un habit pour les mettre ſur leur Théatre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bonheur que j'ai; j'y conſens, ils en ont beſoin, & je ſerai bien aiſe de contribuer à les faire ſubſiſter, pourvû qu'ils ſe contentent de ce que je puis leur accorder avec bienſeance. La courtoiſie doit avoir des bornes. & il y a des choſes qui ne font rire, ni les Spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes geſtes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de réciter, pour en faire, & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppoſe point à toutes ces choſes, & je ſerai ravi que cela puiſſe réjoüir le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiſſer le reſte, & de ne point toucher à des matiéres de la nature de celles, ſur leſquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs Comédies. C'eſt de quoi je prierai civilement cet honnête Monſieur qui ſe mêle d'écrire pour eux, & voilà toute la réponſe qu'ils auront de moi.

Mademoiſelle BEJART.

Mais enfin.....

MOLIERE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage, nous nous amuſons à faire des diſcours, au lieu de répéter notre Comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en ſouviens plus.

Mademoiſelle DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit....

MOLIERE.

Mon Dieu ! J'entends du bruit, c'eſt le Roi qui arrive aſſûrément, & je vois bien que nous n'aurons pas le tems de paſſer outre. Voilà ce que c'eſt de s'amuſer. Oh bien, faites donc pour le reſte, du mieux qu'il vous ſera poſſible.

Mademoiſelle BEJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, & je ne ſçaurois aller jouer mon rôle, ſi je ne le répéte tout entier.

MOLIERE.

Comment ? Vous ne ſçauriez aller jouer votre rôle ?

Mademoiſelle BEJART.

Non.

Mademoiſelle DU PARC.

Ni moi, le mien.

Mademoiſelle DE BRIE.

Ni moi non plus.

Mademoiſelle MOLIERE.

Ni moi.

Mademoiſelle HERVE'.

Ni moi.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ni moi.

MOLIERE.

Que penſez-vous donc faire ? Vous moquez-vous toutes de moi ?

SCE-

SCENE IV.

BEJART, MOLIERE, LA GRANGE, DU CROISY, Meſdemoiſelles *DU PARC, BEJART, DE BRIE, MOLIERE, DU CROISY, HERVE'.*

BEJART.

MEſſieurs, je viens vous avertir que le Roi eſt venu, & qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE.

Ah! Monſieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde; je ſuis déſeſpéré à l'heure que je vous parle. Voici des femmes qui s'effrayent, & qui diſent qu'il leur faut répéter leurs rôles, avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grace, encore un moment. Le Roi a de la bonté, & il ſçait bien que la choſe a été précipitée.

SCENE V.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, à l'exception de Béjart.

MOLIERE.

HE'! De grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous devez vous aller excuſer.

MOLIERE.

Comment m'excuſer?

SCENE VI.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN NECESSAIRE.

UN NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Tout à heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, &. . . .

SCENE VII.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN SECOND NECESSAIRE.

LE SECOND NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

[*à ses camarades.*]

Dans un moment, Monsieur. Hé quoi donc! Voulez-vous que j'aye l'affront. . . . .

SCE-

SCENE VIII.

MOLIERE. & les mêmes Acteurs, UN TROISIEME NECESSAIRE.

LE TROISIEME NECESSAIRE.

MEſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Oui, Monſieur, nous y allons. Hé! Que de gens ſe font de fête, & viennent dire, commencez donc, à qui le Roi ne l'a pas commandé!

SCENE IX.

MOLIERE, & les mêmes Acteurs, UN QUATRIEME NECESSAIRE.

LE QUATRIEME NECESSAIRE.

MEſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

[à ſes camarades.]

Voilà qui eſt fait, Monſieur. Quoi donc! Recevrai-je la confuſion.....

SCENE DERNIERE.

BEJART, MOLIERE, & les mêmes Acteurs.

MOLIERE.

MOnſieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais....

BE-

BEJART.

Non, Meſſieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, & que, par une bonté toute particuliére, il remet votre nouvelle Comédie à une autre fois, & ſe contente pour aujourd'hui de la premiére que vous pourrez donner.

MOLIERE.

Ah! Monſieur, vous me redonnez la vie. Le Roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du tems, pour ce qu'il a ſouhaité; & nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

FIN.

LA

19780508

LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMEDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT.

ON n'a pas crû devoir ſuivre l'ordre des anciennes éditions, pour l'impreſſion de *la Princeſſe d'Elide.* Cette piéce étoit confonduë parmi tous les détails des fêtes qui furent faites à Verſailles en 1664, depuis le 7. Mai, juſques & compris le 13. du même mois. Sans priver le public de ces détails qui peuvent être amuſans & curieux, on s'eſt contenté de mettre le tout dans un meilleur ordre. On a auſſi changé je titre général de, *Plaiſirs de l'Iſle enchantée*, avec d'autant plus de raiſon, que ce titre ne convient qu'aux trois premiéres journées, qui ſeules ſont compriſes dans ce ſujet; les quatre autres n'y ont aucun rapport, & on y a ſubſtitué celui de, *Fêtes de Verſailles en* 1664.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

L'AURORE.
LYCISCAS, valet de chiens.
TROIS VALETS DE CHIENS, chantans.
VALETS DE CHIENS, danſans.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

IPHITAS, Prince d'Elide, pere de la Princeſſe.
LA PRINCESSE D'ELIDE.
EURIALE, Prince d'Ithaque.
ARISTOMENE, Prince de Meſſéne.
THEOCLE, Prince de Pyle.
AGLANTE, couſine de la Princeſſe.
CINTHIE, couſine de la Princeſſe.
ARBATE, gouverneur du Prince d'Ithaque.
PHILIS, ſuivante de la Princeſſe.
MORON, plaiſant de la Princeſſe.
LYCAS, ſuivant d'Iphitas.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

MORON.
CHASSEURS, danſans.

SECOND INTERMEDE.

PHILIS.

10780508

MORON.
UN SATYRE, chantant.
SATYRES, danſans.

TROISIEME INTERMEDE.

PHILIS.
TIRCIS, Berger, chantant.
MORON.

QUATRIEME INTERMEDE.

LA PRINCESSE.
PHILIS.
CLIMENE.

CINQUIEME INTERMEDE.

BERGERS & BERGERES, chantans.
BERGERS & BERGERES, danſans.

La Scéne eſt en Elide.

LA

LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE I.

L'AURORE, LYCISCAS, & pluſieurs autres VALETS DE CHIENS endormis. & couchés ſur l'herbe.

L'AURORE *chante.*

QUand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laiſſez-vous enflammer :
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomtable,
Dont on vous dit qu'il eſt beau de s'armer,
Dans l'âge où l'on eſt aimable,
Rien n'eſt ſi beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidéle,
Et bravez ceux qui voudront vous blâmer ;
Un cœur tendre eſt aimable, & le nom de cruelle
N'eſt pas un nom à ſe faire eſtimer :
Dans le tems où l'on eſt belle,
Rien n'eſt ſi beau que d'aimer.

SCE-

SCENE II.

LYCISCAS, & pluſieurs VALETS DE CHIENS endormis, TROIS VALETS DE CHIENS chantans, réveillés par le récit de l'Aurore.

TOUS TROIS ENSEMBLE *chantent.*

Holà, holà. Debout, debout, debout.
Pour la chaſſe ordonnée, il faut préparer tout,
Holà ho, debout, vîte debout.

PREMIER.

Juſqu'aux plus ſombres lieux le jour ſe communique.

DEUXIEME.

L'air ſur les fleurs en perles ſe réſout.

TROISIEME.

Les roſſignols commencent leur muſique,
Et leurs petits concerts retentiſſent par tout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, ſus, debout, vîte debout.

[*à Lyciſcas endormi.*]

Qu'eſt-ceci, Lyciſcas? Quoi? Tu ronfles encore,
Toi, qui promettois tant de dévancer l'aurore?
Allons debout, vîte debout,
Pour la chaſſe ordonnée il faut préparer tout,
Debout, vîte debout, dépêchons, ho, debout.

LYCISCAS *en s'éveillant.*

Par la morbleu, vous étes de grands braillards, vous autres, & vous avez la gueule ouverte de grand matin.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ne vois-tu pas le jour qui ſe répand par tout?
Allons debout, Lyciſcas, debout.

LY-

LYCISCAS.

Hé! Laiſſez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciſcas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vîte debout.

LYCISCAS.

Hé! Je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Hé!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non. Debout, Lyciſcas, debout.
Pour la chaſſe ordonnée il faut préparer tout,
Vîte debout, dépêchons, debout.

LY-

LYCISCAS.

Hé bien, laiſſez-moi, je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela, vous ſerez cauſe que je ne me porterai pas bien de la journée; car, voyez-vous, le ſommeil eſt néceſſaire à l'homme, & lorſqu'on ne dort pas ſa réfection, il arrive.... que.... on n'eſt....

[*Il ſe rendort.*]

PREMIER.

Lyciſcas.

DEUXIEME.

Lyciſcas.

TROISIEME.

Lyciſcas.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciſcas.

LYCISCAS.

Diable ſoit les brailleurs! Je voudrois que vous euſſiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout.

Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah! Quelle fatigue de ne pas dormir ſon ſaoul!

PREMIER.

Holà, ho.

DEUXIEME.

Holà, ho.

TROISIEME.

Holà, ho.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ho! Ho!

LYCISCAS.

Ho ! Ho ! La peſte ſoit des gens avec leurs chiens de hurlemens ! Je me donne au diable, ſi je ne vous aſſomme. Mais voyez un peu quel diable d'enthouſiaſme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Encore ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Que le diable vous emporte.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS *en ſe levant.*

Quoi toujours ? A-t-on jamais vû une pareille furie de chanter ? Par la ſang-bleu, j'enrage. Puiſque me voilà éveillé, il faut que j'éveille les autres, & que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho, meſſieurs, debout, debout, vîte, c'eſt trop dormir. Je vais faire un bruit du diable par-tout.

[*Il crie de toute ſa force.*]

Debout, debout, debout. Allons vîte, ho, ho, ho, debout, debout. Pour la chaſſe ordonnée, il faut préparer tout, debout, debout, Lyciſcas debout, Ho, ho, ho, ho, ho.

[*Pluſieurs cors & trompes de chaſſe ſe font entendre, les valets de chiens que Lyciſcas a réveillés danſent une entrée.*]

Fin du Prologue.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMEDIE-BALLET.

ACTE I.

SCENE I.

EURIALE, ARBATE.

ARBATE.

CE ſilence rêveur, dont la ſombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la ſolitude,
Ces longs ſoupirs que laiſſe échaper votre cœur,
Et ces fixes regards ſi chargés de langueur,
Diſent beaucoup, ſans doute, à des gens de mon âge;
Et je penſe, Seigneur, entendre ce langage:
Mais, ſans votre congé, de peur de trop riſquer,
Je n'oſe m'enhardir juſques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces ſoupirs, ces regards, & ce morne ſilence.
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé ſous ſes loix, & me brave à ſon tour,
Et je conſens encor que tu me faſſes honte
Des foibleſſes d'un cœur qui ſouffre qu'on le domte.

AR-

ARBATE.

Moi, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvemens
Où je vois qu'aujourd'hui panchent vos ſentimens ?
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux tranſports de l'amoureuſe flâme ;
Et bien que mon ſort touche à ſes derniers ſoleils,
Je dirai que l'amour ſiéd bien à vos pareils ;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau viſage,
De la beauté d'une ame eſt un clair témoignage,
Et qu'il eſt mal-aiſé que, ſans être amoureux,
Un jeune Prince ſoit & grand & généreux.
C'eſt une qualité que j'aime en un Monarque,
La tendreſſe du cœur eſt une grande marque
Que d'un Prince à votre âge on peut tout préſumer,
Dès qu'on voit que ſon ame eſt capable d'aimer.
Oui, cette paſſion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un eſprit cent vertus après elle ;
Aux nobles actions elle pouſſe les cœurs,
Et tous les grands héros ont ſenti ſes ardeurs.
Devant mes yeux, Seigneur, a paſſé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vû fleurir l'eſpérance ;
Mes regards obſervoient en vous des qualités
Où je reconnoiſſois le ſang dont vous ſortez ;
J'y découvrois un fonds d'eſprit & de lumiére,
Je vous trouvois bien fait, l'air grand, & l'ame fiére,
Votre cœur, votre adreſſe éclatoient chaque jour :
Mais je m'inquiétois de ne point voir d'amour ;
Et puiſque les langueurs d'une playe invincible
Nous montrent que votre ame à ſes traits eſt ſenſible,
Je triomphe, & mon cœur d'allégreſſe rempli
Vous regarde à préſent comme un Prince accompli.

EURIALE.

Si de l'amour un tems j'ai bravé la puiſſance,
Hélas! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance;
Et ſçachant dans quels maux mon cœur s'eſt abymé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, voi le ſort où mon aſtre me guide;
J'aime, j'aime ardemment la Princeſſe d'Elide,
Et tu ſçais que l'orgueil ſous des traits ſi charmans
Arme contre l'amour ſes jeunes ſentimens,
Et comment elle fuit en cette illuſtre fête
Cette foule d'amans qui briguent ſa conquête.
Ah! Qu'il eſt bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Auſſi-tôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flâmes
Où le Ciel en naiſſant a deſtiné nos ames!
A mon retour d'Argos je paſſai dans ces lieux,
Et ce paſſage offrit la Princeſſe à mes yeux;
Je vis tous les appas dont elle eſt revêtuë,
Mais de l'œil dont on voit une belle ſtatuë.
Leur brillante jeuneſſe obſervée à loiſir
Ne porta dans mon ame aucun ſecret déſir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappellé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célébre mépris qu'elle fait de l'amour;
On publie en tous lieux que ſon ame hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, ſur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chaſſe, & de toute la Gréce
Fait ſoupirer en vain l'héroïque jeuneſſe.
Admire nos eſprits, & la fatalité.
Ce que n'avoit point fait ſa vûë & ſa beauté,
Le bruit de ſes fiertés en mon ame fit naître

Un tranſport inconnu, dont je ne fus point
maître :
Ce dédain ſi fameux eut des charmes ſecrets
A me faire avec ſoin rappeller tous ſes traits,
Et mon eſprit jettant de nouveaux yeux ſur elle
M'en refit une image & ſi noble, & ſi belle,
Me peignit tant de gloire, & de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ſes froideurs,
Que mon cœur, aux brillans d'une telle victoire,
Vit de ſa liberté s'évanouir la gloire;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur ſur mes ſens prit tel droit de régner
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puiſſance,
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
Du déſir de paroître à ces jeux renommés,
Où l'illuſtre Iphitas, pere de la Princeſſe,
Aſſemble la plûpart des Princes de la Gréce.

ARBATE.

Mais à quoi bon, Seigneur, les ſoins que vous
prenez,
Et pourquoi ce ſecret où vous vous obſtinez ?
Vous aimez, dites-vous, cette illuſtre Princeſſe,
Et venez à ſes yeux ſignaler votre adreſſe,
Et nuls empreſſemens, paroles, ni ſoupirs
Ne l'ont inſtruite encor de vos brûlans déſirs ?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point ſouffrir que votre cœur s'ex-
plique,
Et je ne ſçais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de ſe produire au jour.

EURIALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jetter au rang de ces Princes ſoumis
Que le titre d'amans lui peint en ennemis ?
Tu vois les Souverains de Meſſéne & de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et, de l'éclat pompeux des plus hautes vertus,

En appuyer en vain les reſpects aſſidus :
Ce rebut de leurs ſoins, ſous un triſte ſilence,
Retient de mon amour toute la violence,
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'eſt dans ce mépris, & dans cette humeur fiére
Que votre ame à ſes vœux doit voir plus de lumiére,
Puiſque le ſort vous donne à conquérir un cœur
Que défend ſeulement une ſimple froideur,
Et qui n'impoſe point à l'ardeur qui vous preſſe
De quelque attachement l'invincible tendreſſe.
Un cœur préoccupé réliſte puiſſamment ;
Mais quand une ame eſt libre, on la force aiſément,
Et toute la fierté de ſon indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ſes yeux,
Faites de votre flâme un éclat glorieux,
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'eſpoir des vôtres.
Peut-être pour toucher ſes ſévéres appas,
Aurez-vous des ſecrets que ces Princes n'ont pas ;
Et, ſi de ſes fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un deſtin plus propice,
Au moins eſt-ce un bonheur en ces extrémités,
Que de voir avec ſoi ſes rivaux rebutés.

EURIALE.

J'aime à te voir preſſer cet aveu de ma flâme ;
Combattant mes raiſons, tu chatouilles mon ame,
Et, par ce que j'ai dit, je voulois preſſentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir.
Car enfin, puiſqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la Princeſſe expliquer mon ſilence,
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le ſecret de mon cœur, Arbate, eſt éclairci.
Cette chaſſe, où pour fuir la foule qui l'adore,
Tu ſçais qu'elle eſt allée au lever de l'aurore,

Eſt

Eſt le tems que Moron pour déclarer mon feu
A pris.

ARBATE.

Moron, Seigneur?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu;
Par ſon titre de fou tu crois le bien connoître;
Mais ſçache qu'il l'eſt moins qu'il ne le veut paroître,
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon ſens que tel qui rit de lui.
La Princeſſe ſe plaît à ſes bouffonneries,
Il s'en eſt fait aimer par cent plaiſanteries,
Et peut dans cet accès dire & perſuader
Ce que d'autres que lui n'oſeroient hazarder;
Je le vois propre enfin, à ce que j'en ſouhaite,
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes Etats ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour ſoutenir ce zéle....

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *derriére le Théatre.*

AU ſecours. Sauvez-moi de la bête cruelle.

EURIALE.

Je penſe ouïr ſa voix.

MORON *derriére le Théatre.*

A moi, de grace, à moi.

EURIALE.

C'eſt lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON *entrant ſans voir perſonne.*

Où pourrai-je éviter ce ſanglier redoutable ?
Grands Dieux ! Préſervez-moi de ſa dent effroyable.
Je vous promets, pourvû qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus gras.

[*rencontrant Euriale que dans ſa frayeur il prend pour le ſanglier qu'il évite.*]

Ah ! Je ſuis mort.

EURIALE.

Qu'as-tu ?

MORON.

Je vous croyois la bête
Dont à me diffamer j'ai vû la gueule prête,
Seigneur, & je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'eſt-ce ?

MORON.

Oh ! Que la Princeſſe eſt d'une étrange humeur,
Et qu'à ſuivre la chaſſe & ſes extravagances,
Il nous faut eſſuyer de ſottes complaiſances !
Quel diable de plaiſir trouvent tous les chaſſeurs
De ſe voir expoſés à mille & mille peurs ?
Encore ſi c'étoit qu'on ne fût qu'à la chaſſe
Des liévres, des lapins, & des jeunes dains; paſſe :
Ce ſont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun reſpect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'eſt un ſot paſſe tems, que je ne puis ſouffrir.

EURIALE.

Di-nous donc ce que c'eſt ?

MO-

MORON.

Le pénible exercice
Où de notre Princeſſe a volé le caprice !
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour ;
Et la courſe des chars ſe faiſant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-tems de chaſſe
Pour mépriſer ces jeux avec meilleure grace,
Et, faire voir... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit ?

EURIALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

Ah ! Oui. Succombant donc à ce travail horrible,
Car en chaſſeur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché,
Je me ſuis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon ſomme
J'eſſayois ma poſture, &, m'ajuſtant bientôt,
Prenois déjà mon ton pour ronfler comme il faut ;
Lorſqu'un murmure affreux m'a fait lever la vûë,
Et j'ai, d'un vieux buiſſon de la forêt touffuë,
Vû ſortir un ſanglier d'une énorme grandeur
Pour....

EURIALE.

Qu'eſt-ce ?

MORON.

Ce n'eſt rien. N'ayez point de frayeur ;
Mais laiſſez-moi paſſer entre vous deux, pour cauſe,
Je ſerai mieux en main pour vous conter la choſe.
J'ai donc vû ce ſanglier qui, par nos gens chaſſé,
Avoit d'un air affreux tout ſon poil hériſſé ;
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace,
Et ſa gueule faiſoit une laide grimace,

Qui, parmi de l'écume, à qui l'oſoit preſſer,
Montroit de certains crocs.... Je vous laiſſe à penſer.
A ce terrible aſpect j'ai ramaſſé mes armes,
Mais le faux animal, ſans en prendre d'alarmes,
Eſt venu droit à moi, qui ne lui diſois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu ?

MORON.

Quelque ſot.
J'ai jetté tout par terre, & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un ſanglier ayant de quoi l'abbattre !
Ce trait, Moron, n'eſt pas généreux....

MORON.

J'y conſens,
Il n'eſt pas généreux, mais il eſt de bon ſens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits ſi l'on ne s'éterniſe....

MORON.

Je ſuis votre valet. J'aime mieux que l'on diſe,
C'eſt ici qu'en fuyant, ſans ſe faire prier,
Moron ſauva ſes jours des fureurs d'un ſanglier,
Que ſi l'on y diſoit, voilà l'illuſtre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un ſanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ſes dents vit terminer ſon ſort.

EURIALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaiſe à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'hiſtoire.

EURIALE.

En effet ton trépas fâcheroit tes amis ;
Mais,

Mais, ſi de ta frayeur ton eſprit eſt remis,
Puis-je te demander ſi, du feu qui me brûle...

MORON.

Il ne faut pas, Seigneur, que je vous diſſimule.
Je n'ai rien fait encore, & n'ai point rencontré
De tems pour lui parler qui fût ſelon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais ſouvent on rabbat nos libres tentatives.
Le diſcours de vos feux eſt un peu délicat,
Et c'eſt, chez la Princeſſe, une affaire d'Etat.
Vous ſçavez de quel titre elle ſe glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une Philoſophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de Déité de rien.
Pour n'effaroucher point ſon humeur de tigreſſe
Il me faut manier la choſe avec adreſſe;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous étes par fois d'aſſez fâcheuſes gens.
Laiſſez-moi doucement conduire cette trame.
Je me ſens-là pour vous un zéle tout de flâme,
Vous étes né mon Prince, & quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mere, dans ſon tems, paſſoit pour aſſez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;
Feu votre pere alors, ce Prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux,
Et je ſçais qu'Elpénor, qu'on appelloit mon pere
A cauſe qu'il étoit le mari de ma mere,
Comptoit pour grand honneur aux paſteurs d'aujourd'hui
Que le Prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce tems, il avoit l'avantage
De ſe voir ſalué de tous ceux du village.
Baſte. Quoi qu'il en ſoit, je veux par mes travaux...
Mais voici la Princeſſe & deux de nos rivaux.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, ARISTOMENE, THEOCLE, EURIALE, PHILIS, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

REprochez-vous, Madame, à nos juſtes alarmes
Ce péril dont tous deux avons ſauvé vos charmes ?
J'aurois penſé, pour moi, qu'abbattre ſous nos coups
Ce ſanglier qui portoit ſa fureur juſqu'à vous,
Etoit une avanture, ignorant votre chaſſe,
Dont à nos bons deſtins nous dûſſions rendre grace ;
Mais, à cette froideur, je connois clairement
Que je dois concevoir un autre ſentiment,
Et quereller du ſort la fatale puiſſance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offenſe.

THEOCLE.

Pour moi, je tiens, Madame, à ſenſible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis conſentir, malgré votre murmure,
A quereller le ſort d'une telle avanture.
D'un objet odieux je ſçais que tout déplaît ;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'eſt,
C'eſt extrême plaiſir, quand l'amour eſt extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et penſez-vous, Seigneur, puiſqu'il me faut parler,
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler ?
Que l'arc & que le dard, pour moi ſi pleins de charmes,
Ne ſoient entre mes mains que d'inutiles armes ?

Et

Et que je faſſe enfin mes plus fréquens emplois
De parcourir nos monts, nos plaines & nos bois,
Pour n'oſer, en chaſſant, concevoir l'eſpérance
De ſuffire moi ſeule à ma propre défenſe?
Certes, avec le tems j'aurois bien profité
De ces ſoins aſſidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête.
Du moins, ſi pour prétendre à de ſenſibles coups
Le commun de mon ſexe eſt trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le ſanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas, ſans vous, de plus méchans que lui.

THEOCLE.

Mais, Madame....

LA PRINCESSE.

Hé bien, ſoit. Je vois que votre envie
Eſt de perſuader que je vous dois la vie;
J'y conſens. Oui. Sans vous, c'étoit fait de mes jours,
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand ſecours,
Et je vais de ce pas au Prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inſpire.

SCENE IV.

EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON.

HE'! A-t-on jamais vû de plus farouche eſprit?
De ce vilain ſanglier, l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! Comme volontiers j'aurois d'un beau ſalaire
Récompenſé tantôt qui m'en eût ſçû défaire!

ARBATE *à Euriale.*

Je vous vois tout penſif, Seigneur, de ſes dédains ;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos deſſeins,
Son heure doit venir, & c'eſt à vous, poſſible,
Qu'eſt réſervé l'honneur de la rendre ſenſible.

MORON.

Il faut qu'avant la courſe elle apprenne vos feux,
Et je....

EURIALE.

Non. Ce n'eſt plus, Moron, ce que je veux.
Garde-toi de rien dire, & me laiſſe un peu faire ;
J'ai réſolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que ſon cœur s'obſtine à dédaigner
Tous ces profonds reſpects qui penſent la gagner,
Et le Dieu qui m'engage à ſoupirer pour elle
M'inſpire pour la vaincre une adreſſe nouvelle.
Oui. C'eſt lui d'où me vient ce ſoudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on ſçavoir, Seigneur, par où votre eſpérance....

EURIALE.

Tu le vas voir. Allons, & garde le ſilence.

MORON.

Juſqu'au revoir.

Fin du premier Acte.

PRE-

PREMIER INTERMEDE.

SCENE I.

MORON.

POur moi, je reſte ici, & j'ai une petite converſation à faire avec ces arbres & ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs qui voyez mon teint bléme,
Si vous ne le ſçavez, je vous apprends que j'aime.
Philis eſt l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins ſon amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait, & plus blancs mille fois,
Preſſoient les bouts du pis, d'une grace admirable.
Ouf! Cette idée eſt capable
De me réduire aux abois.
Ah! Philis, Philis, Philis.

SCENE II.

MORON, UN ECHO.

L'ECHO.

PHilis.

MORON.

Ah!

L'E-

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hem.

L'ECHO.

Hem.

MORON.

Ah! ah!

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hi, hi.

L'ECHO.

Hi.

MORON.

Oh.

L'ECHO.

Oh.

MORON.

Oh.

L'ECHO.

Oh.

MORON.

Voilà un écho qui eſt bouffon.

L'ECHO.

On.

MORON.

Hon.

L'ECHO.

Hon.

MORON.

Ah!

L'ECHO.

Ah!

MORON.

Hu.

L'ECHO.

Hu.

MORON.

Voilà un écho qui eſt bouffon.

SCENE III.

MORON appercevant un ours qui vient à lui.

AH! Monſieur l'ours, je ſuis votre ſerviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moi. Je vous aſſûre que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau & les os, & je vois de certaines gens là-bas qui ſeroient bien mieux votre affaire. Hé! Hé! Hé! Mon-

[*Il careſſe l'ours, & tremble de frayeur.*]

ſeigneur, tout doux, s'il vous plaît. La, la, la, la. Ah! Monſeigneur, que votre Alteſſe eſt jolie & bien faite! Elle a tout-à-fait l'air galant & la taille la plus mignonne du monde. Ah! Beau poil! Belle tête! Beaux yeux brillans & bien fendus! Ah! Beau petit nez! Belle petite bouche! Petites quenottes Jolies! Ah! Belle gorge! Belles petites menottes! Petits ongles bien faits!

[*l'ours ſe léve ſur ſes pattes de derriére.*]

A l'aide, au ſecours, je ſuis mort. Miſéricorde! Pauvre Moron! Ah! Mon Dieu! Hé, vîte, à moi, je ſuis perdu.

[*Moron monte ſur un arbre.*]

SCENE IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON *monté ſur un arbre, aux chaſſeurs.*

HE, Meſſieurs, ayez pitié de moi.

[*les chaſſeurs combattent l'ours.*]

Bon, Meſſieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O Ciel! Daigne les aſſiſter. Bon. Le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, & qui ſe jette ſur eux. Bon, en voilà un qui vient de lui donner

ner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis. Bon, pouſſez fort, encore. Ah! Le voilà qui eſt à terre, c'en eſt fait, il eſt mort. Deſcendons maintenant pour lui donner cent coups.

[*Moron deſcend de l'arbre.*]

Serviteur, Meſſieurs, je vous rends grace de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, & en triompher avec vous.

[*Moron donne mille coups à l'ours qui eſt mort.*]

ENTRE'E DE BALLET.

LEs chaſſeurs danſent pour témoigner leur joye d'avoir remporté la victoire.

Fin du premier Interméde.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE.

OUI. J'aime à demeurer dans ces paiſibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos palais la ſçavante ſtructure
Céde aux ſimples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne laſſer jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on ſe vient ſauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmans ces lieux ſont embellis;
Et ce qui doit ſurprendre, eſt qu'aux portes d'Elis
La douce paſſion de fuir la multitude
Rencontre une ſi belle, & vaſte ſolitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatans
Vos retraites ici me ſemblent hors de tems,
Et c'eſt fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque Prince a fait pour la fête publique.
Ce ſpectacle pompeux de la courſe des chars
Devoit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma préſence,

Et

Et que dois-je après tout à leur magnificence ?
Ce ſont ſoins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur eſt le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque eſpoir qui flate un projet de la ſorte,
Je me tromperai fort ſi pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Juſques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens deſſeins qu'on a de le toucher,
Et regarder les ſoins que pour vous on ſe donne,
Comme autant d'attentats contre votre perſonne ?
Je ſçais qu'en défendant le parti de l'amour
On s'expoſe chez vous à faire mal ſa cour;
Mais ce que par le ſang j'ai l'honneur de vous être
S'oppoſe aux duretés que vous faites paroître,
Et je ne puis nourrir d'un flateur entretien
Vos réſolutions de n'aimer jamais rien.
Eſt-il rien de plus beau que l'innocente flâme
Qu'un mérite éclatant allume dans une ame,
Et ſeroit-ce un bonheur de reſpirer le jour,
Si d'entre les mortels on banniſſoit l'amour ?
Non, non, tous les plaiſirs ſe goûtent à le ſuivre,
Et, vivre ſans aimer, n'eſt pas proprement vivre.

AVIS.

LE deſſein de l'auteur étoit de traiter toute la comédie en vers. Mais un commandement du Roi qui preſſa cette affaire, l'obligea d'achever le reſte en proſe, & de paſſer légéreiment ſur pluſieurs ſcénes, qu'il auroit étenduës davantage, s'il avoit eu plus de loiſir.

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette paſſion eſt la plus agréable affaire de la vie, qu'il eſt néceſſaire d'aimer

d'aimer pour vivre heureuſement, & que tous les plaiſirs ſont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous étes, prononcer ces paroles, & ne devez-vous pas rougir d'appuyer une paſſion qui n'eſt qu'erreur, que foibleſſe & qu'emportement, & dont tous les déſordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre ſexe ? J'en prétends ſoutenir l'honneur juſqu'au dernier moment de ma vie, & ne veux point du tout me commettre à ces gens qui ſont les eſclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces ſoupirs, tous ces hommages, tous ces reſpects, ſont des embûches qu'on tend à notre cœur, & qui ſouvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, & les baſſeſſes épouvantables où cette paſſion ravale les perſonnes ſur qui elle étend ſa puiſſance, je ſens tout mon cœur qui s'émeut, & je ne puis ſouffrir qu'une ame, qui fait profeſſion d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foibleſſes.

CINTHIE.

Hé! Madame, il eſt de certaines foibleſſes qui ne ſont point honteuſes, & qu'il eſt beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'eſpére que vous changerez un jour de penſée, &, s'il plaît au Ciel, nous verrons votre cœur avant qu'il ſoit peu...

LA PRINCESSE.

Arrêtez. N'achevez pas ce ſouhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces ſortes d'abaiſſemens, &, ſi jamais j'étois capable d'y deſcendre, je ſerois perſonne, ſans doute, à ne me le point pardonner.

AGLAN-

AGLANTE.

Prenez garde, Madame. L'amour ſçait ſe venger des mépris que l'on fait de lui, & peut-être. . . .

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ſes traits; & le grand pouvoir qu'on lui donne n'eſt rien qu'une chimére, & qu'une excuſe des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriſer leur foibleſſe.

CINTHIE.

Mais enfin, toute la terre reconnoît ſa puiſſance, & vous voyez que les Dieux même ſont aſſujettis à ſon empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, & que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pouſſer des ſoupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques ſont toujours mêlées d'erreur. Les Dieux ne ſont point faits comme les fait le vulgaire, & c'eſt leur manquer de reſpect, que de leur attribuer les foibleſſes des hommes.

SCENE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

Vien, approche, Moron, vien nous aider à défendre l'amour contre les ſentimens de la Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenſeur.

MORON.

Ma foi, Madame, je crois, qu'après mon exem-

exemple, il n'y a plus rien à dire, & qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ſes armes aſſez long-tems, & fait de mon drôle comme un autre; mais enfin

[*Il montre Philis.*]

ma fierté a baiſſé l'oreille, & vous avez une traîtreſſe qui ma rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun ſcrupule d'aimer; &, puiſque j'ai bien paſſé par là, il peut bien y en paſſer d'autres.

CINTHIE.

Quoi? Moron ſe mêle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir être aimé?

MORON.

Et pourquoi non? Eſt-ce qu'on n'eſt pas aſſez bien fait pour cela? Je penſe que ce viſage eſt aſſez paſſable, & que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à perſonne.

CINTHIE.

Sans doute, on auroit tort....

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS.

MAdame, le Prince votre pere vient vous trouver ici, & conduit avec lui les Princes de Pyle, & d'Ithaque, & celui de Meſſéne.

LA

LA PRINCESSE.

O Ciel! Que prétend-il faire en me les amenant? Auroit-il réſolu ma perte, & voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

SCENE IV.

IPHITAS, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

SEigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles, la déclaration des penſées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, auſſi conſtantes l'une que l'autre, & dont je puis vous aſſûrer également; l'une, que vous avez un abſolu pouvoir ſur moi, & que vous ne ſçauriez m'ordonner rien où je ne réponde auſſi-tôt par une obéïſſance aveugle; l'autre, que je regarde l'hyménée ainſi que le trépas, & qu'il m'eſt impoſſible de forcer cette averſion naturelle. Me donner un mari, & me donner la mort, c'eſt une même choſe; mais votre volonté va la premiére, & mon obéïſſance m'eſt bien plus chére que ma vie. Après cela, parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, & je me plains de toi, qui peux mettre dans ta penſée que je ſois aſſez mauvais pere pour vouloir faire violence à tes ſentimens, & me ſervir tyranniquement de la puiſſance que le Ciel me donne ſur toi. Je ſouhaite, à la vérité, que ton cœur puiſſe aimer quelqu'un

Tous

Tous mes vœux ſeroient ſatisfaits, ſi cela pouvoit arriver, & je n'ai propoſé les fêtes & les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Gréce a d'illuſtre; & que, parmi cette noble jeuneſſe, tu puiſſes enfin rencontrer où arrêter tes yeux & déterminer tes penſées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grace, fait encore ce matin un ſacrifice à Vénus; &, ſi je ſçais bien expliquer le langage des Dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en ſoit, je veux en uſer avec toi en pere qui chérit ſa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix ſera le mien, & je ne conſidérerai ni intérêts d'Etat, ni avantage d'alliance; ſi ton cœur demeure inſenſible, je n'entreprendrai point de le forcer: mais au moins ſois complaiſante aux civilités qu'on te rend, & ne m'oblige point à faire les excuſes de ta froideur. Traite ces Princes avec l'eſtime que tu leur dois, reçoi avec reconnoiſſance les témoignages de leur zéle, & vien voir cette courſe où leur adreſſe va paroître.

THEOCLE *à la Princeſſe.*

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette courſe. Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puiſque ce n'eſt pas votre cœur qu'on y doit diſputer.

ARISTOMENE.

Pour moi, Madame, vous étes le ſeul prix que je me propoſe par tout. C'eſt vous que je crois diſputer dans ces combats d'adreſſe, & je n'aſpire maintenant à remporter l'honneur de cette courſe, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURIALE.

Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout

avec cette penſée. Comme j'ai fait toute ma vie profeſſion de ne rien aimer, tous les ſoins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention ſur votre cœur, & le ſeul honneur de la courſe eſt tout l'avantage où j'aſpire.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'Où ſort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Princeſſes, que dites-vous de ce jeune Prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il eſt vrai que cela eſt un peu fier.

MORON *à part.*

Ah! Quelle brave botte il vient là de lui porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaiſir d'abbaiſſer ſon orgueil, & de ſoumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CINTHIE.

Comme vous étes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages & des adorations de tout le monde, un compliment pareil au ſien doit vous ſurprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avouë que cela m'a donné de l'émotion, & que je ſouhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette courſe, mais j'y

j'y veux aller exprès, & employer toute choſe pour lui donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame. L'entrepriſe eſt périlleuſe, &, lorſqu'on veut donner de l'amour, on court riſque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! N'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous répons de moi.

Fin du ſecond Acte.

SECOND INTERMEDE.

SCENE I.

PHILIS, MORON.

MORON.

PHilis, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laiſſe-moi ſuivre les autres.

MORON.

Ah! Cruelle, ſi c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vîte.

PHILIS.

Cela ſe pourroit faire, & je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec ſa voix, & toi, tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras auſſi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé! Demeure un peu.

PHILIS.

Je ne ſçaurois.

MORON.

De grace.

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON *retenant Philis.*

Je ne te laiſſerai point aller.

PHILIS.

Ah! Que de façons!

MO.

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.

Hé bien, oui, j'y demeurerai, pourvû que tu me promettes une choſe.

MORON.

Et quelle ?

PHILIS.

De ne me parler point du tout.

MORON.

Hé ? Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux-tu me...

PHILIS.

Laiſſe-moi aller.

MORON.

Hé bien, oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde au moins ; car, à la moindre parole, je prends la fuite.

MORON.

Soit.

[*après avoir fait une ſcéne de geſtes.*]

Ah Philis..... Hé....

SCENE II.

MORON *ſeul.*

ELle s'enfuit, & je ne ſçaurois l'attraper. Voilà ce que c'eſt. Si je ſçavois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plûpart des

femmes aujourd'hui ſe laiſſent prendre par les oreilles ; elles ſont cauſe que tout le monde ſe mêle de muſique, & l'on ne réuſſit auprès d'elles que par les petites chanſons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon. Voici juſtement mon homme.

SCENE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE *chante.*

LA, la, la.

MORON.

Ah ! Satyre mon ami, tu ſçais bien ce que tu m'as promis, il y a long-tems. Appren-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE *en chantant.*

Je le veux. Mais, auparavant, écoute une chanſon que je viens de faire.

MORON *bas à part.*

Il eſt ſi accoutumé à chanter, qu'il ne ſçauroit parler d'au-

[*haut.*]

tre façon. Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE *chante.*

Je portois...

MORON.

Une chanſon, dis-tu ?

LE SATYRE.

Je port....

MORON.

Une chanſon à chanter ?

LE

LE SATYRE.

Je port....

MORON.

Chanſon amoureuſe? Peſte!

LE SATYRE.

JE portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorſque la jeune Cloris
Fit dans un ſombre boccage
Briller, à mes yeux ſurpris,
Les fleurs de ſon beau viſage.
Hélas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ſes yeux ſi ſçavans à faire des conquêtes,
Conſolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris eſt bien plus pris que vous.

Moron demande au Satyre une chanſon plus paſſionnée, & le prie de lui dire celle qu'il lui avoit ouï chanter quelques jours auparavant.

LE SATYRE *chante.*

DAns vos chants ſi doux,
Chantez à ma belle,
Oiſeaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais, ſi la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidéle
Des maux que je ſens pour elle,
Oiſeaux, taiſez-vous.

MORON.

Ah! Quelle eſt belle! Appren-la moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fat, toi-même.

ENTRE'E DE BALLET.

LE Satyre en colére menace Moron, & pluſieurs Satyres danſent une entrée plaiſante.

Fin du ſecond Interméde.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

CINTHIE.

IL eſt vrai, Madame, que ce jeune Prince a fait voir une adreſſe non commune, & que l'air dont il a paru, a été quelque choſe de ſurprenant. Il ſort vainqueur de cette courſe. Mais je doute fort qu'il en ſorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin, vous lui avez tiré des traits dont il eſt difficile de ſe défendre, &, ſans parler de tout le reſte, la grace de votre danſe, & la douceur de votre voix, ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus inſenſibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; nous ſçaurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, & prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCENE II.

EURIALE, ARBATE, MORON.

EURIALE.

AH! Moron, je te l'avouë. J'ai été enchanté, & jamais tant de charmes n'ont frappé tout

enſemble mes yeux & mes oreilles. Elle eſt adorable en tout tems, il eſt vrai; mais ce moment l'a emporté ſur tous les autres, & des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ſes beautés. Jamais ſon viſage ne s'eſt paré de plus vives couleurs, ni ſes yeux ne ſe ſont armés de traits plus vifs & plus perçans. La douceur de ſa voix a voulu ſe faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, & les ſons merveilleux qu'elle formoit paſſoient juſqu'au fond de mon ame, & tenoient tous mes ſens dans un raviſſement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater enſuite une diſpoſition toute divine, & ſes pieds amoureux ſur l'émail d'un tendre gazon tracoient d'aimables caractéres qui m'enlevoient hors de moi-même, & m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux & juſtes mouvemens dont tout ſon corps ſuivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eu de plus puiſſantes émotions que la mienne, & j'ai penſé plus de vingt fois oublier ma réſolution pour me jetter à ſes pieds, & lui faire un aveu ſincére de l'ardeur que je ſens pour elle.

MORON.

Donnez-vous en bien de garde, Seigneur, ſi vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, & je me trompe fort ſi elle ne vous réuſſit. Les femmes ſont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs; & je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, ſans tous ces reſpects, & ces ſoumiſſions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la Princeſſe qui s'eſt un peu éloignée de ſa ſuite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira.

dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, ſans faire aucun ſemblant d'avoir envie de la joindre; &, ſi vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous ſera poſſible.

SCENE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

TU as donc familiarité, Moron, avec le Prince d'Ithaque?

MORON.

Ah! Madame, il y a long-tems que nous nous connoiſſons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu juſqu'ici, & qu'il a pris cette autre route quand il m'a vûë?

MORON.

C'eſt un homme bizarre, qui ne ſe plaît qu'à entretenir ſes penſées.

LA PRINCESSE.

Etois-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Oui, Madame, j'y étois; & je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaiſe à ſa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confeſſe, Moron. Cette fuite m'a choquée, & j'ai toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu ſon orgueil.

MORON.

Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal, il le mériteroit bien; mais. à vous dire vrai, je doute fort que vous y puiſſiez réuſſir.

LA PRINCESSE.

Comment ?

MORON.

Comment ? C'eſt le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vû. Il lui ſemble qu'il n'y a perſonne au monde qui le mérite, & que la terre n'eſt pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi ?

MORON.

Lui ? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma danſe ?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris eſt choquant, & je ne puis ſouffrir cette hauteur étrange de ne rien eſtimer.

MORON.

Il n'eſtime & n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour le ſoumettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui ſoit plus dur & plus inſenſible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il paſſe, ſans prendre garde à vous ?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviſer que je ſuis ici, & l'oblige à me venir aborder.

SCE-

SCENE IV.

LA PRINCESSE, EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *allant au devant d'Euriale, & lui parlant bas.*

SEigneur, je vous donne avis que tout va bien. La Princeſſe ſouhaite que vous l'abordiez; mais ſongez bien à continuer votre rôle &, de peur de l'oublier, ne ſoyez pas long-tems avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous étes bien ſolitaire, Seigneur, & c'eſt une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainſi à notre ſexe, & de fuir à votre âge cette galanterie, dont ſe piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, Madame, n'eſt pas ſi extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples ſans aller loin d'ici, & vous ne ſçauriez condamner la réſolution que j'ai priſe de n'aimer jamais rien, ſans condamner auſſi vos ſentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence; & ce qui ſied bien à un ſexe, ne ſied pas bien à l'autre. Il eſt beau qu'une femme ſoit inſenſible, & conſerve ſon cœur exemt des flâmes de l'amour; mais ce qui eſt vertu en elle, devient un crime dans un homme; &, comme la beauté eſt le partage de notre ſexe, vous ne ſçauriez ne nous point aimer, ſans nous dérober les hommages qui nous ſont dûs, & commettre une offenſe dont nous devons toutes nous reſſentir.

EURIALE.

Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne

veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces ſortes d'offenſes.

LA RRINCESSE.

Ce n'eſt pas une raiſon, Seigneur; &, ſans vouloir aimer, on eſt toujours bien aiſe d'être aimée.

EURIALE.

Pour moi, je ne ſuis pas de même, & dans le deſſein où je ſuis de ne rien aimer, je ſerois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raiſon?

EURIALE.

C'eſt qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, & que je ſerois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit?

EURIALE.

Moi, Madame? Point du tout. Je dis bien que je ſerois fâché d'être ingrat; mais je me réſoudrois plûtôt de l'être, que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle perſonne vous aimeroit peût-être, que votre cœur...

EURIALE.

Non, Madame. Rien n'eſt capable de toucher mon cœur. Ma liberté eſt la ſeule maîtreſſe à qui je conſacre mes vœux; &, quand le Ciel employeroit ſes ſoins à compoſer une beauté parfaite, quand il aſſembleroit en elle tous les dons les plus merveilleux & du corps & de l'ame; enfin, quand il expoſeroit à mes yeux un miracle d'eſprit, d'adreſſe & de beauté, & que cette perſonne m'aimeroit avec toutes les tendreſſes imaginables, je vous l'avouë franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE *à part.*

A-t-on jamais rien vû de tel?

MORON *à la Princeſſe.*

Peſte ſoit du petit brutal! J'aurois bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE *à part.*

Cet orgueil me confond; & j'ai un tel dépit, que je ne me ſens pas.

MORON *bas au Prince.*

Bon. Courage, Seigneur. Voilà qui va le mieux du monde.

EURIALE *bas à Moron.*

Ah! Moron, je n'en puis plus; & je me ſuis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

C'eſt avoir une inſenſibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, Madame, j'interromps votre promenade, & mon reſpect doit m'avertir que vous aimez la ſolitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

IL ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu pas, Moron, me ſervir dans un tel deſſein?

MORON.

Vous ſçavez bien, Madame, que je ſuis tout à votre ſervice.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma perſonne, & les avantages de ma naiſſance; & tâche d'ébranler ſes ſentimens par la douceur de quelque eſpoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laiſſez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'eſt une choſe qui me tient au cœur. Je ſouhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il eſt bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a bon air, bonne phyſionomie, & je crois qu'il ſeroit aſſez le fait d'une jeune Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout eſpérer de moi, ſi tu trouves moyen d'enflammer pour moi ſon cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire. Mais, Madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plait?

LA PRINCESSE.

Ah! Ce feroit lors que je prendrois plaiſir à triompher pleinement de ſa vanité, à punir ſon mépris par mes froideurs, & à exercer ſur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne ſe rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en ſorte qu'il ſe rende.

MORON.

Non. Il n'en fera rien. Je le connois, ma peine ſeroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute choſe, & éprouver ſi ſon ame eſt entiérement inſenſible. Allons. Je veux lui parler, & ſuivre une penſée qui vient de me venir.

Fin du troiſiéme Acte.

III. IN-

III. INTERMEDE.

SCENE I.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

VIen, Tircis. Laiſſons-les aller, & me dis un peu ton martyre de la façon que tu ſçais faire. Il y a longtems que tes yeux me parlent; mais je ſuis plus aiſe d'ouïr ta voix.

TIRCIS *chante.*

TU m'écoutes, hélas! dans ma triſte langueur,
Mais je n'en ſuis pas mieux, ô beauté ſans pareille;
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'eſt déjà quelque choſe que de toucher l'oreille, & le tems améne tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes compoſée pour moi.

SCENE II.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

AH! Ah! Je vous y prends, cruelle. Vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival?

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis encore, je me plais avec lui, & l'on écoute volontiers les amans, lorſqu'ils ſe plaignent auſſi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui? Je prendrois plaiſir à t'écouter.

MO-

MORON.

Si je ne ſçais chanter, je ſçais faire autre choſe, & quand...

PHILIS.

Tai-toi. Je veux l'entendre. Di, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah! Cruelle....

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colére.

TIRCIS *chante.*

ARbres épais, & vous, prés émaillés,
La beauté d'ont l'hiver vous evoit dépouillés,
Par le printems vous eſt renduë.
Vous reprenez tous vos appas;
Mais mon ame ne reprend pas
La joye, hélas! que j'ai perduë.

MORON.

Morbleu, que n'ai-je de la voix! Ah! Nature marâtre! Pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre?

PHILIS.

En vérité, Tircis, il ne ſe peut rien de plus agréable, & tu l'emportes ſur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi eſt-ce que je ne puis pas chanter? N'ai-je pas un eſtomach, un goſier, & une langue comme un autre? Oui, oui. Allons. Je veux chanter auſſi, & te montrer que l'amour fait faire toutes choſes. Voici une chanſon que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, di. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à avoir de la hardieſſe.

[*Il*

[*Il chante.*]

TOn extrême rigueur
S'acharne ſur mon cœur,
Ah ! Philis, je trépaſſe,
Daigne me ſecourir.
En ſeras-tu plus graſſe
De m'avoir fait mourir ?

Vivat Moron.

PHILIS.

Voilà qui eſt le mieux du monde. Mais, Moron, je ſouhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'eſt un avantage dont je n'ai pas encore joui, & je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une perſonne qui m'aimeroit aſſez pour ſe donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une perſonne qui ſe tueroit pour toi ?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire ?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui eſt fait. Je veux te montrer que je me ſçais tuer quand je veux.

TIRCIS *chante.*

Ah ! Quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime !

MORON *à Tircis.*

C'eſt un plaiſir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage, Moron. Meurs promtement,
En généreux amant.

MORON *à Tircis.*

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, & de me

me laiſſer tuer à ma fantaiſie. Allons. Je vais faire honte à tous les

[*à Philis.*]

amans. Tien, je ne ſuis pas homme à faire tant de façons. Voi ce poignard. Prends bien garde comme je vais me percer le cœur. Je ſuis votre ſerviteur. Quelque niais !

PHILIS.

Allons, Tircis. Vien-t-en me redire à l'écho, ce que tu m'as chanté.

Fin du troiſiéme Interméde.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRINCE, comme juſques ici nous avons fait paroître une conformité de ſentimens, & que le Ciel a ſemblé mettre en nous, mêmes attachemens pour notre liberté, & même averſion pour l'amour, je ſuis bien aiſe de vous ouvrir mon cœur, & de vous faire confidence d'un changement dont vous ſerez ſurpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une choſe affreuſe, & j'avois fait ſerment d'abandonner plûtôt la vie, que de me réſoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendreſſes ſi grandes; mais enfin, un moment a diſſipé toutes ces réſolutions. Le mérite d'un Prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, & mon ame tout d'un coup, comme par un miracle, eſt devenuë ſenſible aux traits de cette paſſion que j'avois toujours mépriſée. J'ai trouvé d'abord des raiſons pour autoriſer ce changement, & je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes ſollicitations d'un pere, & aux vœux de tout un Etat; mais, à vous dire vrai, je ſuis en peine du jugement que vous ferez de moi, & je voudrois ſçavoir ſi vous condamnerez, ou non, le deſſein que j'ai de me donner un époux.

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverois ſans doute.

LA

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choiſir ?

EURIALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire; mais, comme je n'y ſuis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, & nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui ſouhaiteriez-vous que je me déclaraſſe ?

EURIALE.

Je ſçai bien, à vous dire vrai, pour qui je le ſouhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois ſçavoir votre penſée.

LA PRINCESSE.

Hé bien, Prince, je veux bien vous la découvrir. Je ſuis ſûre que vous allez approuver mon choix, &, pour ne vous point tenir en ſuſpens davantage, le Prince de Meſſéne eſt celui de qui le mérite s'eſt attiré mes vœux.

EURIALE.

O Ciel !

LA PRINCESSE *bas à Moron.*

Mon invention a réuſſi, Moron. Le voilà qui ſe trouble.

MORON *à la Princeſſe.*

Bon, Madame. [*au Prince.*] Courage, Seigneur. [*à la Princeſſe.*] Il en tient. [*au Prince.*] Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

Ne trouvez-vous pas que j'ai raiſon, & que ce Prince à tout le mérite qu'on peut avoir ?

MO-

MORON *bas au Prince.*

Remettez-vous, & ſongez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, & ſemblez interdit?

EURIALE.

Je le ſuis à la vérité; & j'admire, Madame, comme le Ciel a pû former deux ames auſſi ſemblables en tout que les nôtres; deux ames en qui l'on ait vû une plus grande conformité de ſentimens, qui ayent fait éclater dans le même tems une réſolution à braver les traits de l'amour, & qui, dans le même moment, ayent fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'inſenſibles. Car enfin, Madame, puiſque votre exemple m'autoriſe, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'eſt rendu maître de mon cœur, & qu'une des Princeſſes vos couſines, l'aimable & belle Aglante, a renverſé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je ſuis ravi, Madame, que par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & je ne doute point que, comme je vous louë infiniment de votre choix, vous n'approuviez auſſi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, & nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contens. Pour moi, Madame, je vous ſollicite de vos ſuffrages pour obtenir celle que je ſouhaite, & vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au Prince votre pere.

MORON *bas à Euriale.*

Ah digne, ah brave cœur!

SCE-

SCENE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

AH! Moron, je n'en puis plus; & ce coup, que je n'attendois pas, triomphe abſolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il eſt vrai que le coup eſt ſurprenant, & j'avois crû d'abord que votre ſtratagême avoit fait ſon effet.

LA PRINCESSE.

Ah! Ce m'eſt un dépit à me déſeſpérer, qu'une autre ait l'avantage de ſoumettre ce cœur que je voulois ſoumettre.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRinceſſe, j'ai à vous prier d'une choſe qu'il faut abſolument que vous m'accordiez. Le Prince d'Ithaque vous aime, & veut vous demander au Prince mon Pere.

AGLANTE.

Le Prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en aſſûrer lui-même, & m'a demandé mon ſuffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejetter cette propoſition, & de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

Bayer... Staatsbibli... München

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il étoit vrai que ce Prince m'aimât effectivement, pourquoi, n'ayant aucun deſſein de vous engager, ne voudriez-vous pas ſouffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaiſir, je vous prie, & trouvez bon que n'ayant pû avoir l'avantage de le ſoumettre, je lui dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéïr; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne ſeroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me braver entiérement.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMENE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMENE.

MAdame, je viens, à vos pieds, rendre grace à l'amour de mes heureux deſtins, & vous témoigner, avec mes tranſports, le reſſentiment où je ſuis des bontés ſurprenantes dont vous daignez favoriſer le plus ſoumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMENE.

Le Prince d'Ithaque, Madame, vient de m'aſſûrer, tout-à-l'heure, que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, ſur ce célébre choix qu'attend toute la Gréce.

LA

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche ?

ARISTOMENE.

Oui, Madame.

LA PRINCESSE.

C'eſt un étourdi, & vous étes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi ſi promtement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle mériteroit bien, ce me ſemble, qu'on en doutât un peu de tems, & c'eſt tout ce que vous pourriez faire de la croire, ſi je vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMENE.

Madame, ſi j'ai été trop promt à me perſuader...

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, briſons-là ce diſcours; &, ſi vous voulez m'obliger, ſouffrez que je puiſſe jouir de deux momens de ſolitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

AH! Qu'en cette avanture, le Ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, Princeſſe, ſouvenez-vous de la priére que je vous ai faite.

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéïr.

SCENE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

MAis, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, & cependant vous ne voulez pas qu'il ſoit à une autre. C'eſt faire juſtement comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis ſouffrir qu'il ſoit heureux avec une autre, &, ſi la choſe étoit, je crois que j'en mourrois de déplaiſir.

MORON.

Ma foi, Madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous, &, dans toutes vos actions, il eſt aiſé de voir que vous aimez un peu ce jeune Prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O Ciel! Je l'aime? Avez-vous l'inſolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vûë, impudent, & ne vous préſentez jamais devant moi.

MORON.

Madame....

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre maniére.

MORON *bas à part.*

Ma foi, ſon cœur en a ſa proviſion, &....

[*Il rencontre un regard de la Princeſſe qui l'oblige à ſe retirer.*]

SCE-

SCENE VII.

LA PRINCESSE *ſeule.*

DE quelle émotion inconnuë ſens-je mon cœur atteint, & quelle inquiétude ſecrette eſt venuë troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame ? Ne ſeroit-ce point auſſi ce qu'on vient de me dire, &, ſans en rien ſçavoir, n'aimerois-je point ce jeune Prince ? Ah ! Si cela étoit, je ſerois perſonne à me déſeſpérer ; mais il eſt impoſſible que cela ſoit, & je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi ? Je ſerois capable de cette lâcheté ? J'ai vû toute la terre à mes pieds avec la plus grande inſenſibilité du monde ; les reſpects, les hommages & les ſoumiſſions n'ont jamais pû toucher mon ame, & la fierté & le dédain en auroient triomphé ? J'ai mépriſé tous ceux qui m'ont aimée, & j'aimerois le ſeul qui me mépriſe ? Non, non, je ſçais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raiſon à cela. Mais ſi ce n'eſt pas de l'amour que ce que je ſens maintenant, qu'eſt-ce donc que ce peut être ? Et d'où vint ce poiſon qui me court par toutes les veines, & ne me laiſſe point en repos avec moi-même ? Sors de mon cœur, qui que tu ſois, ennemi qui te caches. Attaque-moi viſiblement, & devien à mes yeux la plus affreuſe bête de tous nos bois, afin que mon dard & mes fléches me puiſſent défaire de toi.

Fin du quatriéme Acte.

IV. INTERMEDE.

SCENE I.

LA PRINCESSE.

O Vous, admirables perſonnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuſes inquiétudes, approchez-vous d'ici, de grace; & tâchez de charmer avec votre muſique le chagrin où je ſuis.

SCENE II.

LA PRINCESSE, CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE *chante.*

CHére Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS *chante.*

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidéle?

CLIMENE.

On m'a dit que ſa flâme eſt pire qu'un vautour,
Et qu'on ſouffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'eſt point de paſſion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'eſt renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOU-

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'eſt le vrai moyen
De ſçavoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par tout l'amour & ſes ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour lui verſe en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMENE.

Si ſa flâme, Philis, eſt ſi pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs?
A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'eſt le vrai moyen
De ſçavoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE.

Achevez ſeules, ſi vous voulez. Je ne ſçaurois demeurer en repos, &, quelque douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

Fin du quatriéme Interméde.

ACTE V.

SCENE I.

IPHITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

MORON *à Iphitas.*

OUI, Seigneur, ce n'eſt point raillerie, j'en ſuis ce qu'on appelle diſgracié. Il m'a fallu tirer mes chauſſes au plus vîte, & jamais vous n'avez vû un emportement plus bruſque que le ſien.

IPHITAS *à Euriale.*

Ah! Prince, que je devrai de graces à ce ſtratagême amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le ſecret de toucher ſon cœur!

EURIALE.

Quelque choſe, Seigneur, que l'on vienne vous en dire, je n'oſe encore, pour moi, me flater de ce doux eſpoir; mais enfin, ſi ce n'eſt pas à moi trop de témérité que d'oſer aſpirer à l'honneur de votre alliance, ſi ma perſonne & mes Etats....

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces complimens. Je trouve en vous de quoi remplir tous les ſouhaits d'un pere, &, ſi vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCE-

SCENE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel ! Que vois-je ici ?

IPHITAS *à Euriale.*

Oui l'honneur de votre alliance m'eſt d'un prix très-conſidérable, & je ſouſcris aiſément de tous mes ſuffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toujours témoigné une tendreſſe extrême, & je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, ſi jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus ſenſible preuve que vous me puiſſiez accorder ; c'eſt de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce Prince, & de ne pas ſouffrir que la Princeſſe Aglante ſoit unie avec lui.

IPHITAS.

Et par quelle raiſon, ma fille, voudrois-tu t'oppoſer à cette union ?

LA PRINCESSE.

Par la raiſon que je hais ce Prince, & que je veux, ſi je puis, traverſer ſes deſſeins.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille ?

LA PRINCESSE.

Oui, & de tout mon cœur, je vous l'avouë.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait ?

LA PRINCESSE.

Il m'a mépriſée.

IPHITAS.

Et comment ?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée aſſez bien faite pour m'adreſſer ſes vœux.

IPHITAS.

Et quelle offenſe te fait cela ? Tu ne veux accepter perſonne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, & me laiſſer au moins la gloire de le refuſer. Sa déclaration me fait un affront, & ce m'eſt une honte ſenſible, qu'à mes yeux, & au milieu de votre cour, il ait recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

LA PRINCESSE.

J'en prends, Seigneur, à me venger de ſon mépris, &, comme je ſçais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne ſoit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE.

Oui, Seigneur, ſans doute, &, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avouë franchement la choſe. Le mérite de ce Prince t'a fait ouvrir les yeux, & tu l'aimes enfin, quoi que tu puiſſes dire.

LA

LA PRINCESSE.

Moi, Seigneur?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous, & vous m'imputez cette lâcheté? O Ciel! Quelle eſt mon infortune! Puis-je bien, ſans mourir, entendre ces paroles, & faut-il que je ſois ſi malheureuſe, qu'on me ſoupçonne de l'aimer? Ah! Si c'étoit un autre que vous, Seigneur, qui me tînt ce diſcours, je ne ſçais pas ce que je ne ferois point.

IPHITAS.

Hé bien, oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y conſens, & je veux bien pour te contenter qu'il n'épouſe pas la Princeſſe Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, vous me donnez la vie.

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puiſſe être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, Seigneur, & ce n'eſt pas ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez moi, Madame, je ſuis aſſez téméraire pour cela, & je prends à témoin le Prince votre pere, ſi ce n'eſt pas vous que j'ai demandée. C'eſt trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le maſque, & dûſſiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables ſentimens de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, & jamais je n'aimerai que vous. C'eſt vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'inſenſible que j'avois toujours affectée, & tout ce que j'ai pû vous dire, n'a été qu'une feinte qu'un mouvement ſecret m'a inſpirée, & que je n'ai ſuivie qu'avec toutes les violen-

ces imaginables. Il falloit qu'elle ceſſât bientôt, ſans doute, & je m'étonne ſeulement qu'elle ait pû durer la moitié d'un jour; car enfin je mourois, je brûlois dans l'ame quand je vous déguiſois mes ſentimens, & jamais cœur n'a ſouffert une contrainte égale à la mienne. Que ſi cette feinte, Madame, a quelque choſe qui vous offenſe, je ſuis tout prêt de mourir pour vous en venger, vous n'avez qu'à parler, & ma main, ſur le champ, fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous ſçais pas mauvais gré de m'avoir abuſée, &, tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce Prince pour époux?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne ſçais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le tems d'y ſonger, je vous prie, & m'épargnez un peu la confuſion où je ſuis.

IPHITAS.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouvez fonder là-deſſus.

EURIALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma deſtinée; &, s'il me condamne à la mort, je le ſuivrai ſans murmure.

IPHITAS.

Vien, Moron. C'eſt ici un jour de paix, & je te remets en grace avec la Princeſſe.

MORON.

Seigneur, je ſerai meilleur courtiſan une autre fois, & je me garderai bien de dire ce que je penſe.

SCE-

SCENE III.

ARISTOMENE, THEOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

IPHITAS *aux Princes de Meſſéne & de Pyle.*

JE crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne ſoit pas en votre faveur; mais voilà deux Princeſſes qui peuvent bien vous conſoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous ſçavons prendre notre parti, & ſi ces aimables Princeſſes n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCENE DERNIERE.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, MORON.

PHILIS *à Iphitas.*

SEigneur, la Déeſſe Vénus vient d'annoncer par tout, le changement du cœur de la Princeſſe. Tous les paſteurs & toutes les bergéres en témoignent leur joye par des danſes & des chanſons; &, ſi ce n'eſt point un ſpectacle que vous mépriſiez, vous allez voir l'allégreſſe publique ſe répandre juſques ici.

Fin du cinquiéme Acte.

V. INTERMEDE.

BERGERS & BERGERES.

QUATRE BERGERS & DEUX BERGERES,

alternativement avec le chœur.

USez mieux, ô beautés fiéres,
Du pouvoir de tout charmer;
Aimez, aimables bergéres,
Nos cœurs ſont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'eſt rien qui ne ſe rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à ſuivre
Le plaiſir de s'enflammer,
Un cœur ne commence à vivre,
Que du jour qu'il ſçait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il eſt rien qui ne ſe rende
Aux doux charmes de l'amour.

ENTRE'E DE BALLET.

QUatre Bergers, & quatre Bergéres danſent ſur le chant du chœur.

FIN.

LES

LES FESTES DE VERSAILLES,

en 1664.

LE Roi, voulant donner aux Reines & à toute ſa Cour, le plaiſir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une maiſon de campagne, choiſit Verſailles à quatre lieuës de Paris. C'eſt un château qu'on peut nommer un Palais enchanté, tant les ajuſtemens de l'art ont bien ſecondé les ſoins que la nature a pris pour le rendre parfait. Il charme de toutes maniéres, tout y rit dehors & dedans, l'or & le marbre y diſputent de beauté & d'éclat; &, quoiqu'il n'y ait pas cette grande étenduë qui ſe remarque en quelques autres Palais de ſa Majeſté, toutes choſes y ſont ſi polies, ſi bien entenduës & ſi achevées, que rien ne les peut égaler. Sa ſymétrie, la richeſſe de ſes meubles, la beauté de ſes promenades, & le nombre infini de ſes fleurs, comme de ſes orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de ſa rareté ſinguliére. La diverſité des bêtes contenuës dans les deux parcs, & dans la ménagerie, où pluſieurs cours en étoiles ſont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bâtimens, joignent le plaiſir avec la magnificence, & en font une maiſon accomplie.

PRE-

PREMIERE JOURNE'E.

LES PLAISIRS
DE L'ISLE ENCHANTE'E.

CE fut en ce beau lieu, où toute la Cour ſe rendit le cinquiéme mai, que le Roi traita plus de ſix cent perſonnes juſqu'au quatorziéme, outre une infinité de gens néceſſaires à la danſe & à la comédie, & d'artiſans de toutes ſortes, venus de Paris; ſi bien que cela paroiſſoit une petite armée.

Le Ciel même ſembla favoriſer les deſſeins de ſa Majeſté, puiſqu'en une ſaiſon preſque toujours pluvieuſe, on en fut quitte pour un peu de vent, qui ſembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance & la puiſſance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtimens de bois faits preſque en un inſtant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour ſuppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, réſiſtérent à ce vent, qui, par tout ailleurs, eût rendu ces divertiſſemens comme impoſſibles à achever.

Monſieur de Vigarrani, gentilhomme Modénois, fort ſçavant en toutes ces choſes, inventa & propoſa celles-ci; & le Roi commanda au Duc de Saint-Aignan, qui ſe trouva lors en fonction de prémier gentilhomme de ſa chambre, & qui avoit déjà donné pluſieurs ſujets de ballets fort agréables, de faire un deſſein où elles fuſſent toutes compriſes avec liaiſon & avec ordre; de ſorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réuſſir.

107860508

LES PLAISIRS DE L' ISLE ENCHANTÉE.

10780508

Il prit pour ſujet le Palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des plaiſirs de l'isle enchantée ; puiſque, ſelon l'Arioſte, le brave Roger & pluſieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoiqu'empruntée, & du ſçavoir de cette magicienne, & en furent délivrés, après beaucoup de tems conſommé dans les délices, par la bague qui détruiſoit les enchantemens. C'étoit celle d'Angélique, que Méliſſe, ſous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutiſſent entre de hautes paliſſades, de quatre portiques de trente-cinq pieds d'élévation & de vingt-deux en quarré d'ouverture, & de pluſieurs feſtons enrichis d'or & de diverſes peintures avec les armes de ſa Majeſté.

Toute la Cour s'y étant placée le ſeptiéme, il entra dans la place ſur les ſix heures du ſoir un héraut d'armes, repréſenté par M. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu en broderie d'argent, & fort bien monté.

Il étoit ſuivi de trois pages. Celui du Roi (M. d'Artagnan) marchoit à la tête de deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de ſa Majeſté, portant ſa lance & ſon écu, dans lequel brilloit un ſoleil de pierreries, avec ces mots,

Nec ceſſo, nec erro.

faiſant alluſion à l'attachement de ſa Majeſté aux affaires de ſon Etat, & à la maniére avec laquelle il agit. Ce qui étoit encore repréſenté par ces quatre vers du Préſident de Périgni, auteur de la même deviſe.

CE n'eſt pas ſans raiſon que la Terre & les Cieux,
Ont tant d'étonnement pour un objet ſi rare,
Qui, dans ſon cours pénible, autant que glorieux,
Jamais ne ſe repoſe, & jamais ne s'égare.

Les

Les deux autres pages étoient aux Ducs de Saint-Aignan & de Noailles ; le premier Maréchal de camp, & l'autre juge des courſes.

Celui du Duc de Saint-Aignan portoit l'écu de ſa deviſe, & étoit habillé de ſa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnates & noires, & les rubans de même. Sa deviſe étoit un timbre d'horloge, avec ces mots,

De mis golpes mi ruido.

Le page du Duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent & noir, & le reſte de la livrée ſemblable. La deviſe qu'il portoit dans ſon écu, étoit un aigle avec ces mots,

Fidelis & audax.

Quatre trompettes & deux timballiers marchoient après ces pages, habillés de ſatin couleur de feu, & argent; leurs plumes de la même livrée, & les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des ſoleils d'or fort éclatans aux banderolles des trompettes, & aux couvertures des timballes.

Le Duc de Saint-Aignan, Maréchal de camp, marchoit après eux armé, à la Grecque, d'une cuiraſſe de toile d'argent, couverte de petites écailles d'or, auſſi-bien que ſon bas de ſoye ; & ſon caſque étoit orné d'un dragon, & d'un grand nombre de plumes blanches, mêlées d'incarnat & de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, & repréſentoit Guidon le ſauvage.

Pour le Duc de SAINT-AIGNAN, *repréſentant Guidon le ſauvage.*

LEs combats que j'ai faits en l'isle dangereuſe ;
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuſe,
Ont ſignalé ma force auſſi bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon eſtime,

Soit

Soit qu'elle embraſſe un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper,
Fait dire pour ma gloire, aux deux bouts de la terre,
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus ſouvent, ni mieux frapper.

POUR LE MESME.

SEul contre dix guerriers, ſeul contre dix pucelles,
C'eſt avoir ſur les bras deux étranges querelles.
Qui ſort à ſon honneur de ce double combat,
Doit être, ce me ſemble, un terrible ſoldat.

Huit trompettes & deux timballiers, vêtus comme les premiers, marchoient après le Maréchal de camp.

Le Roi, repréſentant Roger, les ſuivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu éclatoit d'or, d'argent & de pierreries. Sa Majeſté étoit armée à la façon des Grecs comme tous ceux de ſa quadrille, & portoit une cuiraſſe de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute ſon action étoient dignes de ſon rang; ſon caſque; tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable, & jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'a mis un mortel au-deſſus des autres hommes.

Pour le ROI, *repréſentant* ROGER.

QUelle taille, quel port a ce fier conquerant!
Sa perſonne éblouit quiconque l'examine;
Et, quoique par ſon poſte il ſoit déja ſi grand,
Quelque choſe de plus éclate dans ſa mine.

Son front de ſes deſtins eſt l'auguſte garant,
Par delà ſes ayeux ſa vertu l'achemine,
Il fait qu'on les oublie; &, de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derriére lui, laiſſe ſon origine.

De

De ce cœur généreux c'eſt l'ordinaire emploi
D'agir plus volontiers pour autrui que pour ſoi ;
Là principalement ſa force eſt occupée :

Il efface l'éclat des héros anciens,
N'a que l'honneur en vûë, & ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne ſont pas les ſiens.

Le Duc de Noailles, juge du camp, ſous le nom d'Oger le Danois, marchoit après le Roi, portant la couleur de feu & le noir ſous une riche broderie d'argent ; & ſes plumes, auſſi-bien que tout le reſte de ſon équipage, étoient de cette même livrée.

Pour le Duc de NOAILLES, *juge du camp, repréſentant Oger le Danois.*

CE paladin s'applique à cette ſeule affaire,
De ſervir dignement le plus puiſſant des Rois.
Comme, pour bien juger, il faut ſçavoir bien faire,
Je doute que perſonne appelle de ſa voix.

Le Duc de Guiſe & le Comte d'Armagnac marchoient enſemble après lui. Le premier, portant le nom d'Aquilant le noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or & de geais, ſes plumes, ſon cheval & ſa lance aſſortiſſoient à ſa livrée ; & l'autre, repréſentant Griffon le blanc, portoit, ſur un habit de toile d'argent, pluſieurs rubis, & montoit un cheval blanc bardé de la même couleur.

Pour le Duc de GUISE, *repréſentant Aquilant le noir.*

LA nuit a ſes beautés, de même que le jour.
Le noir eſt ma couleur, je l'ai toujours aimée ;
Et, ſi l'obſcurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas juſqu'à ma renommée.

Pour le Comte d'ARMAGNAC, *repréſentant Griffon le blanc.*

VOyez quelle candeur en moi le Ciel a mis,
Auſſi nulle beauté ne s'en verra trompée ;

Et

Et quand il ſera tems d'aller aux ennemis
C'eſt où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les Ducs de Foix & de Coaslin, qui paroiſſoient enſuite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or & argent, & l'autre de vert, blanc & argent. Toute leur livrée & leurs chevaux étant dignes du reſte de leur équipage.

Pour le Duc de FOIX, *repréſentant Renaud.*

IL porte un nom célébre, il eſt jeune, il eſt ſage,
A vous dire le vrai, c'eſt pour aller bien haut;
Et c'eſt un grand bonheur que d'avoir, à ſon âge,
La chaleur néceſſaire, & le flegme qu'il faut.

Pour le Duc de COASLIN, *repréſentant Dudon.*

TRop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu ſept Rois, &, par mon grand courage,
Les verrai tous ſoumis au pouvoir de Roger,
Que je ne ſerai pas content de mon ouvrage.

Après eux, marchoient le Comte du Lude & le Prince de Marſillac. Le premier vêtu d'incarnat & blanc; & l'autre de jaune, blanc & noir; enrichis de broderie d'argent, leur livrée de même, & fort bien montés.

Pour le Comte du LUDE, *repréſentant Aſtolphe.*

DE tous les paladins qui ſont dans l'univers,
Aucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée;
Entreprenant toujours mille projets divers,
Et toujours enchanté par quelque jeune fée.

Pour le Prince de MARSILLAC, *repréſentant Brandimart.*

MEs vœux ſeront contens, mes ſouhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à ſon comble arrivée,
Quand vous ſçaurez mon zéle, aimable Fleur de lys
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les Marquis de Villequier & de Soyecourt marchoient enſuite. L'un portoit le bleu & argent, & l'autre le bleu, blanc & noir, avec or & argent;

argent; leurs plumes, & les harnois de leurs chevaux étoient de la même couleur, & d'une pareille richeſſe.

Pour le Marquis de VILLEQUIER, *repréſentant Richardet.*

PErſonne, comme moi, n'eſt ſorti galamment
D'une intrigue où ſans doute il falloit quelque adreſſe;
Perſonne, à mon avis, plus agréablement
N'eſt demeuré fidele en trompant ſa maîtreſſe.

Pour le Marquis de SOYECOURT, *repréſentant Olivier.*

VOici l'honneur du ſiécle, auprès de qui nous ſommes,
Et même les géans, de médiocres hommes;
Et ce franc Chevalier, à tout venant tout prêt,
Toujours pour quelque joûte a la lance en arrêt.

Les Marquis d'Humiéres & de la Valliére les ſuivoient. Ce premier portant la couleur de chair & argent, l'autre le gris de lin, blanc & argent; toute leur livrée étant la plus riche & la mieux aſſortie du monde.

Pour le Marquis D'HUMIERES, *repréſentant Ariodant.*

JE tremble dans l'accès de l'amoureuſe fiévre;
Ailleurs, ſans vanité, je ne tremblai jamais;
Et ce charmant objet, l'adorable Genévre,
Et l'unique vainqueur à qui je me ſoumets.

Pour le Marquis de LA VALLIERE, *repréſentant Zerbin.*

QUelques beaux ſentimens que la gloire nous donne,
Quand on eſt amoureux au ſouverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle perſonne,
Eſt de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monſieur le Duc marchoit ſeul, portant pour ſa livrée la couleur de feu, blanc & argent. Un grand nombre de diamans étoient attachés ſur la

la magnifique broderie dont ſa cuiraſſe & ſon bas de ſoye étoient couverts, ſon caſque & le harnois de ſon cheval en étant auſſi enrichis.

Pour Monſieur le DUC, *repréſentant Roland.*

ROland fera bien loin ſon grand nom retentir,
La gloire deviendra ſa fidéle compagne.
Il eſt ſorti d'un ſang qui brûle de ſortir,
Quand il eſt queſtion de ſe mettre en campagne;
Et, pour ne vous en point mentir,
C'eſt le pur ſang de Charlemagne.

UN char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroiſſoit enſuite, éclatant d'or & de diverſes couleurs. Il repréſentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel ſe célébroient autrefois les Jeux Pythiens, que ces Chevaliers s'étoient propoſés d'imiter en leurs courſes & en leur équipage. Cette Divinité brillante de lumiére, étoit aſſiſe au plus haut du char, ayant à ſes pieds les quatre Ages ou Siécles, diſtingués par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siécle d'or, orné de ce précieux métal, étoit encore paré de diverſes fleurs, qui faiſoient un des principaux ornemens de cet heureux âge. Ceux d'argent & d'airain avoient auſſi leurs marques particuliéres. Et celui de fer étoit repréſenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, & de l'autre le bouclier.

Pluſieurs autres grandes figures de relief, paroient les côtés du char magnifique. Les monſtres céleſtes, le ſerpent Python, Daphné, Hyacinte, & les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y étoient auſſi relevés d'une agréable ſculpture. Le Tems, repréſenté par le Sieur Millet, avec ſa faux, ſes aîles, & cette vieilleſſe décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux d'une taille

taille & d'une beauté peu commune, couverts de grandes houſſes ſemées de Soleils d'or, & attelés de front, tiroient cette machine. Les douze Heures du jour, & les douze Signes du zodiaque, habillés fort ſuperbement, comme les Poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux côtés de ce char.

Tous les pages des Chevaliers le ſuivoient deux à deux, après celui de Monſieur le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres, & les écus de leurs deviſes.

Le Duc de Guiſe, repréſentant Aquilant le noir, ayant pour deviſe un lion qui dort, avec ces mots,

Et quieſcente paveſcunt.

Le Comte d'Armagnac, repréſentant Griffon le blanc, ayant pour deviſe une hermine, avec ces mots,

Ex candore decus.

Le Duc de Foix, repréſentant Renaud, ayant pour deviſe un vaiſſeau dans la mer, avec ces mots,

Longe levis aura feret.

Le Duc de Coaslin, repréſentant Dudon, ayant pour deviſe un ſoleil, & l'héliotrope ou tournefol, avec ces mots,

Splendor ab obſequio.

Le Comte du Lude, repréſentant Aſtolphe, ayant pour deviſe un chiffre en forme de nœud, avec ces mots,

Non ſia mai ſciolto.

Le Prince de Marſillac, repréſentant Brandimart, ayant pour deviſe une montre en relief, dont on voit tous les reſſorts, avec ces mots,

Quieto fuor, commoto dentro.

Le Marquis de Villequier, repréſentant Richardet,

det, ayant pour deviſe un aigle qui plane devant le ſoleil, avec ces mots,

Uni militat aſtro.

Le Marquis de Soyecourt, repréſentant Olivier, ayant pour deviſe la maſſuë d'Hercule, avec ces mots,

Vix æquat fama labores.

Le Marquis d'Humiéres, repréſentant Ariodant, ayant pour deviſe toutes ſortes de couronnes, avec ces mots,

No quiero menos.

Le Marquis de la Valliére, repréſentant Zerbin, ayant pour deviſe un phœnix ſur un bûcher allumé par le ſoleil, avec ces mots,

Hoc juvat uri.

Monſieur le Duc, repréſentant Roland, ayant pour deviſe un dard entortillé de lauriers, avec ces mots,

Cer[illegible] ferit.

VIngt paſteurs chargés des diverſes piéces de la barriére qui devoit être dreſſée pour la courſe de bague, formoient la derniére troupe qui entra dans la lice. Ils portoient des veſtes couleur de feu, enrichies d'argent, & des coëffures de même.

Auſſi-tôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour, & après avoir ſalué les Reines, elles ſe ſéparerent, & prirent chacune leur poſte. Les pages à la tête, les trompettes & les timballiers ſe croiſant, s'allérent poſter ſur les aîles. Le Roi, s'avançant au milieu, prit ſa place vis-à-vis du haut dais, Monſieur le Duc proche de ſa Majeſté, les Ducs de Saint-Aignan & de Noailles à droit & à gauche, les dix Chevaliers en haye aux deux côtés du char, leurs pages au même ordre derriére eux, les Signes & les Heures comme ils étoient entrés.

Lorſqu'on eut fait alte en cet état, un profond ſilence, cauſé tout enſemble par l'attention & par le reſpect, donna le moyen à Mademoiſelle de Brie, qui repréſentoit le ſiécle d'airain, de commencer ces vers à la louange de la Reine, adreſſés à Apollon, repréſenté par le ſieur la Grange.

LE SIECLE D'AIRAIN *à Apollon.*

BRillant pere du jour, toi, de qui la puiſſance,
Par ſes divers aſpects, nous donna la naiſſance,
Toi, l'eſpoir de la Terre, & l'ornement des Cieux,
Toi, le plus néceſſaire & le plus beau des Dieux,
Toi, dont l'activité, dont la bonté ſuprême
Se fait voir & ſentir en tous lieux par ſoi-même,
Di-nous par quel deſtin, ou par quel nouveau choix,
Tu célébres tes jeux aux rivages françois?

APOLLON.

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Gréce
De gloire, de valeur, de mérite & d'adreſſe,
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on y voit transférés
Ces jeux qu'à mon honneur la terre a conſacrés.
J'ai toujours pris plaiſir à verſer ſur la France,
De mes plus doux rayons la bénigne influence;
Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner,
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.
Depuis un ſi long-tems que pour le bien du monde
Je fais l'immenſe tour de la terre & de l'onde,
Jamais je n'ai rien vû ſi digne de mes feux,
Jamais un ſang ſi noble, un cœur ſi généreux,
Jamais tant de lumiére avec tant d'innocence,
Jamais tant de jeuneſſe avec tant de prudence,
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté,
Jamais tant de ſageſſe avec tant de beauté.
Mille climats divers qu'on vit ſous la puiſſance
De tous les demi-Dieux dont elle prit naiſſance,
Cédant à ſon mérite autant qu'à leur devoir,

Se

Se trouveront un jour unis ſous ſon pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeur & la France & l'Eſpagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
En elle avec leur ſang heureuſement tranſmis,
Rendront tout l'univers à ſon trône ſoumis.
Mais un titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'éléve plus haut, qui lui plaît davantage,
Un nom qui tient en ſoi les plus grands noms unis,
C'eſt le nom glorieux d'épouſe de Louis.

LE SIECLE D'ARGENT.

Quel deſtin fait briller, avec tant d'injuſtice,
Dans le ſiécle de fer, un aſtre ſi propice?

LE SIECLE D'OR.

Ah! Ne murmure point contre l'ordre des Dieux.
Loin de s'enorgueillir d'un don ſi précieux,
Ce ſiécle, qui du Ciel a mérité la haine,
En devroit augurer ſa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut ſuborner,
Vient moins pour l'anoblir que pour l'exterminer.
Si-tôt qu'elle paroît dans cette heureuſe terre,
Voi comme elle en bannit les fureurs de la guerre;
Comme, depuis ce jour, d'infatigables mains
Travaillent ſans relâche au bonheur des humains,
Par quels ſecrets reſſorts, un héros ſe prépare
A chaſſer les horreurs d'un ſiécle ſi barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaiſirs
Qui peuvent contenter les innocens déſirs.

LE SIECLE DE FER.

Je ſçais quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs deſſeins ſont connus, leur trame eſt découverte;
Mais mon cœur n'en eſt pas à tel point abbattu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monſtres d'enfer, unis pour ta défenſe,

Ne feroient qu'une foible & vaine réſiſtance.
L'univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter, par ta fuite, un deſtin plus heureux.
Il eſt tems de céder à la loi ſouveraine,
Que t'impoſent les vœux de cette auguſte Reine;
Il eſt tems de céder aux travaux glorieux
D'un Roi favoriſé de la Terre & des Cieux.
Mais ici trop long-tems ce différend m'arrête;
A de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, & ployons des lauriers
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

TOus ces récits achevés, la courſe de bague commença, en laquelle, après que le Roi eut fait admirer l'adreſſe & la grace qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, & après pluſieurs belles courſes de tous les Chevaliers, le Duc de Guiſe, les Marquis de Soyecourt & de la Valliére demeurérent à la diſpute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamans, avec des boucles de baudrier de grande valeur, que donna la Reine mere, & dont elle l'honora de ſa main.

La nuit vint cependant à la fin des courſes, par la juſteſſe qu'on avoit euë à les commencer; & un nombre infini de lumiéres ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place trente-quatre concertans fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saiſons, & faiſoient le plus agréable concert du monde. Pendant que les Saiſons ſe chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour ſervir devant leurs Majeſtés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du zodiaque, & les quatre Saiſons danſérent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vûë. Le Printems parut enſuite ſur un cheval d'Eſpagne, repréſenté par Mademoiſelle du Parc, qui, avec le ſexe & les avantages d'une femme, faiſoit voir l'adreſſe d'un homme. Son habit

bit étoit vert, en broderie d'argent & de fleurs au naturel.

L'Eté le ſuivoit, repréſenté par le ſieur du Parc, ſur un éléphant couvert d'une riche houſſe.

L'Automne, auſſi avantageuſement vêtu, repréſenté par le ſieur la Thorilliére, venoit après, monté ſur un chameau.

L'Hiver, repréſenté par le ſieur Béjart, ſuivoit ſur un ours. Leur ſuite étoit compoſée de quarante-huit perſonnes, qui portoient toutes ſur leurs têtes de grands baſſins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, ſi remplies de confitures & d'autres choſes délicieuſes de la ſaiſon, qu'ils étoient courbés ſous cet agréable faix.

Douze autres, comme moiſſonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profeſſion, mais fort riches, portoient des baſſins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au ſoleil levant, & ſuivoient l'Eté.

Douze vêtus en vandangeurs, étoient couverts de feuilles de vignes, & de grappes de raiſins; & portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits baſſins de cette même couleur, divers autres fruits & confitures, à la ſuite de l'Automne.

Les douze derniers, étoient des vieillards gelés, dont les fourrures & la démarche marquoient la froidure & la foibleſſe, portant dans des baſſins couverts d'une glace & d'une neige, ſi bien contrefaites qu'on les eût priſes pour la choſe même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, & ſuivoient l'Hiver.

Quatorze concertans de Pan & de Diane, précédoient ces deux Divinités, avec une agréable harmonie de flûtes & de muſettes.

Elles venoient enſuite ſur une machine fort ingenieuſe, en forme d'une petite montagne ou

roche ombragée de pluſieurs arbres ; mais ce qui étoit plus ſurprenant, c'eſt qu'on la voyoit portée en l'air, ſans que l'artifice qui la faiſoit mouvoir, ſe pût découvrir à la vûë.

Vingt autres perſonnes les ſuivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan, & de la chaſſe de Diane.

Dix-huit pages du Roi fort richement vêtus, qui devoient ſervir les dames à table, faiſoient les derniers de cette troupe ; laquelle étant rangée, Pan, Diane & les Saiſons ſe préſentant devant la Reine, le Printems lui adreſſa le premier ces vers.

LE PRINTEMS, A LA REINE.

ENtre toutes les fleurs nouvellement écloſes
Dont mes jardins ſont embellis,
Mépriſant les jaſmins, les œillets, & les roſes,
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lys
Que dès vos premiers ans vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'univers charmé les reſpecte & les craint ;
Mais leur régne eſt plus doux & plus puiſſant encore,
Quand ils brillent ſur votre teint.

L'ETE'.

Surpris, un peu trop promtement,
J'apporte à cette fête un leger ornement ;
Mais, avant que ma ſaiſon paſſe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moiſſon de lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printems orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tombérent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obſcurcir par ſes vives couleurs ;
Mais vous vous ſouviendrez, Princeſſe ſans ſeconde,

De

De ce fruit précieux qu'a produit ma ſaiſon,
Et qui croît dans votre maiſon,
Pour faire quelque jour les délices du monde.

L'HIVER.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins précieux;
Mais ils ſont des plus néceſſaires
Dans une fête où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtriéres,
Font naître tant d'embrazemens.

DIANE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chaſſeurs, & mes compagnes
Qui m'ont toujours rendu des honneurs ſouverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont vû paroître,
Ne veulent plus me reconnoître;
Et, chargés de préſens, viennent avecque moi,
Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
Les habitans legers de cet heureux boccage,
De tomber dans vos rets font leur ſort le plus doux,
Et n'eſtiment rien davantage,
Que l'heur de périr de vos coups.
Amour, dont vous avez la grace & le viſage,
A le même ſecret que vous.

PAN.

Jeune Divinité, ne vous étonnez pas,
Lorſque nous vous offrons, en ce fameux repas,
L'élite de nos bergeries.
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

CEs récits achevés, une grande table, en forme de croiſſant, ronde du côté où l'on devoit couvrir, & garnie de fleurs de celui où elle étoit creuſe, vint à ſe découvrir.
Trente-ſix violons, très-bien vêtus, parurent derriére

derriére ſur un petit théatre, pendant que Meſſieurs de la Marche & Parfait pere, frere & fils, Contrôleurs Généraux, ſous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté, & de la Bonne Chére, la firent couvrir par les Plaiſirs, par les Jeux, par les Ris, & par les Délices. Leurs Majeſtés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras qui euſſent pû naître pour les rangs.

La Reine mere étoit aſſiſe au milieu de la table, & avoit à ſa main droite,

LE ROI.

Mademoiſelle d'Alençon.
Madame la Princeſſe.
Mademoiſelle d'Elbœuf.
Madame de Bethune.
Madame la Ducheſſe de Créqui.

MONSIEUR.

Madame la Ducheſſe de Saint-Aignan.
Madame la Maréchale du Pleſſis.
Madame la Maréchale d'Etampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Monteſpan.
Madame d'Humiéres.
Mademoiſelle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la Comteſſe de Soiſſons.
Madame la Princeſſe de Bade.
Mademoiſelle de Grançai.

De l'autre côté étoient aſſiſes,

LA REINE.

Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la Ducheſſe de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froulay.
Madame la Ducheſſe de Navailles.
Mademoiſelle d'Ardennes.

Made-

Mademoiſelle de Coetlogon.
Madame de Cruſſol.
Madame de Montauſier.

MADAME.

Madame la Princeſſe Bénédicte.
Madame la Ducheſſe.
Madame de Rouvroy.
Mademoiſelle de la Mothe.
Madame de Marſé.
Mademoiſelle de la Valliére.
Mademoiſelle d'Artigny.
Mademoiſelle du Bellay.
Mademoiſelle de Dampierre.
Mademoiſelle de Fiennes.

La ſomptuoſité de cette collation paſſoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la délicateſſe des choſes qui y furent ſervies. Elle faiſoit auſſi le plus bel objet qui puiſſe tomber ſous les ſens; puiſque, dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes paliſſades, un nombre infini de Chandeliers peints de vert & d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, & deux cens flambeaux de cire blanche, tenus par autant de perſonnes vêtuës en maſques, rendoient une clarté presque auſſi grande & plus agréable que celle du jour. Tous les Chevaliers, avec leurs caſques couverts de plumes de différentes couleurs, & leurs habits de la courſe, étoient appuyés ſur la barriére; & ce grand nombre d'Officiers richement vêtus qui ſervoient, en augmentoient encore la beauté, & rendoient ce rond une choſe enchantée, duquel, après la collation, leurs Majeſtés & toute la Cour ſortirent par le portique oppoſé à la barriére, & dans un grand nombre de caléches fort ajuſtées, reprirent le chemin du château.

II. JOURNE'E.

SUITE

DES PLAISIRS

DE L'ISLE ENCHANTE'E.

LOrſque la nuit du ſecond jour fut venuë, leurs Majeſtés ſe rendirent dans un autre rond, environné de paliſſades comme le premier & ſur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac où l'on feignoit que le Palais d'Alcine étoit bâti. Le deſſein de cette ſeconde fête étoit que Roger & les Chevaliers de ſa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courſes, que par l'ordre de la belle Magicienne ils avoient faites en faveur de la Reine, continuoient en ce même deſſein pour le divertiſſement ſuivant; & que, l'Isle flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à Sa Majeſté le plaiſir d'une Comédie dont la ſcéne étoit en Elide.

Le Roi fit donc couvrir de toiles, en ſi peu de tems qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une eſpéce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux & de bougies qui devoient éclairer le Théatre, dont la décoration étoit fort agréable.

Auſſi tôt qu'on eut levé la toile, un grand concert de pluſieurs inſtrumens ſe fit entendre, & l'Aurore ouvrit la ſcéne. On y repréſenta la Princeſſe d'Elide, Comédie-ballet, avec un Prologue & des Intermédes.

NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITÉ, danſé & chanté dans la Comédie de la Princeſſe d'Elide.

DANS LE PROLOGUE.

L'Aurore, *Mademoiſelle Hilaire.* Lyciſcas, *le Sieur Moliere.* Valets de chiens chantans, *les Sieurs Eſtival, Don, Blondel.* Valets de chiens danſans, *les Sieurs Payſan, Chicanneau, Noblet, Peſan, Bonard, la Pierre.*

DANS LA COMEDIE.

Iphitas, *le Sieur Hubert.* La Princeſſe d'Elide, *Mademoiſelle Moliere.* Euriale, *le Sieur la Grange.* Ariſtoméne, *le Sieur du Croiſy.* Théocle, *le Sieur Béjart.* Aglante, *Mademoiſelle du Parc.* Cinthie, *Mademoiſelle de Brie.* Arbate, *le Sieur la Thorilliere.* Philis, *Mademoiſelle Béjart.* Moron, *le Sieur Moliere.* Lycas, *le Sieur Prevoſt.*

DANS LES INTERMEDES.

Dans le I. Chaſſeurs danſans, *les Sieurs Manceau, Chicanneau, Balthazard, Noblet, Bonard, Magny, la Pierre.*
Satyre chantant, dans le II. *le Sieur Eſtival.*
Satyres danſans. . . .
Berger chantant, dans le III. *le Sieur Blondel.*
Dans le IV. Philis, *Mademoiſelle Béjart.* Climene, *Mademoiſelle. . . . .*
Bergers chantans, dans le V. *les Sieurs le Gros, Eſtival, Don, Blondel.*
Bergéres chantantes, *Meſdemoiſelles Hilaire & la Barre.*
Tous ſix ſe prenant par la main chantérent une chanſon à danſer, à laquelle les autres bergers répondirent en chœur.

Pendant les danſes, il ſortit de deſſous le Théatre la machine d'un grand arbre chargé de ſeize Faunes, dont huit jouoient de la flûte, & les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondoient de l'orcheſtre, avec ſix autres concertans de claveſſins & de théorbes qui étoient *les Sieurs d'Anglebert*, *Richard*, *Itier*, *la Barre le cadet*, *Tiſſu*, *& le Moine*; & quatre bergers, & quatre bergéres vinrent danſer une très-belle entrée, à laquelle les Faunes deſcendant de l'arbre ſe mêlérent de tems en tems. Les bergers étoient les *Sieurs Chicanneau*, *du Pron*, *Noblet*, *la Pierre*; les bergéres étoient *les Sieurs Balthazard*, *Magny*, *Arnald*, *Bonard*.

Toute cette ſcéne fut ſi grande, ſi remplie & ſi agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vû de plus beau en ballet; auſſi fit-elle une ſi avantageuſe concluſion aux divertiſſemens de ce jour, que toute la Cour ne le loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, ſe retirant avec une ſatisfaction qui lui fit bien eſpérer de la ſuite d'une fête ſi complette.

III. JOUR.

III. JOURNE'E.

SUITE ET CONCLUSION DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

PLus on s'avançoit vers le grand rond d'eau, qui repréſentoit le lac ſur lequel étoit autrefois bâti le Palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertiſſemens de l'isle enchantée, comme s'il n'eût pas été juſte que tant de braves Chevaliers demeuraſſent plus long-tems dans une oiſiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, ſuivant toujours le premier deſſein, que le Ciel ayant réſolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eut des preſſentimens qui la remplirent de terreur & d'inquiétudes. Elle voulut apporter tous les remédes poſſibles pour prévenir ce malheur, & fortifier en toutes maniéres un lieu qui pût renfermer tout ſon repos & ſa joye.

On fit paroître ſur ce rond d'eau, dont l'étenduë & la forme ſont extraordinaires, un rocher ſitué au milieu d'une isle couvertede divers animaux, comme s'ils euſſent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres isles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroiſſoient aux deux côtés de la premiére, & toutes trois auſſi-bien que les bords du rond d'eau étoient ſi fort éclairées, que ces lumiéres faiſoient naître un nouveau jour dans l'obſcurité de la nuit. Leurs Majeſtés, étant arrivées, n'eurent pas plutôt pris leurs places, que l'une des deux isles qui paroiſſoient aux côtés

de la premiére, fut toute converte de violons fort bien vêtus. L'autre, qui étoit oppoſée, le fut en même tems de trompettes & de timballiers, dont les habits n'étoient pas moins riches.

Mais ce qui ſurprit davantage, fut de voir ſortir Alcine de derriére le rocher, portée par un monſtre marin d'une grandeur prodigieuſe.

Deux des Nymphes de ſa ſuite, ſous les noms de Célie & de Dircé, parûrent au même tems à ſa ſuite; &, ſe mettant à ſes côtés ſur de grandes baleines, elles s'approchérent du bord du rond d'eau, & Alcine commença des vers, auxquels ſes compagnes répondirent, & qui furent à la louange de la Reine, mere du Roi.

ALCINE, CELIE, DIRCE'.

ALCINE.

VOus, à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CELIE.

Quel eſt donc le ſujet des ſoudaines alarmes
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je penſe en parler, ce n'eſt qu'en frémiſſant.
Dans les ſombres horreurs d'un ſonge menaçant,
Un ſpectre m'avertit, d'une voix éperduë,
Que pour moi des enfers la force eſt ſuſpenduë,
Qu'un céleſte pouvoir arrête leur ſecours,
Et que ce jour ſera le dernier de mes jours.

Ce que verſa de triſte au point de ma naiſſance,
Des aſtres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce ſonge fut peint de ſi vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés ſans ceſſe il repréſente
Le pouvoir de Méliſſe, & l'heur de Bradamante.

J'a-

J'avois prévû ces maux ; mais les charmans plaiſirs
Qui ſembloient en ces lieux prévenir nos déſirs,
Nos ſuperbes palais, nos jardins, nos campagnes
L'agréable entretien de nos chéres compagnes,
Nos jeux & nos chanſons, les concerts des oiſeaux,
Le parfum des zéphirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces avantures,
M'avoient fait oublier ces funeſtes augures,
Quand le ſonge cruel dont je me ſens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveller.
Chaque inſtant, je crois voir mes forces terraſſées,
Mes gardes égorgés, & mes priſons forcées,
Je crois voir mille amans, par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés,
Quitter, en même tems, leurs troncs & leurs feuillages,
Dans le juſte deſſein de venger leurs outrages ;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger,
De ſes fers mépriſés prêt à ſe dégager.

CELIE.

La crainte en votre eſprit s'eſt acquis trop d'empire.
Vous régnez ſeule ici, pour vous ſeule on ſoupire ;
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
Que les accents plaintifs de vos triſtes amans ;
Logiſtille & ſes gens, chaſſés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes ;
Et le nom de Méliſſe, en ces lieux inconnu,
Par vos augures ſeuls juſqu'à nous eſt venu.

DIRCE'.

Ah ! Ne nous flatons point. Ce fantôme effroyable
M'a tenu, cette nuit, un diſcours tout ſemblable.

ALCINE.

Hélas ! De nos malheurs, qui peut encor douter ?

CELIE.

J'y vois un grand reméde, & facile à tenter ;
Une Reine paroît, dont le ſecours propice,
Nous ſçaura garantir des efforts Méliſſe.

Par

Par tout de cette Reine on vante la bonté;
Et l'on dit que ſon cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins mépriſa l'inſolence,
Contre les vœux des ſiens, eſt toujours ſans défenſe.

ALCINE.

Il eſt vrai, je la vois. En ce preſſant danger,
A nous donner ſecours tâchons de l'engager.
Diſons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de ſon ame royale;
Diſons que ſa vertu, plus haute que ſon rang,
Sçait relever l'éclat de ſon auguſte ſang,
Et que, de notre ſexe, elle a porté la gloire
Si loin que l'avenir aura peine à le croire;
Que du bonheur public ſon grand cœur amoureux
Fit toujours, des périls, un mépris généreux;
Que de ſes propres maux ſon ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'Etat garda toute ſa crainte.
Diſons que ſes bienfaits, verſés à pleines mains,
Lui gagnent le reſpect & l'amour des humains,
Et qu'au moindre danger dont elle eſt menacée,
Toute la terre en deuil ſe montre intéreſſée.
Diſons qu'au plus haut point de l'abſolu pouvoir,
Sans faſte & ſans orgueil, ſa grandeur s'eſt fait voir;
Qu'aux tems les plus fâcheux, ſa ſageſſe conſtante,
Sans crainte, a ſoutenu l'Autorité panchante,
Et, dans le calme heureux par ſes travaux acquis,
Sans regret, la remit dans les mains de ſon fils.
Diſons par quels reſpects, par quelle complaiſance,
De ce fils glorieux l'amour, la récompenſe;
Vantons les longs travaux, vantons les juſtes loix
De ce fils reconnu pour le plus grand des Rois,
Et comment cette mere, heureuſement féconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde.
Enfin, faiſons parler nos ſoupirs & nos pleurs
Pour la rendre ſenſible à nos vives douleurs,
Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
Un refuge paiſible aux pieds de cette Reine.

DIR-

DIRCE'.

Je ſçais bien que ſon cœur, noblement généreux,
Ecoute avec plaiſir la voix des malheureux;
Mais on ne voit jamais éclater ſa puiſſance
Qu'à repouſſer le tort qu'on fait à l'innocence.
Je ſçais qu'elle peut tout; mais je n'oſe penſer
Que, juſqu'à nous défendre, on la vît s'abaiſſer.
De nos douces erreurs elle peut être inſtruite,
Et rien n'eſt plus contraire à ſa rare conduite.
Son zéle, ſi connu, pour le culte des Dieux
Doit rendre à ſa vertu nos reſpects odieux;
Et, loin qu'à ſon abord mon effroi diminuë,
Malgré moi, je le ſens qui redouble à ſa vûë.

ALCINE.

Ah! Ma propre frayeur ſuffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le ſoulager;
Et tâche de fournir à mon ame oppreſſée
De quoi parer aux maux dont elle eſt menacée.
Redoublons cependant les gardes du Palais,
Et, s'il n'eſt point pour nous d'azyle déſormais,
Dans notre déſeſpoir, cherchons notre défenſe;
Et ne nous rendons pas au moins ſans réſiſtance.

Alcine, Mademoiſelle du Parc
Célie, Mademoiſelle de Brie.
Dircé, Mademoiſelle Moliere.

LOrſqu'elles eurent achevé, & qu'Alcine ſe fut retirée pour aller redoubler les gardes du Palais, le concert des violons ſe fit entendre, pendant que, le frontiſpice du Palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, & des tours venant à s'élever à vûë d'œil, quatre géans d'une grandeur démeſurée vinrent à paroître avec quatre nains, qui, par l'oppoſition de leur petite taille, faiſoient paroître celle des géans encore plus exceſſive Ces coloſſes étoient commis à la garde du Palais, & ce fut par eux que commença la premiére entrée du ballet.

BAL-

BALLET
DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIERE ENTRE'E.

Geans. Les ſieurs Manceau, Vagnard, Peſan, & Joubert.
Nains. Les deux petits des-Airs, le petit Vagnard, & le petit Tutin.

DEUXIEME ENTRE'E.

HUit Maures, chargés par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte viſite avec, chacun, deux flambeaux.

Maures. Les ſieurs d'Heureux, Beauchamp, Moliere, la Marre, le Chantre, de Gan, du Pron & Mercier.

TROISIEME ENTRE'E.

CEpendant un dépit amoureux oblige ſix des chevaliers qu'Alcine retenoit auprès d'elle, à tenter la ſortie de ce Palais; mais, la fortune ne ſecondant pas les efforts qu'ils font dans leur déſeſpoir, ils ſont vaincus après un grand combat par autant de monſtres qui les attaquent.
Chevaliers. Monſieur de Souville, les ſieurs Raynal,

nal, des-Airs l'aîné, des-Airs le ſecond, de Lorge, & Balthazard.

Monſtres. Les ſieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Desbroſſes, Deſonets, & la Pierre.

QUATRIEME ENTRE'E.

ALcine alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ſes eſprits, & leur demande ſecours: il s'en préſente deux à elle, qui font des ſauts avec une force & une agilité merveilleuſe.

Démons agiles. Les ſieurs Saint André & Magny.

CINQUIEME ENTRE'E.

D'Autres démons viennent encore, & ſemblent aſſûrer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour ſon repos.

Démons ſauteurs. Les ſieurs Tutin, la Brodiere, Peſan, & Bureau.

SIXIEME ET DERNIERE ENTREE.

MAis à peine commence-t-elle à ſe raſſûrer, qu'elle voit paroître auprès de Roger & de quelques chevaliers de ſa ſuite, la ſage Méliſſe ſous la forme d'Atlas. Elle court auſſi-tôt pour empêcher l'effet de ſon intention; mais elle arrive trop tard. Méliſſe a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuſe bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de tonnerre, ſuivi de pluſieurs éclairs, marque la deſtruction du Palais, qui eſt auſſi-tôt réduit en cendres

par

par un feu d'artifice, qui met fin à cette avanture, & aux divertiſſemens de l'isle enchantée.

Alcine. Mademoiſelle du Parc. *Méliſſe.* Le ſieur de Lorge.

Roger. Le ſieur Beauchamp.

Chevalier. Les ſieurs d'Heureux, Raynal, du Pron, & Desbroſſes.

Ecuyers. Les ſieurs la Marre, le Chantre, de Gan, & Mercier.

Fin du Ballet.

IL ſembloit que le Ciel, la Terre & l'Eau fuſſent tout en feu, & que la deſtruction du ſuperbe Palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenoit en priſon, ne ſe pût accomplir que par des prodiges & des miracles. La hauteur & le nombre des fuſées volantes, celles qui rouloient ſur le rivage, & celles qui reſſortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faiſoient un ſpectacle ſi grand & ſi magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantemens qu'un ſi beau feu d'artifice; lequel ayant enfin ceſſé après un bruit & une longueur extraordinaire, les coups de boëtes qui l'avoient commencé redoublérent encore. Alors toute la Cour, ſe retirant, confeſſa qu'il ne ſe pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fêtes; & c'eſt aſſez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajouter, que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ſes partiſans, comme chacune ſes beautés particuliéres, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient juſtement le diſputer à toutes celles qu'on avoit vûës juſqu'alors, & les ſurpaſſer peut-être.

IV. JOUR-

IV. JOURNE'E.

MAis, quoique les fêtes compriſes dans le ſujet des plaiſirs de l'isle enchantée fuſſent terminées, tous les divertiſſemens de Verſailles ne l'étoient pas; & la magnificence & la galanterie du Roi en avoit encore réſervé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le ſamedi, dixiéme, Sa Majeſté voulut courre les têtes. C'eſt un exercice, que peu de gens ignorent, & dont l'uſage eſt venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adreſſe d'un Chevalier, tant à bien mener ſon cheval dans les paſſades de guerre, qu'à bien ſe ſervir d'une lance, d'un dard, & d'une épée. Si quelqu'un ne les a pas vû courre, il en trouvera ici la deſcription, étant moins commune que la bague, & ſeulement ici depuis peu d'années; & ceux, qui en ont eu le plaiſir, ne s'ennuyeront pas d'une narration ſi peu étenduë.

Les Chevaliers entrent, l'un après l'autre, dans la lice, la lance à la main, & un dard ſous la cuiſſe droite; & après que l'un d'eux a couru & emporté une tête de gros carton peinte, & de la forme de celle d'un Turc, il donne ſa lance à un page, &, faiſant la demi-volte, il revient, à toute bride, à la ſeconde tête qui a la couleur & la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en paſſant; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troiſiéme paſſade, il la darde dans un bouclier où eſt peinte une tête de Méduſe, &, achevant ſa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en paſſant toujours

à toute

à toute bride, une tête élevée à un demi pied de terre; puis, faiſant place à un autre, celui qui, en ſes courſes, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'étant placée ſur une baluſtrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agréable maiſon de Verſailles, & qui regarde ſur le foſſé, dans lequel on avoit dreſſé la lice avec des barriéres, le Roi s'y rendit, ſuivi des mêmes Chevaliers qui avoient couru la bague; les Ducs de Saint-Aignan & de Noailles y continuant leurs premiéres fonctions, l'un de Maréchal de camp, & l'autre de Juge des courſes. Il s'en fit pluſieurs fort belles & heureuſes; mais l'adreſſe du Roi lui fit emporter hautement, enſuite du prix de la courſe des dames, encore celui que donnoit la Reine. C'étoit une roſe de diamans de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres Chevaliers, & que le Marquis de Coaslin diſputa contre le Marquis de Soyecourt, & gagna.

V. JOURNÉE.

LE dimanche, au lever du Roi, quaſi toute la converſation tourna ſur les belles courſes du jour précédent, & donna lieu à un grand défi, entre le Duc de Saint-Aignan qui n'avoit point encore couru & le Marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, parce que le Maréchal Duc de Grammont, qui parioit pour ce Marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la Cour, cette après-dinée, à ſa ménagerie, dont on admira les beautés par-

particuliéres, & le nombre preſque incroyable d'oiſeaux de toutes ſortes, parmi leſquels il y en a beaucoup de fort rares. Il ſeroit inutile de parler de la collation qui ſuivit ce divertiſſement, puiſque, huit jours durant, chaque repas pouvoit paſſer pour un feſtin des plus grands qu'on puiſſe faire.

Le ſoir, Sa Majeſté fit repréſenter, ſur l'un de ces Théatres doubles de ſon ſalon, que ſon eſprit univerſel a lui-même inventés, la Comédie des Fâcheux faite par le ſieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet, & fort ingénieuſe.

VI. JOURNE'E.

LE bruit du défi, qui ſe devoit courir le lundi, douziéme, fit faire une infinité de gageures d'aſſez grande valeur, quoique celle des deux Chevaliers ne fût que de cent piſtoles; &, comme le Duc, par une heureuſe audace, donnoit une tête à ce Marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le preſſer, lequel, pour n'être qu'en proſe, on n'a point mis en ce diſcours.

Le Duc de Saint-Aignan avoit auſſi fait voir à quelques-uns de ſes amis, comme un heureux préſage de ſa victoire, ces quatre vers,

AUX DAMES.

BElles, vous direz en ce jour,
Si vos ſentimens ſont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'eſt être vainqueur de dix autres.

faiſant toujours alluſion à ſon nom de Guidon le ſauvage, que l'avanture de l'isle perilleuſe rendit victorieux de dix Chevaliers. Auſſi-tôt que le

le Roi eut dîné, il conduiſit les Reines, Monſieur, Madame, & toutes les Dames dans un lieu où l'on devoit tirer une Lotterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes. C'étoient des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie, & autres choſes ſemblables; &, quoique le ſort ait accoutumé de décider de ces préſens, ils s'accorda ſans doute avec le deſir de Sa Majeſté, quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine; chacun ſortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courſes qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Olivier parurent ſur les rangs, à cinq heures du ſoir, fort proprement vêtus & bien montés.

Le Roi avec toute la Cour les honora de ſa préſence; & Sa Majeſté lut même les articles des courſes, afin qu'il n'y eût aucune conteſtation entr'eux. Le ſuccès en fut heureux au Duc de Saint-Aignan qui gagna le défi.

Le ſoir, Sa Majeſté fit jouer les trois premiers actes d'une Comédie, nommée Tartuffe, que le ſieur Moliere avoit faite contre les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertiſſante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du Ciel, & ceux qu'une vaine oſtentation des bonnes œuvres, n'empêche pas d'en commettre de mauvaiſes, que ſon extrême délicateſſe pour les choſes de la religion, eut de la peine à ſouffrir cette reſſemblance du vice avec la vertu; &, quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette Comédie pour le Public, juſqu'à ce qu'elle fût entiérement achevée, & examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laiſſer abuſer à d'autres moins capables d'en faire un juſte diſcernement.

VII. JOUR.

VII. JOURNE'E.

LE mardi treiziéme, le Roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majeſté eut encore le prix de la courſe des Dames, le Duc de Saint-Aignan celui du jeu; &, ayant eu l'honneur d'entrer pour le ſecond à la diſpute avec Sa Majeſté, l'adreſſe incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix, & ce ne fut pas ſans un étonnement, duquel on ne pouvoit ſe défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majeſté en deux fois qu'elle avoit couru les têtes. On joua le même ſoir la Comédie du Mariage forcé, encore de la façon du même ſieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet & de récits; puis le Roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi quatorziéme. Toute la Cour ſe trouva ſi ſatisfaite de ce qu'elle avoit vû, que chacun crût qu'on ne pouvoit ſe paſſer de le mettre par écrit, pour en donner la connoiſſance à ceux qui n'avoient pû voir des fêtes ſi diverſifiées & ſi agréables, où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le ſuccès, la liberalité avec la politeſſe, le grand nombre avec l'ordre, & la ſatisfaction de tous; où les ſoins infatigables de Monſieur Colbert s'employérent en tous ces divertiſſemens, malgré ſes importantes affaires; où le Duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du deſſein; où les beaux vers du Préſident de Périgny à la louange des Reines, furent ſi juſtement penſés, ſi agréablement tournés, & récités avec tant d'art; où ceux que Monſieur de Benſſerade fit pour les Chevaliers eurent une approbation générale; où la vigilance exacte de Monſieur Bontemps, & l'application de Monſieur de Launay, ne laiſſérent

manquer d'aucune des choſes néceſſaires : enfin, où chacun a marqué ſi avantageuſement ſon deſſein de plaire au Roi, dans le tems où Sa Majeſté ne penſoit elle-même qu'à plaire, & où ce qu'on a vû ne ſçauroit jamais ſe perdre dans la mémoire des ſpectateurs, quand on n'auroit pas pris le ſoin de conſerver par écrit le ſouvenir de toutes ces merveilles.

F I N.

LE

10780508

LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE.

10780508

* * *

ACTEURS.

SGANARELLE, amant de Doriméne.
GERONIMO, ami de Sganarelle.
DORIMENE, fille d'Alcantor.
ALCANTOR, pere de Doriméne.
ALCIDAS, frere de Doriméne.
LYCASTE, amant de Doriméne.
PANCRACE, Docteur Ariſtotélicien.
MARPHURIUS, Docteur Pyrrhonien.
DEUX BOHEMIENNES.

La Scéne eſt dans une place publique.

LE

10780508

LE MARIAGE FORCÉ.

10780508

LE MARIAGE FORCÉ, COMEDIE.

SCENE I.

SGANARELLE *parlant à ceux qui ſont dans ſa maiſon.*

JE ſuis de retour dans un moment. Que l'on ait bien ſoin du logis, & que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vîte chez le ſeigneur Géronimo, &, ſi l'on vient m'en demander, qu'on diſe que je ſuis ſorti, & que je ne dois revenir de toute la journée.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

GERONIMO *ayant entendu les derniéres paroles de Sganarelle.*

VOilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; & j'allois chez vous, vous chercher.

GERONIMO.

Et pour quel ſujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, & vous prier de m'en dire votre avis.

GERONIMO.

Très-volontiers. Je ſuis bien aiſe de cette rencontre, & nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc deſſus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une choſe de conſéquence, que l'on m'a propoſée; & il eſt bon de ne rien faire ſans le conſeil de ſes amis.

GERONIMO.

Je vous ſuis obligé de m'avoir choiſi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'eſt.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flater du tout; & de me dire nettement votre penſée.

GERONIMO.

Je le ferai, puiſque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable, qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GERONIMO.

Vous avez raiſon.

SGANARELLE.

Et, dans ce ſiécle, on trouve peu d'amis ſincéres.

GERONIMO.

Cela eſt vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, Seigneur Géronimo, de me parler avec toute ſorte de franchiſe.

GERONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GERONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi ſeulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'eſt que je veux ſçavoir de vous, ſi je ferai bien de me marier.

GERONIMO.

Qui ? vous ?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre perſonne. Quel eſt votre avis là-deſſus ?

GERONIMO.

Je vous prie, auparavant, de me dire une choſe.

SGANARELLE.

Et quoi ?

GERONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

SGANARELLE.

Moi ?

GERONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne ſçais ; mais je me porte bien.

GERONIMO.

Quoi ! Vous ne ſçavez pas, à peu près, votre âge ?

SGANARELLE.

Non. Eſt-ce qu'on ſonge à cela ?

GERONIMO.

Hé, dites-moi un peu, s'il vous plaît ; combien

aviez-vous d'années, lorſque nous fîmes connoiſſance ?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GERONIMO.

Combien fûmes nous enſemble à Rome ?

SGANARELLE.

Huit ans.

GERONIMO.

Quel tems avez-vous demeuré en Angleterre ?

SGANARELLE.

Sept ans.

GERONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes enſuite ?

SGANARELLE.

Cinq ans, & demi.

GERONIMO.

Combien y a-t-il que vous étes revenu ici ?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-deux.

GERONIMO.

De cinquante-deux à ſoixante-quatre, il y a douze ans, ce me ſemble. Cinq ans en Hollande, font dix-ſept ; ſept ans en Angleterre, font vingt-quatre ; huit dans notre ſéjour à Rome, font trente-deux ; & vingt que vous aviez lorſque nous nous connûmes, cela fait juſtement cinquante-deux. Si bien, Seigneur Sganarelle, que, ſur votre propre confeſſion, vous étes environ à votre cinquante-deuxiéme, ou cinquante-troiſiéme année.

SGANARELLE.

Qui ? Moi ? Cela ne ſe peut pas.

GERONIMO.

Mon Dieu ! Le calcul eſt juſte ; & là-deſſus, je vous

vous dirai franchement & en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'eſt guéres votre fait. C'eſt une choſe à laquelle il faut que les jeunes gens penſent bien mûrement avant que de la faire, mais les gens de votre âge n'y doivent point penſer du tout; &, ſi l'on dit que la plus grande de toutes les folies eſt celle de ſe marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos, que de la faire, cette folie, dans la ſaiſon où nous devons être plus ſages. Enfin je vous en dis nettement ma penſée. Je ne vous conſeille point de ſonger au mariage; & je vous trouverois le plus ridicule du monde, ſi, ayant été libre juſqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus peſante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je ſuis réſolu de me marier; & que je ne ſerai point ridicule en épouſant la fille que je recherche.

GERONIMO.

Ah! C'eſt une autre choſe. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'eſt une fille, qui me plaît, & que j'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute; & je l'ai demandée à ſon pere.

GERONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'eſt un mariage qui ſe doit conclure ce ſoir; & j'ai donné ma parole.

GERONIMO.

Oh! Mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le deſſein que j'ai fait ? Vous ſemble-t-il, Seigneur Géronimo, que je ne ſois plus propre à ſonger à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir ; mais regardons ſeulement les choſes. Y a-t-il homme de trente ans qui paroiſſe plus frais, & plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps auſſi bons que jamais, & voit-on que j'aye beſoin de caroſſe ou de chaiſe pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meil-

[*Il montre ſes dents.*]

leures du monde ? Ne fais-je pas vigoureuſement mes quatre repas par jour, & peut-on voir un eſtomac qui ait plus de

[*Il touſſe.*]

force que le mien ? Hem, hem, hem. Hé ? Qu'en dites-vous ?

GERONIMO.

Vous avez raiſon, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois : mais j'ai maintenant de puiſſantes raiſons pour cela. Outre la joye que j'aurai de poſſeder une belle femme qui me dorlotera, & me viendra frotter lorſque je ferai las, outre cette joye, dis-je, je conſidere, qu'en demeurant comme je ſuis, je laiſſe périr dans le monde la race des Sganarelles ; &, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes ; que j'aurai le plaiſir de voir des créatures, qui ſeront ſorties de moi, de petites figures qui me reſſembleront comme deux gouttes d'eau, qui ſe joueront continuellement dans la maiſon, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la Ville, & me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me ſemble déjà

déjà que j'y ſuis, & que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela; & je vous conſeille de vous marier le plus vîte que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon? Vous me le conſeillez?

GERONIMO.

Aſſûrément. Vous ne ſçauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vraiment, je ſuis ravi que vous me donniez ce conſeil en véritable ami.

GERONIMO.

Hé quelle eſt la perſonne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

SGANARELLE.

Doriméne.

GERONIMO.

Cette jeune Doriméne, ſi galante, & ſi bien parée?

SGANARELLE.

Oui.

GERONIMO.

Fille du Seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Juſtement.

GERONIMO.

Et ſœur d'un certain Alcidas, qui ſe mêle de porter l'épée?

SGANARELLE.

C'eſt cela.

GERONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Bon parti ! Mariez-vous promtement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raiſon d'avoir fait ce choix ?

GERONIMO.

Sans doute. Ah ! Que vous ſerez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joye, de me dire cela. Je vous remercie de votre conſeil, & je vous invite ce ſoir à mes nôces.

GERONIMO.

Je n'y manquerai pas ; & je veux y aller en maſque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GERONIMO *à part.*

La jeune Doriméne, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! O le beau mariage !

[*Ce qu'il répéte pluſieurs fois en s'en allant.*]

SCENE III.

SGANARELLE *ſeul.*

CE mariage doit être heureux, car il donne de la joye à tout le monde ; & je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

DORIMENE *dans le fond du Théatre, à un petit laquais qui la ſuit.*

ALlons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queuë, & qu'on ne s'amuſe pas à badiner.

SGANARELLE *à part, appercevant Doriméne.*

Voici ma maîtreſſe, qui vient. Ah! Qu'elle eſt agréable! Quel air, & quelle taille! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des demangeaiſons de ſe marier?

[*à Doriméne.*]

Où allez-vous, belle mignonne, chére épouſe future de votre époux futur?

DORIMENE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien, ma belle, c'eſt maintenant que nous allons être heureux l'un & l'autre. Vous ne ſerez plus en droit de me rien refuſer; & je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, ſans que perſonne s'en ſcandaliſe. Vous allez être à moi depuis la tête juſqu'aux pieds, & je ſerai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lévres appetiſſantes, de vos oreilles amoureuſes, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre.... Enfin, toute votre perſonne ſera à ma diſcrétion, & je ſerai à même, pour vous careſſer comme je voudrai. N'étes-vous pas bien aiſe de ce mariage, mon aimable pouponne?

DORIMENE.

Tout-à-fait aiſe, je vous jure. Car enfin la ſé-

vérité de mon pere m'a tenuë juſques-ici dans une ſujettion la plus fâcheuſe du monde. Il y a je ne ſçais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, & j'ai cent fois ſouhaité qu'il me mariât, pour ſortir promtement de la contrainte où j'étois avec lui, & me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous étes venu heureuſement pour cela, & je me prépare déſormais à me donner du divertiſſement, & à réparer, comme il faut, le tems que j'ai perdu. Comme vous étes un fort galant homme, & que vous ſçavez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde enſemble, & que vous ne ferez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups garous. Je vous avouë que je ne m'accommoderois pas de cela, & que la ſolitude me déſeſpére. J'aime le jeu, les viſites, les aſſemblées, les cadeaux, & les promenades; en un mot, toutes les choſes de plaiſir: & vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé enſemble, & je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'eſpére que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaiſance mutuelle, & qu'on ne ſe doit point marier pour ſe faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux perſonnes qui ſçavent leur monde. Aucun ſoupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; & c'eſt aſſez que vous ſerez aſſûré de ma fidélité, comme je ſerai perſuadée de la vôtre. Mais qu'avez vous? Je vous vois tout changé de viſage.

SGANARELLE.

Ce ſont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMENE.

C'eſt un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de

de gens; mais notre mariage vous diſſipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aye des habits raiſonnables, pour quitter vîte ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choſes qu'il me faut, & je vous envoyerai les marchands.

SCENE V.

GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

AH! Seigneur Sganarelle, je ſuis ravi de vous trouver encore ici, & j'ai rencontré un orfévre qui, ſur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un préſent à votre épouſe, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, & de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu! Cela n'eſt pas preſſé.

GERONIMO.

Comment? Que veut dire cela? Où eſt l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure?

SGANARELLE.

Il m'eſt venu, depuis un moment, de petits ſcrupules ſur le mariage. Avant que de paſſer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matiére, & que l'on m'expliquât un ſonge que j'ai fait cette nuit, & qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'eſprit. Vous ſçavez que les ſonges ſont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me ſembloit que j'étois dans un vaiſſeau, ſur une mer bien agitée; & que. . .

GERONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite

petite affaire, qui m'empêche de vous oüir. Je n'entends rien du tout aux ſonges, &, quant au raiſonnement du mariage, vous avez deux ſçavans, deux Philoſophes vos voiſins, qui ſont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujet. Comme ils ſont de ſectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverſes opinions là-deſſus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, & demeure votre ſerviteur.

SGANARELLE *ſeul.*

Il a raiſon. Il faut que je conſulte un peu ces gens-là ſur l'incertitude où je ſuis.

SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE *ſe tournant du côté par où il eſt entré, & ſans voir Sganarelle.*

ALlez, vous étes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne diſcipline, banniſſable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah! Bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

Oui, je te ſoutiendrai par vives raiſons, je te montrerai par Ariſtote, le Philoſophe des Philoſophes, que tu es un ignorant, ignorantiſſime, ignorantifiant & ignorantifié par tous les cas, & modes imaginables.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

Il a pris querelle contre quelqu'un. Seigneur...

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

Tu te veux mêler de raiſonner, & tu ne ſçais pas ſeulement les élémens de la raiſon.

SGA-

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

La colére l'empêche de me voir. Seigneur...

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

C'eſt une propoſition condamnable dans toutes les terres de la Philoſophie.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je...

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

Toto cælo, totâ viâ aberras.

SGANARELLE.

Je baiſe les mains à Monſieur le Docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on...

PANCRACE *ſe retournant vers l'endroit par où il eſt entré.*

Sçais-tu bien ce que tu as fait? Un ſyllogiſme *in balordo.*

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE *de même.*

La majeure en eſt inepte, la mineure impertinente, & la concluſion ridicule.

SGANARELLE.

Je...

PANCRACE *de même.*

Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; & je ſoutiendrai mon opinion juſqu'à la derniére goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je...

PANCRACE *de même.*

Oui, je défendrai cette propoſition, *pugnis & calcibus, unguibus & roſtro.*

SGA-

SGANARELLE.

Seigneur Ariſtote, peut-on ſçavoir ce qui vous met ſi fort en colére ?

PANCRACE.

Un ſujet le plus juſte du monde.

SGANARELLE.

Et quoi encore ?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu ſoutenir une propoſition erronée, une propoſition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'eſt ?

PANCRACE.

Ah ! Seigneur Sganarelle, tout eſt renverſé aujourd'hui, & le monde eſt tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable régne par tout ; & les Magiſtrats, qui ſont établis pour maintenir l'ordre dans cet Etat, devroient mourir de honte, en ſouffrant un ſcandale auſſi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoi donc ?

PANCRACE.

N'eſt-ce pas une choſe horrible, une choſe qui crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on diſe publiquement la forme d'un chapeau ?

SGANARELLE.

Comment ?

PANCRACE.

Je ſoutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas la forme. D'autant qu'il y a cette différence entre la forme & la figure, que la forme eſt la diſpoſition extérieure des corps qui ſont animés, & la figure la diſpoſition extérieure des corps qui ſont inanimés ; &, puiſque le chapeau

peau eſt un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas

[*ſe retournant encore du côté par où il eſt entré.*]

la forme. Oui, ignorant que vous étes, c'eſt ainſi qu'il faut parler, & ce ſont les termes exprès d'Ariſtote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

Je penſois que tout fût perdu. Seigneur Docteur, ne ſongez plus à tout cela. Je....

PANCRACE.

Je ſuis dans une colére que je ne me ſens pas.

SGANARELLE.

Laiſſez la forme & le chapeau en paix. J'ai quelque choſe à vous communiquer. Je..

PANCRACE.

Impertinent!

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Je....

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu! Je....

PANCRACE.

Me vouloir ſoutenir une propoſition de la ſorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je..

PANCRACE.

Une propoſition condamnée par Ariſtote!

SGANARELLE.

Cela eſt vrai. Je....

PANCRACE.

En termes exprès!

SGANARELLE.

[*ſe tournant du côté par où Pancrace eſt entré.*]

Vous avez raiſon. Oui, vous étes un ſot, & un im-

impudent, de vouloir diſputer contre un Docteur qui ſçait lire, & écrire. Voilà qui eſt fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous conſulter ſur une affaire qui m'embarraſſe. J'ai deſſein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La perſonne eſt belle, & bien faite; elle me plaît beaucoup, & eſt ravie de m'épouſer. Son pere me l'a accordée; mais je crains un peu, ce que vous ſçavez, la diſgrace dont on ne plaint perſonne; & je voudrois bien vous prier, comme Philoſophe, de me dire votre ſentiment. Hé? Quel eſt votre avis là-deſſus?

PANCRACE.

Plûtôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, & que je ne ſuis qu'une bête.

SGANARELLE *à part.*

[*à Pancrace.*]

La peſte ſoit de l'homme. Hé, Monſieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, & vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juſte colére m'occupe l'eſprit.

SGANARELLE.

Hé, laiſſez tout cela; & prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque choſe.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous ſervir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue?

PAN-

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voiſin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE.

Ah! C'eſt une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler Italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Eſpagnol?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, François, François, François.

PANCRACE.

Ah! François.

SGANARELLE.

Fort-bien.

PANCRACE.

Paſſez donc de l'autre côté. Car cette oreille-ci eſt deſtinée pour les langues ſcientifiques & étrangéres; & l'autre eſt pour la vulgaire & la maternelle.

SGANARELLE *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces ſortes de gens-ci.

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous conſulter ſur une petite difficulté.

PANCRACE.

Ah, ah! Sur une difficulté de Philoſophie, ſans doute?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je....

PANCRACE.

Vous voulez peut-être ſçavoir, ſi la ſubſtance & l'accident ſont termes ſynonimes, ou équivoques à l'égard de l'être.

SGANARELLE.

Point du tout. Je....

PANCRACE.

Si la logique eſt un art, ou une ſcience.

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas cela. Je....

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'eſprit, ou la troiſiéme ſeulement.

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix cathégories, ou s'il n'y en a qu'une.

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la concluſion eſt de l'eſſence du ſyllogiſme.

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'eſſence du bien eſt miſe dans l'appétibilité, ou dans la convenance.

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien ſe réciproque avec la fin.

SGANARELLE.

Hé! Non. Je....

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par ſon être réel, ou par ſon être intentionnel.

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PAN-

PANCRACE.

Expliquez donc votre penſée ; car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer auſſi ; mais il faut m'écouter.

[*pendant que Sganarelle dit.*]

L'affaire que j'ai à vous dire, c'eſt que j'ai envie de me marier avec une fille, qui eſt jeune & belle. Je l'aime fort, & l'ai demandée à ſon pere ; mais, comme j'appréhende...

PANCRACE *dit en même tems ſans écouter Sganarelle.*

La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ſes penſées ; &, tout ainſi que les penſées ſont les portraits des choſes, de même nos paroles ſont-elles les portraits de nos penſées.

[*Sganarelle impatienté ferme la bouche du Docteur avec ſa main, à pluſieurs repriſes ; & le Docteur continuë de parler, d'abord que Sganarelle ôte ſa main.*]

Mais ces portraits différent des autres portraits, en ce que les autres portraits ſont diſtingués par tout de leurs originaux, & que la parole enferme en ſoi ſon original, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que la penſée expliquée par un ſigne extérieur ; d'où vient que ceux qui penſent bien ſont auſſi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre penſée par la parole, qui eſt le plus intelligible de tous les ſignes.

SGANARELLE *pouſſe le Docteur dans ſa maiſon, & tire la porte pour l'empêcher de ſortir.*

Peſte de l'homme !

PANCRACE *au dedans de ſa maiſon.*

Oui, la parole eſt, *animi index, & ſpeculum.* C'eſt le truchement du cœur, c'eſt l'image de l'ame.

[*Il*

[*Il monte à la fenêtre & continuë.*]

C'eſt un miroir qui nous repréſente naïvement les ſecrets les plus arcanes de nos individus ; &, puiſque vous avez la faculté de ratiociner, & de parler tout enſemble, à quoi tient-il que vous ne vous ſerviez de la parole, pour me faire entendre votre penſée ?

SGANARELLE.

C'eſt ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, Monſieur le Docteur, que....

PANCRACE.

Mais, ſur-tout, ſoyez bref.

SGANARELLE.

Je le ferai.

PANCRACE.

Evitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé ! Monſi....

PANCRACE.

Tranchez-moi votre diſcours d'un apophtegme à la laconienne.

SGANARELLE.

Je vous....

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocution.

[*Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramaſſe des pierres pour en caſſer la tête du Docteur.*]

PANCRACE.

Hé quoi ? Vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous étes plus impertinent que celui qui m'a voulu ſoutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau, & je vous prouverai,

en toute rencontre, par raiſons démonſtratives & convaincantes, & par argumens *in barbara*, que vous n'étes & ne ſerez jamais qu'une pécore, & que je ſuis, & je ſerai toujours, *in utroque jure*, le Docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard !

PANCRACE *en rentrant ſur le théatre.*

Homme de lettre, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore ?

PANCRACE.

Homme de ſuffiſance, homme de capacité. [*s'en allant.*] Homme conſommé dans toutes les ſciences naturelles, morales, & politiques. [*revenant.*] Homme ſçavant, ſçavantiſſime, *per omnes modos & caſus.* [*s'en allant.*] Homme qui poſſéde, *ſuperlative*, fables, mythologies & hiſtoires. [*revenant.*] Grammaire, poëſie, rhétorique, dialectique, & ſophiſtique. [*s'en allant.*] Mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, phyſique, & mathématique. [*revenant.*] Coſmométrie, géométrie, architecture, ſpéculoire, & ſpéculatoire. [*s'en allant.*] Médecine, aſtronomie, aſtrologie, phyſionomie, métopoſcopie, chiromancie, géomancie, &c.

SCENE VII.

SGANARELLE *ſeul.*

AU diable les ſçavans, qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que ſon maître Ariſtote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre, peut-être qu'il ſera plus poſé, & plus raiſonnable. Holà.

SCE.

SCENE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

QUe voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE.

Seigneur Docteur, j'aurois beſoin de votre conſeil ſur une petite affaire dont il s'agit, & je ſuis venu ici pour cela.

[*à part.*]

Ah ! Voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre Philoſophie ordonne de ne point énoncer de propoſition déciſive, de parler de tout avec incertitude, de ſuſpendre toujours ſon jugement ; &, par cette raiſon, vous ne devez pas dire, je ſuis venu, mais il me ſemble que je ſuis venu.

SGANARELLE.

Il me ſemble ?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, il faut bien qu'il me ſemble, puiſque cela eſt.

MARPHURIUS.

Ce n'eſt pas une conſéquence ; & il peut vous le ſembler, ſans que la choſe ſoit véritable.

SGANARELLE.

Comment ? Il n'eſt pas vrai que je ſuis venu ?

MARPHURIUS.

Cela eſt incertain, & nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi? Je ne ſuis pas ici? Et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il me paroît que vous étes-là, & il me ſemble que je vous parle; mais il n'eſt pas aſſûré que cela ſoit.

SGANARELLE.

Hé, que diable! Vous vous moquez. Me voilà, & vous voilà bien nettement, & il n'y a point de, me ſemble, à tout cela. Laiſſons ces ſubtilités, je vous prie, & parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en ſçai rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il ſe peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre, eſt fort jeune & fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'eſt pas impoſſible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien, ou mal, de l'épouſer?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE *à part.*

[*à Marphurius.*]

Ah! Ah! Voici une autre muſique. Je vous demande, ſi je ferai bien d'épouſer la fille dont je vous parle.

MAR-

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MARPHURIUS.

Par avanture.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'eſt mon deſſein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le pere me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il ſe pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épouſant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La choſe eſt faiſable.

SGANARELLE.

Qu'en penſez-vous?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impoſſibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous, ſi vous étiez à ma place?

MARPHURIUS.

Je ne ſçais.

SGANARELLE.

Que me conſeillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage.

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable ſoit le rêveur !

MARPHURIUS.

Il en ſera ce qui pourra.

SGANARELLE *à part.*

La peſte du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de Philoſophe enragé.

[*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*]

MARPHURIUS.

Ah, ah, ah !

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimathias, & me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment ! Quelle inſolence ! M'outrager de la ſorte ! Avoir eu l'audace de battre un Philoſophe comme moi !

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette maniére de parler. Il faut douter de toutes choſes ; & vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous ſemble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah ! Je m'en vais faire ma plainte au Commiſſaire du quartier des coups que j'ai reçûs.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques ſur ma perſonne.

SGANARELLE.

Il ſe peut faire.

MARPHURIUS.

C'eſt toi qui m'as traité ainſi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impoſſibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en ſçais rien.

MARPHURIUS.

Et tu ſeras condamné en juſtice.

SGANARELLE.

Il en ſera ce qui pourra.

MARPHURIUS.

Laiſſe-moi faire.

SCENE IX.

SGANARELLE *ſeul.*

COmment ? On ne ſçauroit tirer une parole de ce chien d'homme-là, & l'on eſt auſſi ſçavant à la fin, qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des ſuites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarraſſé que je ſuis. Ah ! Voici des Bohémiennes : il faut que je me faſſe dire par elles ma bonne avanture.

SCENE X.

DEUX BOHEMIENNES, SGANARELLE.

[*Les deux Bohémiennes, avec leurs tambours de baſque, entrent en chantant & en danſant.*]

ELles ſont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

1. BOHEMIENNE.

Oui, mon beau Monſieur, nous voici deux qui te la dirons.

2. BOHEMIENNE.

Tu n'as ſeulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans ; & nous te dirons quelque choſe pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez. Les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1. BOHEMIENNE.

Tu as une bonne phyſionomie, mon bon Monſieur, une bonne phyſionomie.

2. BOHEMIENNE.

Oui, une bonne phyſionomie. Phyſionomie d'un homme qui ſera un jour quelque choſe.

1. BOHEMIENNE.

Tu ſeras marié avant qu'il ſoit peu, mon bon Monſieur, tu ſeras marié avant qu'il ſoit peu.

2. BOHEMIENNE.

Tu épouſeras une femme gentille, une femme gentille.

1. BOHEMIENNE.

Oui, une femme qui ſera chérie & aimée de tout le monde.

2. BOHEMIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monſieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1. BOHEMIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

2. BOHEMIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

1. BOHEMIENNE.

Tu ſeras conſidéré par elle, mon bon Monſieur, tu ſeras conſidéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui eſt bien. Mais dites moi un peu; ſuis-je menacé d'être cocu ?

2. BOHEMIENNE.

Cocu ?

SGANARELLE.

Oui.

1. BOHEMIENNE.

Cocu ?

SGANARELLE.

Oui, ſi je ſuis menacé d'être cocu.

[*Les deux Bohémiennes chantent & danſent.*]

SGANARELLE.

Que diable ! Ce n'eſt pas-là me répondre. Venez-çà. Je vous demande à toutes deux ſi je ſerai cocu.

2. BOHEMIENNE.

Cocu ? Vous ?

SGANARELLE.

Oui, ſi je ſerai cocu.

1. BOHEMIENNE.

Vous cocu ?

SGANARELLE.

Oui, ſi je le ſerai, ou non.

[*Les deux Bohémiennes ſortent en chantant & en danſant.*]

SCENE XI.

SGANARELLE *ſeul.*

PEſte ſoit des carognes, qui me laiſſent dans l'inquiétude ! Il faut abſolument que je ſçache la deſtinée de mon mariage; &, pour cela,

je veux aller trouver ce grand Magicien dont tout le monde parle tant, & qui, par ſon art admirable, fait voir tout ce que l'on ſouhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au Magicien, & voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE.

SGANARELLE *retiré dans un coin du théatre ſans être vû.*

LYCASTE.

QUoi ! Belle Doriméne, c'eſt ſans raillerie que vous parlez ?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos nôces ſe feront dès ce ſoir ?

DORIMENE.

Dès ce ſoir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la ſorte l'amour que j'ai pour vous, & les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

DORIMENE.

Moi ? Point du tout. Je vous conſidére toujours de même ; & ce mariage ne doit point vous inquiéter. C'eſt un homme que je n'épouſe point par amour, & ſa ſeule richeſſe me fait réſou-

dre

dre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point auſſi, & vous ſçavez que ſans cela on paſſe mal le tems au monde; &, qu'à quelque prix que ce ſoit, il faut tâcher d'en avoir. J'ai embraſſé cette occaſion-ci de me mettre à mon aiſe; & je l'ai fait ſur l'eſpérance de me voir bien-tôt délivrée du barbon que je prends. C'eſt un homme qui mourra avant qu'il ſoit peu, & qui n'a, tout au plus, que ſix mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le tems que je dis; & je n'aurois pas longuement à demander pour moi au Ciel l'heureux état de veuve.

[*à Sganarelle qu'elle apperçoit.*]

Ah! Nous parlions de vous, & nous en diſions tout le bien qu'on en ſçauroit dire.

LYCASTE.

Eſt-ce là Monſieur.....

DORIMENE.

Oui, c'eſt Monſieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, Monſieur, que je vous félicite de votre mariage, & vous préſente en même tems mes très-humbles ſervices. Je vous aſſûre que vous épouſez-là une très-honnête perſonne; & vous, Mademoiſelle, je me réjouis, avec vous auſſi, de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, & Monſieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, Monſieur, je veux faire amitié avec vous, & lier enſemble un petit commerce de viſites & de divertiſſemens.

DORIMENE.

C'eſt trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le tems me preſſe, & nous aurons tout le loiſir de nous entretenir enſemble.

SCENE XIII.

SGANARELLE *ſeul.*

ME voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; & je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a couté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela, que de m'expoſer à quelque choſe de pis. Tâchons adroitement de nous débaraſſer de cette affaire. Holà.

[*Il frappe à la porte de la maiſon d'Alcantor.*]

SCENE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

AH! Mon gendre, ſoyez le bien venu.

SGANARELLE.

Monſieur, votre ſerviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excuſez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour un autre ſujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choſes néceſſaires pour cette fête.

SGA-

SGANARELLE.

Il n'eſt pas queſtion de cela.

ALCANTOR.

Les violons ſont retenus, le feſtin eſt commandé, & ma fille eſt parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas ce qui m'améne.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être ſatisfait; & rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu! C'eſt autre choſe.

ALCANTOR.

Allons. Entrez-donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah, mon Dieu! Ne faiſons point de cérémonie. Entrez vîte, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque choſe?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il eſt vrai, & vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, & je conſidére que je ne ſuis point du tout ſon fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bien comme vous étes; & je ſuis ſûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai par fois des bizarreries épouvantables, & elle auroit trop à ſouffrir de ma mauvaiſe humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaiſance, & vous verrez qu'elle s'accommodera entiérement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités ſur mon corps, qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'eſt rien. Une honnête femme ne ſe dégoûte jamais de ſon mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous diſe? Je ne vous conſeille point de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir, que d'avoir manqué à ma paroſe.

SGANARELLE.

Mon Dieu! Je vous en diſpenſe, & je....

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promiſe; & vous l'aurez, en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE *à part.*

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous? J'ai une eſtime, & une amitié pour vous toute particuliére; & je refuſerois ma fille à un Prince, pour vous la donner.

SGA-

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous ſuis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

ALCANTOR.

Qui? Vous?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raiſon?

SGANARELLE.

La raiſon? C'eſt que je ne me ſens point propre pour le mariage; & que je veux imiter mon pere, & tous ceux de ma race, qui ne ſe ſont jamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez. Les volontés ſont libres; & je ſuis homme à ne contraindre jamais perſonne. Vous vous étes engagé avec moi, pour épouſer ma fille, & tout eſt préparé pour cela; mais, puiſque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; & vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE XV.

SGANARELLE *ſeul.*

ENcore eſt-il plus raiſonnable que je ne penſois, & je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y ſonge, j'ai fait fort ſagement de me tirer de cette affaire; & j'allois faire un pas, dont je me ſerois peut-être long-tems repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponſe.

SCE-

SCENE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS *parlant d'un ton doucereux.*

MOnſieur, je ſuis votre ſerviteur très-humble.

SGANARELLE.

Monſieur, je ſuis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS *toujours avec le même ton.*

Mon pere m'a dit, Monſieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, Monſieur. C'eſt avec regret; mais....

ALCIDAS.

Oh! Monſieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en ſuis fâché, je vous aſſûre; & je ſouhaiterois....

ALCIDAS.

Cela n'eſt rien, vous dis-je.

[*Alcidas préſente à Sganarelle deux épées.*]

Monſieur, prenez la peine de choiſir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monſieur, comme vous refuſez d'épouſer ma ſœur

ſœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment ?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient plus de bruit, & s'emporteroient contre vous ; mais nous ſommes perſonnes à traiter les choſes dans la douceur, & je viens vous dire civilement qu'il faut, ſi vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge enſemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, Monſieur, choiſiſſez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je ſuis votre valet, je n'ai point de gorge à couper.

[*à part.*]

La vilaine façon de parler que voilà !

ALCIDAS.

Monſieur, il faut que cela ſoit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé, Monſieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vîte, Monſieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre ?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

AL-

ALCIDAS.

Tout de bon?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, Monſieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choſes dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refuſez de vous battre, je vous donne des coups de bâton, tout cela eſt dans les formes; & vous étes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce-ci!

ALCIDAS *lui préſente encore les deux épées.*

Allons, Monſieur, faites les choſes galamment, & ſans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore?

ALCIDAS.

Monſieur, je ne contrains perſonne; mais il faut que vous vous battiez ou que vous épouſiez ma ſœur.

SGANARELLE.

Monſieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous aſſûre.

ALCIDAS.

Aſſûrément?

SGANARELLE.

Aſſûrément.

ALCIDAS.

Avec votre permiſſion donc....

[*Alci-*

[*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*]

SGANARELLE.

Ah ! Ah ! Ah !

ALCIDAS.

Monſieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en uſer ainſi avec vous ; mais je ne ceſſerai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre ou d'épouſer ma ſœur.

[*Il léve le bâton.*]

SGANARELLE.

Hé bien, j'épouſerai, j'épouſerai.

ALCIDAS.

Ah ! Monſieur, je ſuis ravi que vous vous mettiez à la raiſon, & que les choſes ſe paſſent doucement. Car enfin, vous étes l'homme du monde que j'eſtime le plus, je vous jure ; & j'aurois été au déſeſpoir, que vous m'euſſiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeller mon pere, pour lui dire que tout eſt d'accord.

[*Il va frapper à la porte d'Alcantor.*]

SCENE DERNIERE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

MOn pere ; voilà Monſieur qui eſt tout-à-fait raiſonnable. Il a voulu faire les choſes de bonne grace, & vous pouvez lui donner ma ſœur.

ALCANTOR.

Monſieur, voilà ſa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué ſoit le Ciel! M'en voilà déchargé, & c'eſt vous déſormais que regarde le ſoin de ſa conduite. Allons nous réjouir, & célébrer cet heureux mariage.

FIN.

LE

10780508

LE MARIAGE FORCE',

BALLET DU ROI.

AVERTISSEMENT.

LA Comédie du Mariage forcé parut pour la premiere fois au Louvre le 29. Janvier 1664. en trois Actes, avec des récits de Muſique & des entrées de Ballet, ſous le titre de Ballet du Roi. Le Roi y danſoit une entrée.

Quand l'Auteur fit repréſenter cette Comédie ſur le Théatre du Palais Royal, au mois de Novembre de la même année, il ſupprima les récits & les entrées de Ballet, & réduiſit ſa piéce en un Acte, en y faiſant quelques changemens. Le plus conſidérable eſt la Scéne entre Lycaſte & Doriméne, Scéne ajoutée pour ſuppléer à celle du Magicien chantant, & à l'entrée des démons, qui déterminoient Sganarelle à rompre ſon mariage. Dans le Ballet qui fut imprimé dans le tems (in 4. par Robert Ballard) il ne nous reſte des demandes de Sganarelle au Magicien, que ce qu'on appelle en termes de Théatre, *les repliques*; on a ajouté deux ou trois mots pour y donner un ſens.

En faiſant imprimer les récits, les entrées de Ballet, & la diſtribution des Scénes de la Comédie du Mariage forcé en trois Actes, on a ſupprimé les Argumens de la Comédie & des Scénes, comme étant inutiles, peu exacts & aſſez mal faits.

NOMS

NOMS DES ACTEURS DE LA COMEDIE.

Sganarelle, *le Sieur Moliere.*
Géronimo, *le Sieur la Thorilliere.*
Doriméne, *Mademoiſelle du Parc.*
Alcantor, *le Sieur Béjart.*
Lycaſte, *le Sieur la Grange.*
La I. Bohémienne, *Mademoiſelle Béjart.*
La II. Bohémienne, *Mademoiſelle de Brie.*
Le I. Docteur, *le Sieur Brécourt.*
Le II. Docteur, *le Sieur du Croiſy.*

LE

LE MARIAGE FORCÉ,

BALLET DU ROI.

Danſé par Sa Majeſté le 29 Janvier 1664.

ACTE I.

SCENE I.

SGANARELLE.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

SCENE III.

SGANARELLE *ſeul.*

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

SCENE V.

SGANARELLE *ſeul.*

Il ſe plaignoit d'une peſanteur de tête inſupportable, & ſe mettoit dans un coin du Théatre pour dormir.

Pendant ſon ſommeil, il voyoit en ſonge ce qui forme les deux premiéres entrées du Ballet.

LA BEAUTE' [*Mademoiſelle Hilaire*] chante.

SI l'amour vous ſoumet à ſes loix inhumaines,
Choiſiſſez, en aimant, un objet plein d'appas;
Portez, au moins, de belles chaînes,
Et, puiſqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'Empire d'amour ne vous engagez pas;
Portez, au moins, d'aimables chaînes,
Et, puiſqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIERE ENTRE'E.

La Jalouſie, les Chagrins, les Soupçons.

La jalouſie, le Sieur Dolivet.
Les chagrins, les Sieurs Saint André, & Desbroſſes.
Les ſoupçons, les Sieurs de Lorge, & le Chantre.

II. ENTRE'E.

Quatre plaiſans ou goguenards, Le Comte d'Armagnac, les Sieurs d'Heureux, Beauchamp, & des-Airs le jeune.

ACTE

ACTE II.

Au commencement de cet Acte, Géronimo venoit éveiller Sganarelle.

SCENE I.

SGANARELLE, GERONIMO.

SCENE II.

SGANARELLE *seul.*

SCENE III.

SGANARELLE, PANCRACE.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

SCENE V.

SGANARELLE, MARPHURIUS.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

SCENE VII.

SGANARELLE, DEUX BOHÆMIENNES. III. ENTRE'E.

Egyptiens & Egyptiennes danſans.

Egyptiens, le Marquis de Villeroy.
Egyptiennes, le Marquis de Raſſan, les Sieurs Reynal, Noblet, la Pierre.

SCENE VIII.

SGANARELLE *ſeul.*

Il alloit frapper à la porte du Magicien.

SCENE IX.

SGANARELLE, UN MAGICIEN [*le Sieur d'Eſtival.*]

LE MAGICIEN *chante.*

Holà.
Qui va là?
Di-moi vîte quel ſouci
Te peut amener ici.

SGANARELLE.

Il conſultoit le Magicien ſur ſon mariage.

LE MAGICIEN.

Ce ſont de grands myſtéres
Que ces ſortes d'affaires.

SGANARELLE.

Il demandoit quelle ſeroit ſa deſtinée.

LE MAGICIEN.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

SGA-

SGANARELLE.

Il marquoit la peur qu'il auroit de voir des démons.

LE MAGICIEN.

Non, non, n'ayez aucune peur,
Je leur ôterai la laideur.

SGANARELLE.

Il consentoit à les voir.

LE MAGICIEN.

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtems tous les démons muets;
Mais, par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.

SCENE X.

SGANARELLE, LE MAGICIEN.

IV. ENTRE'E.

Magicien & Démons.

Magicien, le Sieur Beauchamp.
Démons, les Sieurs d'Heureux, de Lorge, des-Airs l'aîné, le Mercier.

Sganarelle interroge les démons. Ils répondent par signes, & sortent en lui faisant les cornes.

ACTE III.

SCENE I.

SGANARELLE *seul.*

SCENE II.

SGANARELLE, ALCANTOR.

SCENE III.

SGANARELLE *seul.*

SCENE IV.

SGANARELLE, ALCIDAS.

SCENE V.

SGANARELLE, ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS.

SCENE VI.

V. ENTRE'E.

Un maître à danser [le Sieur Dolivet] *venoit enseigner une courante à Sganarelle.*

SCE.

SCENE VII.

SGANARELLE, GERONIMO.

Géronimo venoit ſe réjouir avec Sganarelle, & lui diſoit que les jeunes gens de la ville avoient préparé une maſcarade pour honorer ſes nôces.

CONCERT ESPAGNOL chanté par
SEÑORA ANA BERGEROTE,
BORDIGONI,
CHIARINI,
JUAN AUGUSTIN,
TALLAVACA,
ANGEL-MIGUEL,

Ciego me tienes Beliſa,
Mas bien tus rigores veo;
Porque es tu deſden tan clavo,
Que pueden verlos los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande
Como mi dolor no es menos
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro deſpierto.

Favores tuyos Beliſa
Tu vieralos yo ſecretos
Mas ya de dolores mios
No puedo hazer lo que quiero.

VI. ENTRE'E.

Deux Eſpagnols, Meſſieurs Dupile & Tartas.
Deux Eſpagnoles, Meſſieurs de Lanne & de Saint André.

VII. ENTRE'E.

Un charivari groteſque.

Les Sieurs Lully, Baltazard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, des Côteaux, & les trois Hotteterre, freres.

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre galans cajollans la femme de Sganarelle.
Monſieur le Duc, Monſieur le Duc de Saint-Aignan, les Sieurs Beauchamp & Raynal.

F I N.

LE

10780508

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

* * *

ACTEURS.

DOM JUAN, fils de Dom Louis.
ELVIRE, femme de Dom Juan.
DOM CARLOS, } freres d'Elvire.
DOM ALONSE, }
DOM LOUIS, pere de Dom Juan.
FRANCISQUE, pauvre.
CHARLOTTE, } payſannes.
MATHURINE, }
PIERROT, payſan.
LA STATUE DU COMMANDEUR.
GUSMAN, écuyer d'Elvire.
SGANARELLE, } valets de Dom Juan.
LA VIOLETTE, }
RAGOTIN, }
MONSIEUR DIMANCHE, marchand.
LA RAMÉE, ſpadaſſin.
UN SPECTRE.

La Scéne eſt en Sicile.

10780508

LE FESTIN DE PIERRE.

10780508

LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une tabatiére.*

QUOI que puiſſe dire Ariſtote, & toute la Philoſophie, il n'eſt rien d'égal au tabac; c'eſt la paſſion des honnêtes gens, & qui vit ſans tabac, n'eſt pas digne de vivre. Non ſeulement il réjouit, & purge les cerveaux humains, mais encore il inſtruit les ames à la vertu, & l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle maniére obligeante on en uſe avec tout le monde, & comme on eſt ravi d'en donner à droit & à gauche, par tout où l'on ſe trouve? On n'attend pas même que l'on ne demande, & l'on court au devant du ſouhait des gens; tant il eſt vrai que le tabac inſpire des ſentimens d'honneur & de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'eſt aſſez

de cette matiére, reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, & son cœur, que mon maître a sçû toucher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette Ville ne produise peu de fruit, & que vous n'eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raison encore? Di moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure. Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, & t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas; mais, à vûë de pays, je connois à peu près le train des choses, &, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pû donner quelques lumiéres.

GUSMAN.

Quoi! Ce départ si peu prévû seroit une infidélité de Dom Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

SGANARELLE.

Non; c'est qu'il est jeune encore, & qu'il n'a pas le courage....

GUSMAN.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche.

SGANARELLE.

Hé, oui, sa qualité! La raison en est belle, & c'est par là qu'il s'empêcheroit des choses.....

GUS-

GUSMAN.

Mais ſes ſaints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Hé! mon pauvre Guſman, mon ami, tu ne ſçais pas encore, croi-moi, quel homme eſt Dom Juan.

GUSMAN.

Je ne ſçais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; & je ne comprends point comme, après tant d'amour & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages preſſans, de vœux, de ſoupirs & de larmes, tant de lettres paſſionnées, de proteſtations ardentes, & de ſermens réitérés, tant de tranſports enfin, & tant d'emportemens qu'il a fait paroître, juſqu'à forcer dans ſa paſſion l'obſtacle ſacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en ſa puiſſance, je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à ſa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, & ſi tu connoiſſois le pélerin, tu trouverois la choſe aſſez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de ſentimens pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu ſçais que, par ſon ordre, je partis avant lui, & depuis ſon arrivée il ne m'a point entretenu; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois, en Dom Juan mon maître, le plus grand ſcélérat que la terre ait jamais porté; un enragé, un chien, un démon, un turc, un hérétique qui ne croit ni Ciel, ni enfer, ni diable, qui paſſe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, & traite de billevezées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épouſé ta maîtreſſe;

croi qu'il auroit plus fait pour ſa paſſion, & qu'avec elle il auroit encore épouſé toi, ſon chien, & ſon chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne ſe ſert point d'autres piéges pour attraper les belles, & c'eſt un épouſeur à toutes mains. Dame, demoiſelle, bourgeoiſe, payſanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui; &, ſi je te diſois le nom de toutes celles qu'il a épouſées en divers lieux, ce ſeroit un chapitre à durer juſques au ſoir. Tu demeures ſurpris, & changes de couleur à ce diſcours; ce n'eſt-là qu'une ébauche du perſonnage; &, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable, que d'être à lui, & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je ſouhaiterois qu'il fût déjà je ne ſçais où; mais un grand ſeigneur, méchant homme eſt une terrible choſe; il faut que je lui ſois fidéle en dépit que j'en aye, la crainte en moi fait l'office du zéle, bride mes ſentimens, & me réduit d'applaudir bien ſouvent à ce que mon ame déteſte. Le voilà qui vient ſe promener dans ce Palais, ſéparons-nous. Ecoute au moins; je t'ai fait cette confidence avec franchiſe, & cela m'eſt ſorti un peu bien vîte de la bouche; mais, s'il falloit qu'il en vint quelque choſe à ſes oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUel homme te parloit là? Il a bien de l'air, ce me ſemble, du bon Guſman de Done Elvire.

SGA-

SGANARELLE.

C'eſt quelque choſe auſſi à peu près de cela.

D. JUAN.

Quoi ! C'eſt lui ?

SGANARELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Et depuis quand eſt-il en cette ville ?

SGANARELLE.

D'hier au ſoir.

D. JUAN.

Et quel ſujet l'améne ?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez aſſez ce qui le peut inquiéter.

D. JUAN.

Notre départ, ſans doute ?

SGANARELLE.

Le bon homme en eſt tout mortifié, & m'en demandoit le ſujet.

D. JUAN.

Et quelle réponſe as-tu faite ?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en avez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle eſt ta penſée là-deſſus ? Que t'imagines-tu de cette affaire ?

SGANARELLE.

Moi ? Je crois, ſans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

D. JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, & je dois t'avouer qu'un autre objet a chaſſé Elvire de ma penſée.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu! Je ſçais mon Dom Juan ſur le bout du doigt, & connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde; il ſe plaît à ſe promener de liens en liens, & n'aime guéres à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, di-moi, que j'ai raiſon d'en uſer de la ſorte?

SGANARELLE.

Hé, Monſieur...

D. JUAN.

Quoi? Parle.

SGANARELLE.

Aſſûrément que vous avez raiſon, ſi vous le voulez. On ne peut pas aller là contre; mais, ſi vous ne le vouliez pas, ce ſeroit peut-être une autre affaire.

D. JUAN.

Hé, bien, je te donne la liberté de parler, & de me dire tes ſentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, Monſieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode; & que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

D. JUAN.

Quoi? Tu veux qu'on ſe lie à demeurer au prémier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, & qu'on n'ait plus d'yeux pour perſonne? La belle choſe de vouloir ſe piquer d'un faux honneur d'être fidéle, de s'enſevelir pour toujours dans une paſſion, & d'être mort dès ſa jeuneſſe à toutes les autres beautés qui

nous

nous peuvent frapper les yeux! Non, non, la conſtance n'eſt bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, & l'avantage d'être rencontrée la premiére, ne doit point dérober aux autres les juſtes prétentions qu'elles ont toutes ſur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, & je céde facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle, n'engage point mon ame à faire injuſtice aux autres; je conſerve des yeux pour voir le mérite de toutes, & rends à chacune les hommages, & les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en ſoit, je ne puis refuſer mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, & dès qu'un beau viſage me le demande, ſi j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naiſſantes, après tout, ont des charmes inexplicables, & tout le plaiſir de l'amour eſt dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des tranſports, par des larmes, & des ſoupirs l'innocente pudeur d'une ame qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites réſiſtances qu'elle nous oppoſe, à vaincre les ſcrupules dont elle ſe fait un honneur, & la mener doucement, où nos avons envie de la faire venir. Mais lorſqu'on en eſt maître une fois, il n'y a plus rien à ſouhaiter; tout le beau de la paſſion eſt fini, & nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, ſi quelque objet nouveau ne vient téveiller nos déſirs, & préſenter à notre cœur les charmes attrayans d'une conquête à faire. Enfin, il n'eſt rien de ſi doux, que de triompher de la réſiſtance d'une belle perſonne, & j'ai ſur ce ſujet l'ambition des conquerans, qui volent perpetuellement de victoire en victoire, & ne peuvent

vent ſe réſoudre à borner leurs ſouhaits. Il n'eſt rien qui puiſſe arrêter l'impetuoſité de mes déſirs, je me ſens un cœur à aimer toute la terre, &, comme Alexandre, je ſouhaiterois qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuſes.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il ſemble que vous ayez appris cela par cœur, & vous parlez tout comme un livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-deſſus ?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai à dire..... Je ne ſçais que dire; car vous tournez les choſes d'une maniére, qu'il ſemble que vous ayez raiſon; & cependant il eſt vrai que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles penſées du monde, & vos diſcours m'ont brouillé tout cela. Laiſſez faire; une autre fois, je mettrai mes raiſonnemens par écrit, pour diſputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monſieur, cela ſeroit-il de la permiſſion que vous m'avez donnée, ſi je vous diſois que je ſuis tant ſoit peu ſcandaliſé de la vie que vous menez ?

D. JUAN.

Comment ? Quelle vie eſt-ce que je mene ?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites ?

D. JUAN.

Y a-t-il rien de plus agréable ?

SGA-

SGANARELLE.

Il eſt vrai. Je conçois que cela eſt fort agréable, & fort divertiſſant, & je m'en accommoderois aſſez moi, s'il n'y avoit point de mal; mais, Monſieur, ſe jouer ainſi du mariage qui. . . .

D. JUAN.

Va, va, c'eſt une affaire que je ſçaurai bien démêler, ſans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, vous faites une méchante raillerie.

D. JUAN.

Holà, maître ſot. Vous ſçavez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiſeurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas auſſi à vous, Dieu m'en garde. Vous ſçavez ce que vous faites, vous; &, ſi vous étes libertin, vous avez vos raiſons; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde, qui le ſont, ſans ſçavoir pourquoi, , qui font les eſprits forts, parce qu'ils croyent que cela leur ſied bien; &, ſi j'avois un maître comme cela, je lui dirois nettement, le regardant en face. C'eſt bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous étes, (je parle au maître que j'ai dit,) c'eſt bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie, ce que tous les hommes révérent. Penſez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde & bien friſée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, & des rubans couleur de feu, (ce n'eſt pas à vous que je parle, c'eſt à l'autre;) penſez-vous, dis-je, que vous en ſoyez plus habile homme, que tout vous ſoit permis, & qu'on n'oſe vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui ſuis votre valet, que les libertins ne font jamais une bonne fin, & que. . . .

D. JUAN.

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoi eſt-il queſtion?

D. JUAN.

Il eſt queſtion de te dire qu'une beauté me tient au cœur, & qu'entraîné par ſes appas, je l'ai ſuivie juſqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et ne craignez-vous rien, Monſieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuâtes il y a ſix mois?

D. JUAN.

Et pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de ſe plaindre.

D. JUAN.

J'ai eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui; mais cette grace n'éteint pas peut-être le reſſentiment des parens & des amis, &...

D. JUAN.

Ah! N'allons point ſonger au mal qui nous peut arriver, & ſongeons ſeulement à ce qui peut donner du plaiſir. La perſonne dont je te parle, eſt une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouſer, & le hazard me fit voir ce couple d'amans, trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vû deux perſonnes être ſi contentes l'une de l'autre, & faire éclater plus d'amour. La tendreſſe viſible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, & mon amour commença par la jalouſie. Oui, je ne pus ſouffrir d'abord de les voir ſi bien enſemble, le

dépit

dépit alluma mes déſirs, & je me figurai un plaiſir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cet attachement dont la délicateſſe de mon cœur ſe tenoit offenſée; mais, juſques ici, tous mes efforts ont été inutiles; & j'ai recours au dernier reméde. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler ſa maîtreſſe d'une promenade ſur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choſes ſont préparées pour ſatisfaire mon amour, & j'ai une petite barque, & des gens, avec quoi, fort facilement, je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah! Monſieur....

D. JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut. Il n'eſt rien tel en ce monde que de ſe contenter.

D. JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, & pren ſoin

[*il apperçoit Done Elvire.*]

toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que... Ah! Rencontre fâcheuſe! Traître, tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monſieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Eſt-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, & de venir en ce lieu-ci, avec ſon équipage de campagne?

SCE-

SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

ME ferez-vous la grace, Dom Juan, de vouloir bien me reconnoître, & puis-je au moins eſpérer que vous daigniez tourner le viſage de ce côté ?

D. JUAN.

Madame, je vous avouë que je ſuis ſurpris, & que je ne vous attendois pas ici.

D. ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, & vous étes ſurpris à la vérité, mais tout autrement que je ne l'eſpérois, & la maniére dont vous le paroiſſez, me perſuade pleinement ce que je refuſois de croire. J'admire ma ſimplicité, & la foibleſſe de mon cœur, à douter d'une trahiſon que tant d'apparences me confirmoient. J'ai été aſſez bonne, je le confeſſe, ou plutôt aſſez ſotte, pour me vouloir tromper moi-même, & travailler à dementir mes yeux & mon jugement. J'ai cherché des raiſons, pour excuſer à ma tendreſſe le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous ; je me ſuis forgé exprès cent ſujets légitimes d'un départ ſi précipité, pour vous juſtifier du crime dont ma raiſon vous accuſoit. Mes juſtes ſoupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, & j'écoutois avec plaiſir mille chiméres ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur ; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, & le coup d'œil qui m'a reçûë, m'apprend bien plus de choſes que je ne voudrois en ſçavoir. Je ſerai bien aiſe pourtant d'ouïr de votre

tre bouche les raiſons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, & voyons de quel air vous ſçaurez vous juſtifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui ſçait pourquoi je ſuis parti.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Moi, Monſieur? Je n'en ſçais rien, s'il vous plaît.

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ſes raiſons.

D. JUAN *faiſant ſigne à Sganarelle d'approcher.*

Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Que voulez-vous que je diſe?

D. ELVIRE.

Approchez, puiſqu'on le veut ainſi; & me dites un peu les cauſes d'un départ ſi promt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre ſerviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame....

D. ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE *ſe retournant vers ſon maître.*

Monſieur.

D. JUAN *en le menaçant.*

Si...

SGA-

SGANARELLE.

Madame, les conquerans, Alexandre, & les autres mondes ſont cauſe de notre départ. Voilà, Monſieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux myſtéres ?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la vérité....

D. ELVIRE.

Ah ! Que vous ſçavez mal vous défendre pour un homme de cœur, & qui doit être accoutumé à ces ſortes de choſes ! J'ai pitié de vous voir la confuſion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous étes toujours dans les mêmes ſentimens pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur ſans égale, & que rien n'eſt capable de vous détacher de moi, que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la derniére conſéquence vous ont obligé à partir ſans m'en donner avis ; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque tems, & que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, aſſûrée que vous ſuivrez mes pas le plûtôt qu'il vous ſera poſſible ; qu'il eſt certain que vous brûlez de me rejoindre, & qu'éloigné de moi, vous ſouffrez ce que ſouffre un corps qui eſt ſéparé de ſon ame ? Voilà comme il faut vous défendre, & mon pas être interdit comme vous étes.

D. JUAN.

Je vous avouë, Madame, que je n'ai point le talent de diſſimuler, & que je porte un cœur ſincére. Je ne vous dirai point que je ſuis toujours dans les mêmes ſentimens pour vous, & que je brûle de vous rejoindre, puiſqu'enfin il eſt aſſûré que je ne ſuis parti que pour vous fuir ; non point par les raiſons que vous pouvez vous figurer,

rer, mais par un pur motif de conſcience, & pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puiſſe vivre ſans péché. Il m'eſt venu des ſcrupules, Madame, & j'ai ouvert les yeux de l'ame ſur ce que je faiſois. J'ai fait réflexion que, pour vous épouſer, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, & que le Ciel eſt fort jaloux de ces ſortes de choſes. Le repentir m'a pris, & j'ai craint le courroux céleſte. J'ai crû que notre mariage n'étoit qu'un adultére déguiſé, qu'il nous attireroit quelque diſgrace d'en haut, & qu'enfin je devois tâcher de vous oublier, & vous donner moyen de retourner à vos premiéres chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous oppoſer à une ſi ſainte penſée, & que j'allaſſe, en vous retenant, me mettre le Ciel ſur les bras? Que par...

D. ELVIRE.

Ah! Scélérat, c'eſt maintenant que je te connois tout entier, &, pour mon malheur, je te connois lorſqu'il n'en eſt plus tems, & qu'une telle connoiſſance ne peut plus me ſervir qu'à me déſeſpérer; mais ſçache que ton crime ne demeurera pas impuni, & que le même Ciel dont tu te jouës, me ſçaura venger de ta perfidie.

D. JUAN.

Madame....

D. ELVIRE.

Il ſuffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, & je m'accuſe même d'en avoir trop entendu. C'eſt une lâcheté que de ſe faire expliquer trop ſa honte; &, ſur de tels ſujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre ſon parti. N'atten pas que j'éclate ici en reproches & en injures; non, non, je n'ai point un courroux à s'exhaler en paroles vaines, & toute ſa chaleur ſe réſerve pour ſa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais;

& , ſi le Ciel n'a rien que tu puiſſes appréhender, appréhende du moins la colére d'une femme offenſée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE *à part.*

SI le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN *après un moment de réflexion.*

Allons ſonger à l'exécution de notre entrepriſe amoureuſe.

SGANARELLE *ſeul.*

Ah ! Quel abominable maître, me vois-je obligé de ſervir !

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

VOTRE dinſe, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT.

Parguienne, il ne s'en eſt pas fallu l'époiſſeur d'une éplingue, qu'ils ne ſe ſayant nayés tous deux.

CHARLOTTE.

C'eſt donc le coup de vent d'à matin qui les avoit renvarſés dans la mar?

PIERROT.

Aga, quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela eſt venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier aviſés, aviſés le premier je les ai. Enfin donc, j'étions ſur le bord de la mar, moi & le gros Lucas, & je nous amuſions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jeſquions à la tête; car, comme tu ſçais bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant donc, piſque batifoler y a, j'ai apperçû de tout loin queuque choſe qui grouilloit dans gliau, & qui venoit comme envars nous par ſecouſſe. Je voyois cela fixiblement, pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rian. Hé, Lucas, ç'ai-je fait, je penſe que vlà des hommes qui

nagiant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépaſſement d'un chat, t'as la vûe trouble. Par ſanguienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vûë trouble, ce ſont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barluë. Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barluë, ç'ai-je fait, & que ce ſont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nagiant droit ici, ç'ai-je fait? Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh ça, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix ſols que ſi? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait, & pour te montrer, vlà argent ſu jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi, j'ai bravement bouté à tarre quatre piéces tapées, & cinq ſols en doubles, jerniguienne auſſi hardiment que ſi j'avois avalé un varre de vin; car je ſis hazar-deux moi, & je vas à la débandade. Je ſça-vois bian ce que je faiſois pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé que j'avons vû les deux hommes tout à plain, qui nous faiſiant ſigne de les aller querir, & moi de tirer les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je-dit, tu vois bian qu'ils nous appellont; al-lons vîte à leu ſecours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pardre. Oh donc, tanquia, qu'à la par fin, pour le faire court, je l'ai tant ſar-monné, que je nous ſommes boutés dans une barque, & pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirés de gliau, & pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, & pis ils ſe ſant dépoüillés tout nuds pour ſe ſécher, & pis il y en eſt venu encore deux de la même bande qui s'équiant ſauvés tout ſeuls, & pis Ma-thurine eſt arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà juſtement, Charlotte, comme tout ça s'eſt fait.

CHARLOTTE.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'eſt bien pu mieux fait que les autres?

PIER-

PIERROT.

Oui, c'eſt le maître. Il faut que ce ſoit queuque gros Monſieur, car il a du dor à ſon habit tout de pis le haut juſqu'en bas, & ceux qui le ſervent ſont des monſieux eux-mêmes, & ſtapandant, tout gros monſieu qu'il eſt, il ſeroit par ma fiqué nayé ſi je n'aviomme été là.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh! Parquienne, ſans nous, il en avoit pour ſa maine de fêves.

CHARLOTTE.

Eſt-il encore cheux toi tout nud, Pierrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon guieu, je n'en avois jamais vû s'habiller. Que d'hiſtoires & dengingorniaux boutont ces meſſieux-là les courtiſans! Je me pardrois là-dedans, pour moi, & j'étois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête; & ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemiſes qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toi & moi. En glieu d'haut-de-chauſſe, ils portont un garderobe auſſi large que d'ici à pâque; en glieu de pourpoint, de petites braſſiéres, qui ne leu venont pas jusqu'au brichet, & en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre groſſes houpes de linge qui leu pendont ſur l'eſtomac. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, & de grands entonnois de paſſement aux jambes, &, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'eſt une vraye piquié. Ignia pas juſqu'aux ſouliers qui n'en ſoient farcis tout de pis un bout juſqu'à l'autre; & ils ſont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTTE.

Far ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

Oh ! Acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque autre choſe à te dire, moi.

CHARLOTTE.

Hé bian, di, qu'eſt-ce que c'eſt ?

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le ſçais bian, & je ſommes pour être mariés enſemble, mais marguienne, je ne ſuis point ſatisfait de toi.

CHARLOTTE.

Quement ? Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'ilia ?

PIERROT.

Ilia que tu me chagraines l'eſprit franchement.

CHARLOTTE.

Et quement donc ?

PIERROT.

Tétiguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

Ah, ah ! N'eſt-ce que ça ?

PIERROT.

Oui, ce n'eſt que ça, & c'eſt bian aſſez.

CHARLOTTE.

Mon guieu, Piarrot, tu me vien toujou dire la même choſe.

PIERROT.

Je te dis toujou la même choſe, parce c'eſt toujou la même choſe, & ſi ce n'étoit pas toujou la même choſe, je ne te dirois pas toujou la même choſe.

CHAR-

CHARLOTTE.

Mais, qu'eſt-ce qu'il te faut ? Que veux-tu ?

PIERROT.

Jerniguienne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

Eſt-ce que je ne t'aime pas ?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas, & ſi je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achette, ſans reproche, des rubans à tous les marciers qui paſſont ; je me romps le cou à t'aller denicher des marles ; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête, & tout ça comme ſi je me frappois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'eſt ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE.

Mais, mon guieu, je t'aime auſſi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle dégaîne !

CHARLOTTE.

Quement veux-tu donc qu'on faſſe ?

PIERROT.

Je veux que l'on faſſe comme l'en fait, quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE.

Ne t'aimai-je pas auſſi comme il faut ?

PIERROT.

Non. Quand ça eſt, ça ſe voit, & l'en fait mille petites ſingeries aux perſonnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la groſſe Thomaſſe comme alle eſt aſſottée du jeune Robain, alle eſt toujou autour de li à l'agacer, & ne le laiſſe jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche, ou li baille queuque taioche en paſſant ;

& l'autre jour qu'il étoit aſſis ſur un eſcabiau, al fut le tirer de deſſous li, & le fit cheoir tout de ſon long par tarre. Jarni vlà où l'en voit les gens qui aimont ; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'eſt toujou là comme eune vraye ſouche de bois, & je paſſerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre choſe. Ventreguienne, ça n'eſt pas bian, après tout ; & t'es froide pour les gens.

CHARLOTTE.

Que veux-tu que j'y faſſe ? C'eſt mon himeur, & je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui tienne. Quand en a de l'amiquié pour les perſonnes, l'en en baille toujou queuque petite ſignifiance.

CHARLOTTE.

Enfin, je t'aime tout autant que je pis, & ſi tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT.

Hé bien ! Vlà pas mon compte ? Têtigué, ſi tu m'aimois, me dirois-tu ça ?

CHARLOTTE.

Pourquoi me viens-tu auſſi tarabuſter l'eſprit ?

PIERROT.

Morgué, queu mal te fais-je ? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

Hé bian, laiſſe faire auſſi, & ne me preſſe point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup ſans y ſonger.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE *donnant ſa main.*

Hé bian, quien.

PIER-

PIERROT.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, eſt-ce là ce Monſieu ?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Ah! Mon guieu qu'il eſt genti, & que ç'auroit été dommage qu'il eût été nayé.

PIERROT.

Je revians tout à l'heure; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant foit peu de la fatigue que j'ais euë.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE dans le fond du théatre.

D. JUAN.

NOus avons manqué notre coup, Sganarelle, & cette bouraſque imprévûë a renverſé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vrai, la payſanne que je viens de quitter répare ce malheur, & je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon eſprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais ſuccès de notre entrepriſe. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, & j'y ai déjà jetté des diſpoſitions à ne pas me ſouffrir long-tems pouſſer des ſoupirs.

SGANARELLE.

Monſieur, j'avouë que vous m'étonnez. A peine ſommes-nous échapés d'un péril de mort,

qu'au lieu de rendre grace au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer ſa colére par vos fantaiſies accoutumées, & vos amours cr. . . .

[*Dom Juan prend un air menaçant.*]

Paix, coquin que vous étes, vous ne ſçavez ce que vous dites, & Monſieur ſçait ce qu'il fait. Allons.

D. JUAN *appercevant Charlotte.*

Ah, ah! D'où ſort cette autre payſanne, Sganarelle? As-tu rien vû de plus joli, & ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

[*à part.*]

Aſſûrement. Autre piéce nouvelle.

D. JUAN *à Charlotte.*

D'où me vient, la belle, une rencontre ſi agréable? Quoi! Dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres & ces rochers, on trouve des perſonnes faites comme vous étes?

CHARLOTTE.

Vous voyez, Monſieu.

D. JUAN.

Etes-vous de ce village?

CHARLOTTE.

Oui, Monſieu.

D. JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTTE.

Oui, Monſieu.

D. JUAN.

Vous vous appellez?

CHARLOTTE.

Charlotte, pour vous ſervir.

D. JUAN.

D. JUAN.

Ah ! La belle perſonne, & que ſes yeux ſont pénétrans !

CHARLOTTE.

Monſieu, vous me rendez toute honteuſe.

D. JUAN.

Ah ! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! Que cette taille eſt jolie ! Hauſſez un peu la tête, de grace. Ah ! Que ce viſage eſt mignon ! Ouvrez vos yeux entiérement. Ah ! Qu'ils ſont beaux ! Que je voye un peu vos dents, je vous prie. Ah ! Quelles ſont amoureuſes, & ces lévres appétiſſantes. Pour moi, je ſuis ravi, & je n'ai jamais vû une ſi charmante perſonne.

CHARLOTTE.

Monſieu, cela vous plaît à dire, & je ne ſçai pas ſi c'eſt pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, & c'eſt du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE.

Je vous ſuis bien obligée, ſi ça eſt.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'étes point obligée de tout ce que je dis ; & ce n'eſt qu'à votre beauté que vous en étes redevable.

CHARLOTTE.

Monſieu, tout ça eſt trop bian dit pour moi, & je n'ai pas d'eſprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sgnanarelle, regarde un peu ſes mains.

CHARLOTTE.

Fi, Monſieu, elles ſont noires comme je ne ſçai quoi.

D. JUAN.

Ah! Que dites-vous là? Elles ſont les plus blanches du monde, ſouffrez que je les baiſe, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monſieu, c'eſt trop d'honneur que vous me faites, &, ſi j'avois ſçû ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du ſon.

D. JUAN.

Hé, dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'étes pas mariée ſans doute?

CHARLOTTE.

Non, Monſieur; mais je dois bien-tôt l'être avec Piarrot, le fils de la voiſine Simonette.

D. JUAN.

Quoi! Une perſonne comme vous ſeroit la femme d'un ſimple payſan! Non, non, c'eſt profaner tant de beautés, & vous n'étes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez ſans doute une meilleure fortune, & le Ciel qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, & rendre juſtice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, & il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce miſérable lieu, & que je vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour eſt bien promt ſans doute; mais quoi, c'eſt un effet, Charlotte, de votre grande beauté, & l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en ſix mois.

CHARLOTTE.

Auſſi vray, Monſieu, je ne ſçai comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait

aiſe,

aiſe, & j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monſieux, & que vous autres courtiſans étes des en joleux, qui ne ſongez qu'à abuſer les filles.

D. JUAN.

Je ne ſuis pas de ces gens-là.

SGANARELLE *à part.*

Il n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, Monſieu? Il n'y a pas plaiſir à ſe laiſſer abuſer. Je ſuis une pauvre payſanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, & j'aimerois mieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

D. JUAN.

Moi, j'aurois l'ame aſſez méchante pour abuſer une perſonne comme vous? Je ſerois aſſez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conſcience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien & en tout honneur; &, pour vous montrer que je dis vrai, ſçachez que je n'ai point d'autre deſſein que de vous épouſer. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt, quand vous voudrez; & je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point. Il ſe mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connoiſſez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres, &, s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuſer des filles, vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la ſincérité de ma foi; & puis votre beauté vous

assûre de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse; &, pour moi, je l'avouë, je me percerois le cœur de mille coups, si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! Je ne sçais si vous dites vrai, ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assûrément, & je vous réïtére encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, & ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE.

Oui, pourvû que ma tante le veuille.

D. JUAN.

Touchez donc-là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE.

Mais au moins, Monsieu, ne m'allez pas tromper, je vous prie; il y auroit de la conscience à vous, & vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

D. JUAN.

Comment? Il semble que vous doutiez encore de ma sincérité. Voulez-vous que je fasse des sermens épouvantables? Que le Ciel....

CHARLOTTE.

Mon Dieu! Ne jurez point, je vous crois.

D. JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh, Monsieur, attendez que je soyons mariés, je

je vous prie. Après ça, je vous baiſerai tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Hé bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi ſeulement votre main, & ſouffrez que, par mille baiſers, je lui exprime le raviſſement ou je ſuis.

SCENE III.

DOM JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT *pouſſant D. Juan qui baiſe la main de Charlotte.*

TOut doucement, Monſieu, tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, & vous pourriez gagner la puréſie.

D. JUAN *repouſſant rudement Pierrot.*

Qui m'améne cet impertinent?

PIERROT *ſe mettant entre D. Juan & Charlotte.*

Je vous dis qu'ou vous tégniez, & qu'ou ne carreſſiais point nos accordées.

D. JUAN *repouſſant encore Pierrot.*

Ah! Que de bruit!

PIERROT.

Jerniguienne, ce n'eſt pas comme ça qu'il faut pouſſer les gens.

CHARLOTTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laiſſe-le faire auſſi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laiſſe faire? Je ne veux pas moi.

D. JUAN.

Ah!

PIER-

PIERROT.

Tétiguenne, par ce qu'ous étes Monſieu, vous viendrez careſſer nos femmes à notre barbe? Allez vs-en careſſer les vótres.

D. JUAN.

Hé?

PIERROT.

Hé? [*D. Juan lui donne un ſoufflet.*] Tétigué, ne me frappez pas. [*autre ſoufflet.*] Oh, jernigué. [*autre ſoufflet.*] Ventregué. [*autre ſoufflet.*] Palſangué, morguienne, ça n'eſt pas bian de battre les gens, & ce n'eſt pas-là la récompenſe de vs-avoir fauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE.

Oh! Piarrot, ce n'eſt pas ce que tu penſes. Ce Monſieu veut m'épouſer, & tu ne dois pas te bouter en colére.

PIERROT.

Quement? Jerni, tu m'es promiſe.

CHARLOTTE.

Ca ni fait rien Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aiſe que je devienne Madame?

PIERROT.

Jernigué, non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si je ſis Madame, je te ferai gagner quenque choſe, & tu apporteras du beurre & du fromage cheux nous.

PIER-

PIERROT.

Ventreguenne, je gni en porterai jamais, quand tu m'en pairais deux fois autant. Eſt-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit ? Morguenne, ſi j'avois ſçû ça tantôt, je me ſerois bian gardé de le tirer de gliau, & je gli aurois baillé un bon coup d'aviron ſur la tête.

D. JUAN *s'approchant de Pierrot pour le frapper.*

Qu'eſt-ce que vous dites ?

PIERROT *ſe mettant derriére Charlotte.*

Jerniguenne, je ne crains perſonne.

D. JUAN *paſſant du côté où eſt Pierrot.*

Attendez-moi un peu.

PIERROT *repaſſant de l'autre côté.*

Je me moque de tout, moi.

D. JUAN *courant après Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *ſe ſauvant encore derriére Charlotte.*

J'en avons bien vû d'autres.

D. JUAN.

Ouais.

SGANARELLE.

Hé, Monſieur, laiſſez-là ce pauvre miſérable. C'eſt conſcience de le battre.

[*à Pierrot, en ſe mettant entre lui & D. Juan.*]

Ecoute, mon pauvre garçon, retire-toi, & ne de lui di rien.

PIERROT *paſſant devant Sganarelle, & regardant fiérement D. Juan.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN *levant la main pour donner un ſoufflet à Pierrot.*

Ah ! Je vous apprendrai....

[*Pierrot baiſſe la tête, & Sganarelle reçoit le ſoufflet.*]

SGA-

SGANARELLE *regardant Pierrot.*

Peſte ſoit du marouſle !

D. JUAN *à Sganarelle.*

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarni, je vas dire à ſa tante tout ce ménage-ci.

SCENE IV.

DOM JUAN, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte.*

ENfin, je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, & je ne changerois pas mon bonheur contre toutes les choſes du monde. Que de plaiſirs quand vous ſerez ma femme, & que....

SCENE V.

DOM JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE *appercevant Mathurine.*

AH ! ah !

MATHURINE *à D. Juan.*

Monſieu, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Eſt-ce que vous lui parlez d'amour auſſi ?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Non. Au contraire, c'eſt elle qui me témoignoit une envie d'être ma femme, & je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous veut Mathurine ?

D. JUAN

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle eſt jalouſe de me voir vous parler, & voudroit bien que je l'épouſaſſe; mais je lui dis que c'eſt vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz ſera inutile, elle s'eſt mis cela dans la tête.

CHARLOTTE.

Quement donc, Mathurine...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

C'eſt en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ôterez pas cette fantaiſie.

MATHURINE.

Eſt-ce que....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raiſon.

CHARLOTTE.

Je voudrois...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle eſt obſtinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vramant...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'eſt une folle.

CHARLOTTE.

Je penſe...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laiſſez-la là, c'eſt une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ſes raiſons.

MATHURINE.

Quoi...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouſer.

CHARLOTTE.

Je....

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous ſoutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Holà, Charlotte, ça n'eſt pas bian de courir ſur le marché des autres.

CHARLOTTE.

Ca n'eſt pas honnête, Mathurine, d'être jalouſe que monſieu me parle.

MATHURINE.

C'eſt moi que monſieu a vû la premiére.

CHARLOTTE.

S'il vous a vû la premiére, il m'a vû la ſeconde, & m'a promis de m'épouſer.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Hé bien, que vous ai-je dit?

MATHURINE *à Charlotte.*

Je vous baiſe les mains; c'eſt moi, & non pas vous qu'il a promis d'épouſer.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné?

CHARLOTTE.

A d'autres, je vous prie; c'eſt moi, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens; c'eſt moi, encore un coup.

CHARLOTTE.

Le vlà qui eſt pour le dire, ſi je n'ai pas raiſon.

MATHURINE.

Le vlà qui eſt pour me démentir, ſi je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE.

Eſt-ce, Monſieu, que vous lui avez promis de l'épouſer?

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Eſt-il vrai, Monſieu, que vous lui avez donné parole d'être ſon mari?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette penſée?

CHARLOTTE.

Vous voyez qu'al le ſoutient.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laiſſez-la faire.

MATHURINE.

Vous étes témoin comme al l'aſſûre.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laiſſez-la dire.

CHARLOTTE.

Non, non, il faut ſçavoir la vérité.

MATHURINE.

Il eſt queſtion de juger ça.

CHARLOTTE.

Oui, Mathurine, je veux que Monſieu vous montre votre bec jaune.

MATHURINE.

Oui, Charlotte, je veux que Monſieu vous rende un peu camuſe.

CHARLOTTE.

Monſieu, vuidez la querelle s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, Monſieu.

CHAR-

CHARLOTTE *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlotte.*

Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE *à Dom Juan.*

Parlez.

D. JUAN.

Que voulez-vous que je diſe? Vous ſoutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Eſt-ce que chacune de vous ne ſçait pas ce qui en eſt, ſans qu'il ſoit néceſſaire que je m'explique davantage? Pourquoi m'obliger là-deſſus à des redites? Celle à qui j'ai promis effectivement, n'a-t-elle pas, en elle-même, dequoi ſe moquer des diſcours de l'autre, & doit-elle ſe mettre en peine, pourvû que j'accompliſſe ma promeſſe? Tous les diſcours n'avancent point les choſes. Il faut faire & non pas dire, & les effets décident mieux, que les paroles. Auſſi n'eſt-ce que par là que je vous veux mettre d'accord, & l'on verra quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. [*bas à Mathurine.*] Laiſſez-lui croire ce qu'elle voudra. [*bas à Charlotte.*] Laiſſez-la ſe flater dans ſon imagination. [*bas à Mathurine.*] Je vous. adore. [*bas à Charlotte.*] Je ſuis tout à vous [*bas à Mathurine.*] Tous les viſages ſont laids auprès du vôtre. [*bas à Charlotte.*] On ne peut plus ſouffrir les autres, quand on

[*haut.*]

vous a vûë. J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

SCE-

SCENE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

JE ſuis celle qu'il aime au moins.

MATHURINE *à Charlotte.*

C'eſt moi qu'il épouſera.

SGANARELLE *arrêtant Charlotte & Mathurine.*

Ah! Pauvres filles que vous étes, j'ai pitié de votre innocence, & je ne puis ſouffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une & l'autre, ne vous amuſez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans votre village.

SCENE VII.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *dans le fond du Théatre, à part.*

JE voudrois bien ſçavoir pourquoi Sganarelle ne me ſuit pas.

SGANARELLE.

Mon maître eſt un fourbe, il n'a deſſein que de vous abuſer, & en a bien abuſé d'autres; c'eſt l'épouſeur du genre

[*Il apperçoit Dom Juan.*]

humain, &... Cela eſt faux, &, quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti.

menti. Mon maître n'eſt point l'épouſeur du genre humain, il n'eſt point fourbe; il n'a pas deſſein de vous tromper, & n'en a point abuſé d'autres. Ah! Tenez, le voilà. Demandez-le plutôt à lui-même.

D. JUAN *regardant Sganarelle, & le ſoupçonnant d'avoir parlé.*

Oui?

SGANARELLE.

Monſieur, comme le monde eſt plein de médiſans, je vais audevant des choſes; & je leur diſois que, ſi quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles ſe gardaſſent bien de le croire, & ne manquaſſent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE *à Charlotte & à Mathurine.*

Oui, Monſieur eſt homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce ſont des impertinens.

SCENE VIII.

D. *JUAN, LA RAME'E CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.*

LA RAME'E *bas à Dom Juan.*

MOnſieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

D. JUAN.

Comment?

LA

LA RAME'E.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment; je ne ſçais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir ſuivi; mais j'ai appris cette nouvelle d'un payſan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire preſſe, & le plutôt que vous pourrez ſortir d'ici, ſera le meilleur.

SCENE IX.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte & à Mathurine.*

UNe affaire preſſante m'oblige de partir d'ici; mais je vous prie de vous reſſouvenir de la parole que je vous ai donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il ſoit demain au ſoir.

SCENE X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

COmme la partie n'eſt pas égale, il faut uſer de ſtratagême, & éluder adroitement le malheur qui me cherche Je veux que Sganarelle ſe revête de mes habits, & moi....

SGANARELLE.

Monſieur, vous vous moquez. M'expoſer à être tué ſous vos habits, &...

D. JUAN.

Allons vîte, c'eſt trop d'honneur que je vous fais; & bienheureux eſt le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour ſon maître.

SGANARELLE *ſeul.*

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel! Puiſqu'il s'agit de mort, fais-moi la grace de n'être point pris pour un autre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

DOM JUAN en habit de campagne, SGANARELLE en médecin.

SGANARELLE.

MA foi, Monſieur, avouez que j'ai eu raiſon, & que nous voilà l'un & l'autre déguiſés à merveille. Votre premier deſſein n'étoit point du tout à propos, & ceci nous cache mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il eſt vrai que te voilà bien; & je ne ſçais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui? C'eſt l'habit d'un vieux médecin, qui a été laiſſé en gage au lieu où je l'ai pris, & il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais ſçavez-vous, Monſieur, que cet habit me met déjà en conſidération, que je ſuis ſalué des gens que je rencontre, & que l'on me vient conſulter ainſi qu'un habile homme?

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Cinq ou ſix payſans ou payſannes, en me voyant paſſer, me ſont venus demander mon avis ſur différentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien.

SGANARELLE.

Moi? Point du tout. J'ai voulu ſoutenir l'honneur de mon habit, j'ai raiſonné ſur le mal, & leur ai fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

Et quels remédes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, j'en ai pris par où j'en ai pû attraper; j'ai fait mes ordonnances à l'avanture, & ce ſeroit une choſe plaiſante, ſi les malades guériſſoient, & qu'on m'en vint remercier.

D. JUAN.

Et pourquoi non? Par quelle raiſon n'aurois-tu pas les mêmes priviléges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guériſons des malades, & tout leur art eſt pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux ſuccès; & tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, & voir attribuer à tes remédes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, Monſieur? Vous étes auſſi impie en Médecine?

D. JUAN.

C'eſt une des grandes erreurs qui ſoient parmi les hommes.

SGANARELLE.

Quoi? Vous ne croyez pas au ſéné, ni à la caſſe, ni au vin émétique?

D. JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croye?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécréante. Cependant vous

voyez

voyez depuis un tems, que le vin émétique fait bruire ſes fuſeaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules eſprits, & il n'y a pas trois ſemaines que j'en ai vû, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui, depuis ſix jours, étoit à l'agonie, on ne ſçavoit plus que lui ordonner, & tous les remédes ne faiſoient rien; on s'aviſa à la fin de lui donner de l'émétique.

D. JUAN.

Il réchapa, n'eſt-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet eſt admirable.

SGANARELLE.

Comment? Il y avoit ſix jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, & cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

D. JUAN.

Tu as raiſon.

SGANARELLE.

Mais laiſſons-là la Médecine où vous ne croyez point, & parlons des autres choſes; car cet habit me donne de l'eſprit, & je me ſens en humeur de diſputer contre vous. Vous ſçavez bien que vous me permettez les diſputes, & que vous ne me défendez que les remontrances.

D. JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Je veux ſçavoir vos penſées à fonds, & vous connoître un peu mieux que je ne fais. Ca, quand

voulez-vous mettre fin à vos débauches, & mener la vie d'un honnête homme ?

D. JUAN *léve la main pour lui donner un ſoufflet.*

Ah, maître ſot ! Vous allez d'abord aux remontrances.

SGANARELLE *en ſe reculant.*

Morbleu, je ſuis bien ſot en effet de vouloir m'amuſer à raiſonner avec vous ; faites tout ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, & que...

D. JUAN.

Tai-toi. Songeons à notre affaire. Ne ſerions-nous point égarés ? Appelle cet homme que voilà là bas, pour lui demander le chemin.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, FRANCISQUE.

SGANARELLE.

HOlà ho, l'homme. Ho, mon compere. Ho, l'ami. Un petit mot, s'il vous plaît. Enſeignez-nous un peu le chemin qui méne à la ville.

FRANCISQUE.

Vous n'avez qu'à ſuivre cette route, Meſſieurs, & détourner à main droite quand vous ſerez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir ſur vos gardes, & que, depuis quelque tems, il y a des voleurs ici autour.

D. JUAN.

Je te ſuis bien obligé, mon ami, & je te rends graces de tout mon cœur de ton bon avis.

SCE-

SCENE III.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH! Monſieur, quel bruit, quel cliquetis!

D. JUAN *regardant dans la forêt.*

Que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres! La partie eſt trop inégale, & je ne dois pas ſouffrir cette lâcheté.

[*Il met l'épée à la main, & court au lieu du combat.*]

SCENE IV.

SGANARELLE *ſeul.*

MOn maître eſt un vrai enragé d'aller ſe préſenter à un péril qui ne le cherche pas; mais, ma foi, le ſecours a ſervi, & les deux ont fait fuir les trois.

SCENE V.

DOM JUAN, DOM CARLOS, SGANARELLE au fond du Théatre.

D. CARLOS *remettant ſon épée.*

ON voit, par la fuite de ces voleurs, de quel ſecours eſt votre bras. Souffrez, Monſieur, que je vous rende graces d'une action ſi généreuſe, & que...

D. JUAN.

Je n'ai rien fait, Monſieur, que vous n'euſſiez fait en ma place. Notre propre honneur eſt intéreſſé dans de pareilles avantures, & l'action de ces coquins étoit ſi lâche, que ç'eût été y prendre part que de ne s'y pas oppoſer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains ?

D. CARLOS.

Je m'étois, par hazard, égaré d'un frere, & de tous ceux de notre ſuite; &, comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs qui d'abord ont tué mon cheval, & qui, ſans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

D. JUAN.

Votre deſſein eſt-il d'aller du côté de la ville ?

D. CARLOS.

Oui, mais ſans y vouloir entrer; & nous nous voyons obligés, mon frere & moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuſes affaires qui réduiſent les Gentilshommes à ſe ſacrifier eux & leur famille à la ſévérité de leur honneur, puiſqu'enfin le plus doux ſuccès en eſt toujours funeſte, & que, ſi l'on ne quitte pas la vie, on eſt contraint de quitter le Royaume; & c'eſt en quoi je trouve la condition d'un Gentilhomme malheureuſe, de ne pouvoir point s'aſſûrer ſur toute la prudence & toute l'honnêteté de ſa conduite, d'être aſſervi par les loix de l'honneur au déréglement de la conduite d'autrui, & de voir ſa vie, ſon repos & ſes biens dépendre de la fantaiſie du premier téméraire, qui s'aviſera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

D. JUAN.

On a cet avantage qu'on fait courir le même risque, & paſſer auſſi mal le tems à ceux qui prennent fantaiſie de nous venir faire une offenſe de

gayeté

gayeté de cœur. Mais ne ſeroit-ce point une indiſcrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire ?

D. CARLOS.

La choſe en eſt aux termes de n'en plus faire de ſecret ; &, lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, & à publier même le deſſein que nous en avons. Ainſi, Monſieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offenſe que nous cherchons à venger, eſt une ſœur ſéduite & enlevée d'un couvent, & que l'auteur de cette offenſe eſt un Dom Juan Tenorio, fils de Dom Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, & nous l'avons ſuivi ce matin ſur le rapport d'un valet, qui nous a dit qu'il ſortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, & qu'il avoit pris le long de cette côte ; mais tous nos ſoins ont été inutiles, & nous n'avons pû découvrir ce qu'il eſt devenu.

D. JUAN.

Le connoiſſez-vous, Monſieur, ce Dom Juan dont vous parlez ?

D. CARLOS.

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vû, & je l'ai ſeulement ouï dépeindre à mon frere ; mais la renommée n'en dit pas force bien, & c'eſt un homme dont la vie . . .

D. JUAN.

Arrêtez, Monſieur, s'il vous plaît. Il eſt un peu de mes amis, & ce ſeroit à moi une eſpéce de lâcheté, que d'en oüir dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, Monſieur, je n'en dirai rien du tout. C'eſt bien la moindre choſe que je vous doive, après m'avoir ſauvé la vie, que de me taire devant vous d'une perſonne que vous connoiſſez, lorsque je ne puis en parler ſans en

dire du mal ; mais, quelque ami que vous lui ſoyez, j'oſe eſpérer que vous n'approuverez pas ſon action, & ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre vengeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux ſervir & vous épargner des ſoins inutiles. Je ſuis ami de Dom Juan, je ne puis pas m'en empêcher ; mais il n'eſt pas raiſonnable qu'il offenſe impunément des gentilshommes, & je m'engage à vous faire faire raiſon par lui.

D. CARLOS.

Et quelle raiſon peut-on faire à ces ſortes d'injures ?

D. JUAN.

Toute celle que votre honneur peut ſouhaiter ; &, ſans vous donner la peine de chercher Dom Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet eſpoir eſt bien doux, Monſieur, à des cœurs offenſés ; mais, après ce que je vous dois, ce me ſeroit une trop ſenſible douleur, que vous fuſſiez de la partie.

D. JUAN.

Je ſuis ſi attaché à Dom Juan, qu'il ne ſçauroit ſe battre que je ne me batte auſſi ; mais enfin, j'en réponds comme de moi-même, & vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroiſſe, & vous donne ſatisfaction.

D. CARLOS.

Que ma deſtinée eſt cruelle ! Faut-il que je vous doive la vie, & que Dom Juan ſoit de vos amis !

SCE-

SCENE VI.

DOM ALONSE, DOM CARLOS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE *parlant à ceux de ſa ſuite, ſans voir Dom Carlos ni Dom Juan.*

FAites boire là mes chevaux, & qu'on les amé-ne après

[*les appercevant tous deux.*]

nous, je veux un peu marcher à pied. O Ciel! Que vois-je ici? Quoi, mon frere, vous voilà avec notre ennemi mortel?

D. CARLOS.

Notre ennemi mortel?

D. JUAN *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Oui, je ſuis Dom Juan, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiſer mon nom.

D. ALONSE *mettant l'épée à la main.*

Ah! Traître, il faut que tu périſſes, &....

[*Sganarelle court ſe cacher.*]

D. CARLOS.

Ah! Mon frere, arrêtez. Je lui ſuis redevable de la vie; &, ſans le ſecours de ſon bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette conſidération empêche notre vengeance? Tous les ſervices que nous rend une main ennemie, ne ſont d'aucun mérite pour engager notre ame; &, s'il faut meſurer l'obligation à l'injure: votre reconnoiſſance, mon frere, eſt ici ridicule; &, comme l'honneur eſt infiniment plus précieux que la vie, c'eſt ne

devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

D. CARLOS.

Je ſçais la différence, mon frere, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoiſſance de l'obligation n'efface point en moi le reſſentiment de l'injure ; mais ſouffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte ſur le champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, & lui laiſſe la liberté de jouir durant quelques jours du fruit de ſon bienfait.

D. ALONSE.

Non, non, c'eſt hazarder notre vengeance que de la reculer, & l'occaſion de la prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre ici, c'eſt à nous d'en profiter. Lorſque l'honneur eſt bleſſé mortellement, on ne doit point ſonger à garder aucunes meſures ; &, ſi vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laiſſer à ma main la gloire d'un tel ſacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere.

D. ALONSE.

Tous ces diſcours ſont ſuperflus ; il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arrêtez-vous, vous dis-je, mon frere. Je ne ſouffrirai point du tout qu'on attaque ſes jours, & je jure le Ciel que je le défendrai ici contre qui que ce ſoit, & je ſçaurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a ſauvée ; &, pour adreſſer vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoi ! Vous prenez le parti de notre ennemi contre

tre moi, &, loin d'être ſaiſi à ſon aſpect des mêmes tranſports que je ſens, vous faites voir pour lui des ſentimens pleins de douceur?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la modération dans une action légitime, & ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous ſoyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, & qui ſe porte aux choſes par une pure délibération de notre raiſon, & non point par le mouvement d'une aveugle colere. Je ne veux point, mon frere, demeurer redevable à mon ennemi, & je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte, avant toutes choſes. Notre vengeance, pour être différée, n'en ſera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, & cette occaſion de l'avoir pû prendre, la fera paroître plus juſte aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

O l'étrange foibleſſe, & l'aveuglement effroyable, d'hazarder ainſi les intérêts de ſon honneur pour la ridicule penſée d'une obligation chimérique!

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je ſçaurai bien la réparer, & je me charge de tout le ſoin de notre honneur; je ſçais à quoi il nous oblige, & cette ſuſpenſion d'un jour que ma reconnoiſſance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le ſatisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ai ſoin de vous rendre le bien que j'ai reçû de vous, & vous devez par là juger du reſte, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que dois, & que je ne ſerai pas moins éxact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos ſentimens, & je vous donne la liberté de penſer à loiſir aux réſolutions

que vous avez à prendre. Vous connoiſſez aſſez la grandeur de l'offenſe que vous nous avez faite, & je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il eſt des moyens doux pour nous ſatisfaire ; il en eſt de violens & de ſanglans ; mais enfin, quelque choix que vous faſſiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raiſon par Dom Juan. Songez à me la faire, je vous prie, & vous reſſouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, & vous tiendrai ce que j'ai promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la ſévérité de notre devoir.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOlà, hé, Sganarelle.

SGANARELLE *ſortant de l'endroit où il étoit caché.*

Plaît-il ?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque ?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je viens ſeulement d'ici près. Je crois que cet habit eſt purgatif, & que c'eſt prendre médecine que de le porter.

D. JUAN.

Peſte ſoit l'inſolent ! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sçais-tu bien qui eſt celui à qui j'ai ſauvé la vie ?

SGA-

SGANARELLE.

Moi ? Non.

D. JUAN.

C'eſt un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

D. JUAN.

Il eſt aſſez honnête homme, il en a bien uſé, & j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE.

Il vous ſeroit aiſé de pacifier toutes choſes.

D. JUAN.

Oui; mais ma paſſion eſt uſée pour Done Elvire, & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le ſçais, & je ne ſçaurois me réſoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laiſſer aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur eſt à toutes les belles; & c'eſt à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel eſt le ſuperbe édifice que je vois entre ces arbres ?

SGANARELLE.

Vous ne le ſçavez pas ?

D. JUAN.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Bon, c'eſt le tombeau que le Commandeur faiſoit faire lorſque vous le tuâtes.

D. JUAN.

Ah ! Tu as raiſon. Je ne ſçavois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, auſſi bien que de la ſtatuë du Commandeur, & j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monſieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoi ?

SGANARELLE.

Cela n'eſt pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'eſt une viſite dont je lui veux faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il eſt galant homme. Allons, entrons dedans.

[*Le tombeau s'ouvre, & l'on voit la ſtatuë du Commandeur.*]

SGANARELLE.

Ah! Que cela eſt beau! Les belles ſtatuës! Le beau marbre! Les beaux piliers! Ah! Que cela eſt beau! Qu'en dites-vous, Monſieur?

D. JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort, & ce que je trouve admirable, c'eſt qu'un homme qui s'eſt paſſé durant ſa vie d'une aſſez ſimple demeure, en veuille avoir une ſi magnifique, pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voici la ſtatuë du Commandeur.

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bon avec ſon habit d'Empereur Romain.

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, voilà qui eſt bien fait. Il ſemble qu'il eſt en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des regards ſur nous qui me feroient peur ſi j'étois tout ſeul, & je penſe qu'il ne prend pas plaiſir de nous voir.

D. JUAN.

D. JUAN.

Il auroit tort; & ce ſeroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir ſouper avec moi.

SGANARELLE.

C'eſt une choſe dont il n'a pas beſoin, je crois.

D. JUAN.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce ſeroit être fou que d'aller parler à une ſtatuë.

D. JUAN.

Fai ce que je te dis.

SGANARELLE.

[*à part.*]

Quelle bizarrerie! Seigneur Commandeur... Je ris de ma ſottiſe! mais c'eſt m'on maître qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon maître Dom Juan vous demande ſi vous voulez lui faire l'honneur de venir ſouper avec lui.

[*La ſtatuë baiſſe la tête.*]

Ah!

D. JUAN.

Qu'eſt-ce? Qu'as-tu? Di donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE *baiſſant la tête comme la ſtatuë.*

La ſtatuë...

D. JUAN.

Hé bien, que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE.

Je vous dis que la ſtatuë...

D. JUAN.

Hé bien, la ſtatuë? Je t'aſſomme, ſi tu ne parles.

SGANARELLE.

La ſtatuë m'a fait ſigne.

D. JUAN.

D. JUAN.

La peſte le coquin !

SGANARELLE.

Elle m'a fait ſigne, vous dis-je, il n'eſt rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

D. JUAN.

Vien, maraud, vien. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, pren garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir ſouper avec moi? [*La ſtatuë baiſſe encore la tête.*]

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix piſtoles. Hé bien, Monſieur ?

D. JUAN.

Allons, ſortons d'ici.

SGANARELLE *ſeul.*

Voilà de mes eſprits forts, qui ne veulent rien croire.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

D. JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

D. JUAN *à Sganarelle.*

QUOI qu'il en ſoit, laiſſons cela. C'eſt une bagatelle, & nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou ſurpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vûë.

SGANARELLE.

Hé, Monſieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vû des yeux que voilà. Il n'eſt rien de plus véritable que ce ſigne de tête, & je ne doute point que le Ciel, ſcandaliſé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de....

D. JUAN.

Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes ſottes moralités, ſi tu me dis encore le moindre mot là-deſſus, je vais appeller quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, Monſieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement, c'eſt ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choſes avec une netteté admirable.

D. JUAN.

D. JUAN.

Allons, qu'on me faſſe ſouper le plûtôt que l'on pourra. Une chaiſe, petit garçon.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

LA VIOLETTE.

MOnſieur, voilà votre marchand, Monſieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon. Voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier. De quoi s'aviſe-t-il de nous venir demander de l'argent, & que ne lui diſois-tu que Monſieur n'y eſt pas ?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je lui dis; mais il ne veut pas le croire, & s'eſt aſſis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'eſt une fort mauvaiſe politique, que de ſe faire celer aux créanciers. Il eſt bon de les payer de quelque choſe, & j'ai le ſecret de les renvoyer ſatisfaits, ſans leur donner un double.

SCENE III.

DOM JUAN, Mr. DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN.

AH ! Monſieur Dimanche, approchez. Que je

je ſuis ravi de vous voir, & que je veux de mal à mes gens, de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fît parler à perſonne; mais cet ordre n'eſt pas pour vous, & vous étes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je vous ſuis fort obligé.

D. JUAN *parlant à la Violette, & à Ragotin.*

Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laiſſer Monſieur Dimanche dans une antichambre, & je vous ferai connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Monſieur, cela n'eſt rien.

D. JUAN *à Monſieur Dimanche.*

Comment? Vous dire que je n'y ſuis pas, à Monſieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur. J'étois venu....

D. JUAN.

Allons vîte, un ſiége pour Monſieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous ſoyez aſſis comme moi.

M. DIMANCHE.

Cela n'eſt point néceſſaire.

D. JUAN.

Otez ce pliant, & apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous vous moquez, &...

D. JUAN.

Non, non, je ſçais ce que je vous dois; & je ne

ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monſieur...

D. JUAN.

Allons, aſſeyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'eſt pas beſoin, Monſieur, & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, je ſuis bien. Je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point, ſi vous n'êtes point aſſis.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu, Monſieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, Monſieur, pour vous rendre ſervice. Je ſuis venu....

D. JUAN.

Vous avez un fonds de ſanté admirable, des lévres fraîches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien...

D. JUAN.

Comment ſe porte Madame Dimanche, votre épouſe?

M. DIMANCHE.

Fort bien, Monſieur, Dieu merci.

D. JUAN.

C'eſt une brave femme.

M. DI-

M. DIMANCHE.

Elle eſt votre ſervante, Monſieur. Je venois...

D. JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment ſe porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'eſt! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'eſt trop d'honneur que vous lui faites, Monſieur. Je vous...

D. JUAN.

Et le petit Colin fait-il toujours bien du bruit avec ſon tambour ?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, Monſieur. Je...

D. JUAN.

Et votre petit chien Bruſquet, gronde-t-il toujours auſſi fort, & mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monſieur, & nous ne ſçaurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous étonnez pas ſi je m'informe des nouvelles de toute la famille ; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE.

Nous vous ſommes, Monſieur, infiniment obligés. Je...

D. JUAN *lui tendant la main.*

Touchez donc là, Monſieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

M. DI-

M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous avez trop de bonté pour moi.

D. JUAN.

Et cela ſans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace aſſûrément; mais, Monſieur...

D. JUAN.

Oh ça, Monſieur Dimanche, ſans façon, voulez-vous ſouper avec moi?

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

D. JUAN *ſe levant.*

Allons, vîte un flambeau, pour conduire Monſieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mouſquetons pour l'eſcorter.

M. DIMANCHE *ſe levant auſſi.*

Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire, & je m'en irai bien tout ſeul. Mais...

[*Sganarelle ôte les ſiéges promtement.*]

D. JUAN.

Comment? Je veux qu'on vous eſcorte, & je m'intéreſſe trop à votre perſonne. Je ſuis votre ſerviteur, & de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monſieur...

D. JUAN.

D. JUAN.

C'eſt une choſe que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduiſe?

M. DIMANCHE.

Ah! Monſieur, vous vous moquez. Monſieur...

D. JUAN.

Embraſſez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être perſuadé que je ſuis tout à vous, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour votre ſervice.

SCENE IV.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

IL faut avouer que vous avez en Monſieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE.

Il eſt vrai; il me fait tant de civilités & tant de complimens que je ne ſçaurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous aſſûre que toute ſa maiſon périroit pour vous; & je voudrois qu'il vous arrivât quelque choſe, que quelqu'un s'aviſât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle maniére...

M. DIMANCHE.

Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh ! Ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

M. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE.

Fi, ne parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment ? Je...

SGANARELLE.

Ne sçais-je pas bien que je vous dois ?

M. DIMANCHE.

Oui. Mais...

SGANARELLE.

Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent...

SGANARELLE, *prenant Monsieur Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous ?

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE *le tirant.*

Hé.

M. DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE *le poussant vers la porte.*

Bagatelles.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le poussant encore.*

Fi.

M. DIMANCHE.

Je...

SGA-

SGANARELLE *le pouſſant tout à fait hors du Théatre.*

Fi, vous dis-je.

SCENE V.

DOM JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE *à Dom Juan.*

MOnſieur, voilà monſieur votre pere.

D. JUAN.

Ah ! Me voici bien. Il me falloit cette viſite pour me faire enrager.

SCENE VI.

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

JE vois bien que je vous embarraſſe, & que vous vous paſſeriez fort aiſément de ma venuë. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un & l'autre, & ſi vous étes las de me voir, je ſuis bien las auſſi de vos déportemens. Hélas ! Que nous ſçavons peu ce que nous faiſons, quand nous ne laiſſons pas au Ciel le ſoin des choſes qu'il nous faut, quand nous voulons être plus aviſés que lui, & que nous venons l'importuner par nos ſouhaits aveugles, & nos demandes inconſidérées ! J'ai ſouhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ai demandé ſans relâche avec des tranſports incroyables ; & ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, eſt le chagrin & le ſupplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joye

& la conſolation. De quel œil, à votre avis, penſez-vous que je puiſſe voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais viſage, cette ſuite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduiſent à toute heure à laſſer les bontés du Souverain, & qui ont épuiſé auprès de lui le mérite de mes ſervices, & le crédit de mes amis? Ah! Quelle baſſeſſe eſt la vôtre! Ne rougiſſez-vous point de mériter ſi peu votre naiſſance? Etes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité, & qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il ſuffiſe d'en porter le nom & les armes, & que ce nous ſoit une gloire d'être ſorti d'un ſang noble, lorſque nous vivons en infames? Non, non, la naiſſance n'eſt rien où la vertu n'eſt pas. Auſſi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur reſſembler, & cet éclat de leurs actions qu'ils répandent ſur nous, nous impoſe un engagement de leur faire le même honneur, de ſuivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point dégénérer de leur vertu, ſi nous voulons être eſtimés leurs véritables deſcendans. Ainſi vous deſcendez en vain des ayeux dont vous étes né, ils vous déſavouent pour leur ſang, & tout ce qu'ils ont fait d'illuſtre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit ſur vous qu'à votre deshonneur, & leur gloire eſt un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin, qu'un gentilhomme qui vit mal eſt un monſtre dans la nature, que la vertu eſt le premier titre de nobleſſe, que je regarde bien moins au nom qu'on ſigne, qu'aux actions qu'on fait, & que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur, qui ſeroit honnête homme, que du fils d'un Monarque, qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

D. JUAN.

Monſieur, ſi vous étiez aſſis, vous en feriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, inſolent, je ne veux point m'aſſeoir, ni parler davantage, & je vois bien que toutes mes paroles ne font rien ſur ton ame; mais ſçache, fils indigne, que la tendreſſe paternelle eſt pouſſée à bout par tes actions, que je ſçaurai, plûtôt que tu ne penſes, mettre une borne à tes déréglemens, prévenir ſur toi le courroux du Ciel, & laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCENE VII.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN *adreſſant encore la parole à ſon pere, quoiqu'il ſoit ſorti.*

HE, mourez le plûtôt que vous pourrez, c'eſt le mieux que vous puiſſiez faire. Il faut que chacun ait ſon tour, & j'enrage de voir des peres qui vivent autant que leurs fils.

[*Il ſe met dans un fauteuil.*]

SGANARELLE.

Ah! Monſieur, vous avez tort.

D. JUAN *ſe levant.*

J'ai tort?

SGANARELLE *tremblant.*

Monſieur.....

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, Monſieur, vous avez tort d'avoir ſouffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vû de plus impertinent ? Un pere venir faire des remontrances à ſon fils, & lui dire de corriger ſes actions, de ſe reſſouvenir de ſa naiſſance, de mener une vie d'honnête homme, & cent autres ſottiſes de pareille nature ! Cela ſe peut-il ſouffrir à un homme comme vous, qui ſçavez comme il faut vivre ? J'admire votre patience ; &, ſi j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener.

[*bas à part.*]

O complaiſance maudite, à quoi me réduis-tu ?

D. JUAN.

Me fera-t-on ſouper bientôt ?

SCENE VIII.

DOM JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MOnſieur, voici une Dame voilée qui vient vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce être ?

SGANARELLE.

Il faut voir.

SCENE IX.

DONE ELVIRE voilée, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

NE ſoyez point ſurpris, Dom Juan, de me voir à cette heure & dans cet équipage. C'eſt un motif preſſant qui m'oblige à cette viſite, & ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, & vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'eſt plus cette Done Elvire qui faiſoit des vœux contre vous, & dont l'ame irritée ne jettoit que menaces, & ne reſpiroit que vengeance. Le Ciel a banni de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je ſentois pour vous, tous ces tranſports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terreſtre & groſſier; & il n'a laiſſé, dans mon cœur pour vous, qu'une flâme épurée de tout le commerce des ſens, une tendreſſe toute ſainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour ſoi, & ne ſe met en peine que de votre intérêt.

D. JUAN *bas à Sganarelle.*

Tu pleures, je penſe?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

D. ELVIRE.

C'eſt ce parfait & pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, & tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je ſçais tous les déréglemens de votre vie; & ce même Ciel qui m'a touché le cœur, & fait jetter les yeux

ſur les égaremens de ma conduite, m'a inſpiré de vous venir trouver, & de vous dire de ſa part que vos offenſes ont épuiſé ſa miſéricorde, que ſa colére redoutable eſt prête de tomber ſur vous, qu'il eſt en vous de l'éviter par un promt repentir; & que, peut-être, vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir ſouſtraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je ſuis revenuë, graces au Ciel, de toutes mes folles penſées, ma retraite eſt réſoluë; & je ne demande qu'aſſez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, & mériter, par une auſtére pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les tranſports d'une paſſion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une perſonne que j'ai chérie tendrement, devint un exemple funeſte de la juſtice du Ciel; & ce me ſera une joye incroyable, ſi je puis vous porter à détourner de deſſus votre tête, l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, Dom Juan, accordez-moi pour derniére faveur cette douce conſolation, ne me refuſez point votre ſalut, que je vous demande avec larmes; &, ſi vous n'étes point touché de votre intérêt, ſoyez-le au moins de mes priéres, & m'épargnez le cruel déplaiſir de vous voir condamner à des ſupplices éternels.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre femme!

D. ELVIRE.

Je vous ai aimé avec une tendreſſe extrême, rien au monde ne m'a été ſi cher que vous, j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choſes pour vous; & toute la récompenſe que je vous en demande, c'eſt de corriger votre vie, & de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous,

ou

ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Dom Juan, je vous le demande avec larmes; &, ſi ce n'eſt aſſez des larmes d'une perſonne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui eſt le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE *à part, regardant Dom Juan.*

Cœur de tigre!

D. ELVIRE.

Je m'en vais après ce diſcours; & voilà tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il eſt tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, Dom Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaiſir de demeurer, je vous aſſûre.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de tems en diſcours ſuperflus. Laiſſez-moi vîte aller, ne faites aucune inſtance pour me conduire, & ſongez ſeulement à profiter de mon avis.

SCENE X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Sçais-tu bien que j'ai encore ſenti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, & que ſon habit négligé, ſon air languiſſant, & ſes larmes, ont réveillé en moi quelques petits reſtes d'un feu éteint?

SGANARELLE.

C'eſt-à-dire que ſes paroles n'ont fait aucun effet ſur vous.

D. JUAN.

Vîte à ſouper.

SGANARELLE.

Fort bien.

SCENE XI.

DOM JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN *ſe mettant à table.*

SGanarelle, il faut ſonger à s'amender pourtant.

SGANARELLE.

Oui-dà.

D. JUAN.

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, & puis nous ſongerons à nous.

SGANARELLE.

Oh !

D. JUAN.

Qu'en dis-tu ?

SGANARELLE.

Rien. Voilà le ſoupé.

[*Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, & le met dans ſa bouche.*]

D. JUAN.

Il me ſemble que tu as la jouë enflée, qu'eſt-ce que c'eſt ? Parle donc. Qu'as-tu là ?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

D. JUAN.

Montre un peu. Parbleu, c'eſt une fluxion qui lui eſt tombée ſur la joue. Vîte une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cet abcès le pourroit étouffer. Attend, voyez comme il étoit mûr. Ah! Coquin que vous étes...

SGANARELLE.

Ma foi, Monſieur, je voulois voir ſi votre cuiſinier n'avoit point mis trop de ſel, ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toi là, & mange. J'ai affaire de toi, quand j'aurai ſoupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE *ſe mettant à table.*

Je le crois bien, Monſieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui eſt le meilleur du monde.

[*à Ragotin qui, à meſure que Sganarelle met quelque choſe ſur ſon aſſiette, la lui ôte, dès que Sganarelle tourne la tête.*]

Mon aſſiette, mon aſſiette. Tout doux, s'il vous plait. Vertubleu, petit compere, que vous étes habile à donner des aſſiettes nettes. Et vous, petit la Violette, que vous ſçavez préſenter à boire à propos!

[*Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore ſon aſſiette.*]

D. JUAN.

Qui peut frapper de cette ſorte?

SGANARELLE.

Qui, diable, nous vient troubler dans notre repas?

D. JUAN.

Je veux ſouper en repos au moins, & qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

SGANARELLE.

Laiſſez-moi, je m'y en vais moi-même.

D. JUAN *voyant revenir Sganarelle effrayé.*

Qu'eſt-ce donc ? Qu'y a-t-il ?

SGANARELLE.

[*baiſſant la tête comme la ſtatuë.*]

Le... qui eſt-là.

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me ſçauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah ! Pauvre Sganarelle ! Où te cacheras-tu ?

SCENE XII.

D. JUAN, LA STATUE du Commandeur, *SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.*

D. JUAN *à ſes gens.*

UNe chaiſe & un couvert. Vîte donc.

[*Dom Juan & la ſtatuë ſe mettent à table.*]

[*à Sganarelle.*]

Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monſieur, je n'ai plus faim.

D. JUAN.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la ſanté du Commandeur. Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monſieur, je n'ai pas ſoif.

D. JUAN.

D. JUAN.

Bois, & chante ta chanſon, pour régaler le Commandeur.

SGANARELLE.

Je ſuis enrhumé, Monſieur.

D. JUAN.

[*à ſes gens.*]

Il n'importe. Allons. Vous autres, venez, accompagnez ſa voix.

LA STATUE.

Dom Juan, c'eſt aſſez. Je vous invite à venir demain ſouper avec moi. En aurez-vous le courage?

D. JUAN.

Oui. J'irai accompagné du ſeul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends graces, il eſt demain jeûne pour moi.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas beſoin de lumiére, quand on eſt conduit par le Ciel.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

QUOI! Mon fils, ſeroit-il poſſible que la bonté du Ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites, eſt-il bien vrai? Ne m'abuſez-vous point d'un faux eſpoir, & puis-je prendre quelque aſſûrance ſur la nouveauté ſurprenante d'une telle converſion?

D. JUAN.

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne ſuis plus le même d'hier au ſoir; & le Ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va ſurprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & deſſillé mes yeux; & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, & les déſordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repaſſe dans mon eſprit toutes les abominations, & m'étonne comme le Ciel les a pû ſouffrir ſi long-tems, & n'a pas vingt fois, ſur ma tête, laiſſé tomber les coups de ſa juſtice redoutable. Je vois les graces que ſa bonté m'a faites en ne me puniſſant point de mes crimes; & je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un ſoudain changement de vie, réparer par là le ſcandale de mes actions paſſées, & m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine rémiſſion. C'eſt à quoi je vais travailler; & je vous prie, Monſieur, de vouloir

loir bien contribuer à ce deſſein, & de m'aider vous-même à faire choix d'une perſonne qui me ſerve de guide, & ſous la conduite de qui je puiſſe marcher ſûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah! Mon fils, que la tendreſſe d'un pere eſt aiſément rappellée, & que les offenſes d'un fils s'évanouiſſent vîte au moindre mot de repentir! Je ne me ſouviens plus déjà de tous les déplaiſirs que vous m'avez donnés, & tout eſt effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me ſens pas, je l'avoue; je jette des larmes de joye, tous mes vœux ſont ſatisfaits, & je n'ai plus rien déſormais à demander au Ciel. Embraſſez-moi, mon fils; & perſiſtez, je vous conjure, dans cette louable penſée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuſe nouvelle à votre mere, partager avec elle les doux tranſports du raviſſement où je ſuis, & rendre graces au Ciel des ſaintes réſolutions qu'il a daigné vous inſpirer.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH! Monſieur, que j'ai de joye de vous voir converti? Il y a long-tems que j'attendois cela; & voilà, grace au Ciel, tous mes ſouhaits accomplis.

D. JUAN.

La peſte, le benêt!

SGANARELLE.

Comment, le benêt?

D. JUAN.

D. JUAN.

Quoi ! Tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur ?

SGANARELLE.

Quoi ! Ce n'eſt pas..... Vous ne..... Votre.....

[*à part.*]

O quel homme ! quel homme ! Quel homme !

D. JUAN.

Non, non, je ne ſuis point changé, & mes ſentimens ſont toujours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la ſurprenante merveille de cette ſtatuë mouvante & parlante ?

D. JUAN.

Il y a bien quelque choſe là-dedans que je ne comprends pas ; mais, quoi que ce puiſſe être, cela n'eſt pas capable, ni de convaincre mon eſprit, ni d'ébranler mon ame ; &, ſi j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, & me jetter dans un train de vie exemplaire, c'eſt un deſſein que j'ai formé par pure politique, un ſtratagême utile, une grimace néceſſaire où je veux me contraindre, pour ménager un pere dont j'ai beſoin, & me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuſes avantures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, & je ſuis bien aiſe d'avoir un témoin des véritables motifs qui m'obligent à faire les choſes.

SGANARELLE.

Quoi ! Toujours libertin & débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien ?

D. JUAN.

Et pourquoi non ? Il y en a tant d'autres comme moi, qui ſe mêlent de ce métier, & qui ſe ſervent du même maſque pour abuſer le monde.

SGA-

SGANARELLE *à part.*

Ah ! Quel homme ! Quel homme !

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'hypocriſie eſt un vice à la mode, & tous les vices à la mode paſſent pour vertus. La profeſſion d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'eſt un art de qui l'impoſture eſt toujours reſpectée ; &, quoi qu'on la découvre, on n'oſe rien dire contr'elle. Tous les autres vices des hommes ſont expoſés à la cenſure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocriſie eſt un vice privilégié qui, de ſa main, ferme la bouche à tout le monde, & jouit en repos d'une impunité ſouveraine. On lie, à force de grimaces, une ſociété étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, ſe les attire tous ſur les bras ; & ceux que l'on ſçait même agir de bonne foi là-deſſus, & que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, ſont le plus ſouvent les duppes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglément les ſinges de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoiſſe, qui, par ce ſtratagême, ont rhabillé adroitement les déſordres de leur jeuneſſe, &, ſous un dehors reſpecté, ont la permiſſion d'être les plus méchans hommes du monde ? On a beau ſçavoir leurs intrigues, & les connoître pour ce qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens ; & quelque baiſſement de tête, un ſoupir mortifié, & deux roulemens d'yeux rajuſtent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'eſt ſous cet abri favorable que je veux mettre en ſûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes, mais j'aurai ſoin de me cacher, & me divertirai à petit bruit. Que ſi je viens à être découvert, je verrai, ſans me remuer, prendre mes intérêts

à tou-

à toute ma cabale, & je ſerai défendu par elle envers & contre tous. Enfin c'eſt-là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en cenſeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, & n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant ſoit peu, je ne pardonnerai jamais, & garderai, tout doucement, une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur de la vertu opprimée, &, ſous ce prétexte commode, je pouſſerai mes ennemis, je les accuſerai d'impiété, & ſçaurai déchaîner contre eux des zélés indiſcrets, qui, ſans connoiſſance de cauſe, crieront contr'eux, qui les accableront d'injures, & les damneront hautement de leur autorité privée. C'eſt ainſi qu'il faut profiter des foibleſſes des hommes, & qu'un ſage eſprit s'accommode aux vices de ſon ſiécle.

SGANARELLE.

O Ciel ! Qu'entends-je ici ? Il ne vous manquoit plus que d'être Hypocrite pour vous achever de tout point, & voilà le comble des abominations. Monſieur, cette derniére-ci m'emporte, & je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi, aſſommez-moi de coups, tuez-moi, ſi vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, & qu'en valet fidéle, je vous diſe ce que je dois. Sçachez, Monſieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe briſe ; &, comme dit fort bien cet Auteur que je ne connois pas, l'homme eſt en ce monde, ainſi que l'oiſeau ſur la branche, la branche eſt attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre ſuit de bons préceptes, les bons préceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles ſe trouvent à la cour, à la cour ſont les courtiſans, les courtiſans ſuivent la mode, la mode vient de la fantaiſie, la fantaiſie eſt une

faculté

faculté de l'ame, l'ame eſt ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort... &... ſongez à ce que vous deviendrez.

D. JUAN.

O le beau raiſonnement!

SGANARELLE.

Après cela, ſi vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCENE III.

DOM CARLOS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. CARLOS.

DOm Juan, je vous trouve à propos, & ſuis bien aiſe de vous parler ici plûtôt que chez vous pour vous demander vos réſolutions. Vous ſçavez que ce ſoin me regarde, & que je me ſuis, en votre préſence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le céle point, je ſouhaite fort que les choſes aillent dans la douceur; & il n'y a rien que je ne faſſe pour porter votre eſprit à vouloir prendre cette voye, & pour vous voir publiquement confirmer à ma ſœur le nom de votre femme.

D. JUAN *d'un ton Hypocrite.*

Hélas! Je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la ſatisfaction que vous ſouhaitez; mais le Ciel s'y oppoſe directement, il a inſpiré à mon ame le deſſein de changer de vie, & je n'ai point d'autres penſées maintenant, que de quitter entiérement tous les attachemens du monde, de me dépouiller au plûtôt de toutes ſortes te vanités, & de corriger déſormais, par une auſtére conduite, tous les déreglemens criminels, où m'a porté le feu d'une aveugle jeuneſſe.

D. CAR-

D. CARLOS.

Ce deſſein, Dom Juan, ne choque point ce que je dis ; & la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables penſées que le Ciel vous inſpire.

D. JUAN.

Hélas ! Point du tout. C'eſt un deſſein que votre ſœur elle-même a pris ; elle a réſolu ſa retraite, & nous avons été touchés tous deux en même tems.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous ſatisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle & de notre famille ; & notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous aſſûre que cela ne ſe peut. J'en avois pour moi toutes les envies du monde, & je ne me ſuis même encore aujourd'hui conſeillé au Ciel pour cela : mais, lorſque je l'ai conſulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point ſonger à votre ſœur, & qu'avec elle aſſûrément je ne ferois point mon ſalut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, Dom Juan, nous éblouir par ces belles excuſes.

D. JUAN.

J'obéïs à la voix du Ciel.

D. CARLOS.

Quoi ? Vous voulez que je me paye d'un ſemblable diſcours ?

D. JUAN.

C'eſt le Ciel qui le veut ainſi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait ſortir ma ſœur d'un couvent pour la laiſſer enſuite ?

D. JUAN.

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la ſorte.

D. CARLOS.

Nous ſouffrirons cette tache en notre famille ?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au Ciel.

D. CARLOS.

Hé quoi ! Toujours le Ciel ?

D. JUAN.

Le Ciel le ſouhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il ſuffit, Dom Juan, je vous entends. Ce n'eſt pas ici que je veux vous prendre, & le lieu ne le ſouffre pas ; mais, avant qu'il ſoit peu, je ſçaurai vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous ſçavez que je ne manque point de cœur, & que je ſçais me ſervir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais paſſer tout à l'heure dans cette petite ruë écartée qui méne au grand couvent ; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'eſt point moi qui me veux battre, le Ciel m'en défend la penſée ; &, ſi vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vrai, nous verrons.

SCENE IV.

DOM JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

MOnſieur, quel diable de ſtile prenez-vous là ? Ceci eſt bien pis que le reſte, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez aupa-

auparavant. J'eſpérois toujours de votre ſalut; mais c'eſt maintenant que j'en déſeſpére, & je crois que le Ciel, qui vous a ſouffert juſqu'ici, ne pourra ſouffrir du tout cette derniére horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'eſt pas ſi exact que tu penſes; &, ſi toutes les fois que les hommes. . . .

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE en femme voilée.

SGANARELLE *appercevant le ſpectre.*

AH! Monſieur; c'eſt le Ciel qui vous parle, & c'eſt un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE.

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miſéricorde du Ciel; &, s'il ne ſe repent ici, ſa perte eſt réſoluë.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monſieur?

D. JUAN.

Qui oſe tenir ces paroles? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ah! Monſieur, c'eſt un ſpectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'eſt.

[*Le ſpectre change de figure, & repréſente le Tems avec ſa faulx à la main.*]

SGA.

SGANARELLE.

O Ciel ! Voyez-vous, Monſieur, ce changement de figure ?

D. JUAN.

Non, non, rien n'eſt capable de m'imprimer de la terreur ; & je veux éprouver, avec mon épée, ſi c'eſt un corps ou un eſprit.

[*Le ſpectre s'envole dans le tems que Dom Juan le veut frapper.*]

SGANARELLE.

Ah ! Monſieur, rendez-vous à tant de preuves, & jettez-vous vîte dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne ſera pas dit, quoi qu'il arrive, que je ſois capable de me repentir. Allons, ſui-moi.

SCENE VI.

LA STATUE du Commandeur, *D. JUAN*, *SGANARELLE.*

LA STATUE.

ARrêtez, Dom Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

D. JUAN.

Oui. Où faut-il aller ?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

D. JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

Dom Juan, l'endurciſſement au péché traîne une mort funeſte ; & les graces du Ciel que l'on renvoye, ouvrent un chemin à ſa foudre.

D. JUAN.

D. JUAN.

O Ciel ! Que ſens-je ? Un feu inviſible me brûle je n'en puis plus, & tout mon corps devient un braſier ardent. Ah !

[*Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands éclairs ſur Dom Juan. La terre s'ouvre & l'abyme ; & il ſort de grands feux de l'endroit où il eſt tombé.*]

SCENE DERNIERE.

SGANARELLE *ſeul.*

VOilà, par ſa mort, un chacun ſatisfait. Ciel offenſé, loix violées, filles ſéduites, familles déshonorées, parens outragés, femmes miſes à mal, maris pouſſés à bout, tout le monde eſt content. Il n'y a que moi ſeul de malheureux, qui, après tant d'années de ſervice, n'ai point d'autre récompenſe que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvantable châtiment du monde.

F I N.

L'A-

10780508

L'AMOUR MEDECIN,

COMÉDIE-BALLET.

AU LECTEUR.

CE n'eſt ici qu'un ſimple crayon, un petit impromptu dont le Roi a voulu ſe faire un divertiſſement. Il eſt le plus précipité de tous ceux que Sa Majeſté m'ait commandés; & lorſque je dirai qu'il a été propoſé, fait, appris, & repréſenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui eſt vrai. Il n'eſt pas néceſſaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choſes qui dépendent de l'action. On ſçait bien que les Comédies ne ſont faites que pour être jouées; & je ne conſeille de lire celle-ci qu'aux perſonnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du Théatre. Ce que je vous dirai, c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces ſortes d'Ouvrages pûſſent toujours ſe montrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus ſupportable; & les airs, & les ſymphonies de l'incomparable Monſieur Lully, mêlés à la beauté des voix, & à l'adreſſe des danſeurs, leur donnent ſans doute des graces dont ils ont toutes les peines du monde à ſe paſſer.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMEDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

SGANARELLE, pere de Lucinde.
LUCINDE, fille de Sganarelle.
CLITANDRE, amant de Lucinde.
AMINTE, voiſine de Sganarelle.
LUCRECE, niéce de Sganarelle.
LISETTE, ſuivante de Lucinde.
M. GUILLAUME, marchand de tapiſſeries.
M. JOSSE, orfévre.
M. TOME'S,
M. DES FONANDRE'S,
M. MACROTON,
M. BAHYS,
M. FILLERIN,
} Médecins.
UN NOTAIRE.
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle.

ACTEURS DU BALLET.

PREMIERE ENTRE'E.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, danſant.
QUATRE MEDECINS, danſans.

DEUXIEME ENTRE'E.

UN OPERATEUR, chantant.
TRIVELINS & SCARAMOUCHES, danſans, de la ſuite de l'Opérateur.

TROISIEME ENTRE'E.

LA COMEDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, danſans.

La ſcéne eſt à Paris.

L'AMOUR MEDECIN,

COMEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

LA COMEDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMEDIE.

QUittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous diſputons point nos talens tour à tour;
Et, d'une gloire plus belle,
Piquons-nous en ce jour.
Uniſſons-nous, tous trois, d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand Roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Uniſſons-nous, tous trois, d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand Roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ſes travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il ſe vient quelquefois délaſſer parmi nous.

LE BALLET.

Eſt-il de plus grande gloire!
Eſt-il de bonheur plus doux!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Uniſſons-nous, tous trois, d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand Roi du monde.

Fin du Prologue.

L'A-

107805U8

L'AMOUR MEDECIN.

10780508

L'AMOUR MEDECIN,

COMEDIE-BALLET.

ACTE I.

SCENE I.

SGANARELLE, AMINTE, LUCRECE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

AH! L'étrange choſe que la vie, & que je puis bien dire, avec ce grand Philoſophe de l'antiquité, que qui terre a, guerre a, & qu'un malheur ne vient jamais ſans l'autre! Je n'avois qu'une femme qui eſt morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en vouliez-vous avoir?

SGANARELLE.

Elle eſt morte, Monſieur Guillaume mon ami. Cette perte m'eſt très-ſenſible, & je ne puis m'en reſſouvenir ſans pleurer. Je n'étois pas fort ſatisfait de ſa conduite, & nous avions le plus ſouvent diſpute enſemble; mais enfin, la mort rajuſte toutes choſes. Elle eſt morte; je

la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'avoit donnés, il ne m'a laiſſé qu'une fille, & cette fille eſt toute ma peine. Car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus ſombre du monde, dans une triſteſſe épouvantable dont il n'y a pas moyen de la retirer, & dont je ne ſçaurois même apprendre la cauſe. Pour moi, j'en perds l'eſprit, & j'aurois beſoin d'un bon conſeil ſur cette matiére.

[*à Lucrece*] [*à Aminte*]
[*à M. Guillaume & à M. Joſſe.*]

Vous étes ma niéce; vous, ma voiſine; & vous, mes comperes & mes amis; je vous prie de me conſeiller tout ce que je dois faire.

M. JOSSE.

Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajuſtement eſt la choſe qui réjouit le plus les filles; &, ſi j'étois que de vous, je lui acheterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moi, ſi j'étois en votre place, j'acheterois une belle tenture de tapiſſerie de verdure, ou à perſonnages, que je ferois mettre dans ſa chambre pour lui réjouïr l'eſprit & la vûë.

AMINTE.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façon. Je la marierois fort bien, & le plûtôt que je pourrois, avec cette perſonne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque tems.

LUCRECE.

Et moi, je tiens que votre fille n'eſt point du tout propre pour le mariage. Elle eſt d'une complexion trop délicate & trop peu ſaine; & c'eſt la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'expoſer, comme elle eſt, à faire des enfans. Le monde n'eſt point du tout ſon fait; & je vous con-

conſeille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertiſſemens qui ſeront mieux de ſon humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conſeils ſont admirables aſſûrément; mais je les trouve un peu intéreſſés, & trouve que vous me conſeillez fort bien pour vous. Vous étes orfévre, Monſieur Joſſe, & votre conſeil ſent ſon homme qui a envie de ſe défaire de ſa marchandiſe. Vous vendez des tapiſſeries, Monſieur Guillaume, & vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voiſine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, & vous ne ſeriez pas fâchée de la voir femme d'un autre. Et quant à vous, ma chere niéce, ce n'eſt pas mon deſſein, comme on ſçait, de marier ma fille avec qui que ce ſoit, & j'ai mes raiſons pour cela; mais le conſeil que vous me donnez de la faire religieuſe, eſt d'une femme qui pourroit bien ſouhaiter charitablement d'être mon héritiére univerſelle. Ainſi, Meſſieurs & Meſdames, quoique tous vos conſeils ſoient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en ſuive aucun. [*ſeul.*] Voilà de mes donneurs de conſeils à la mode.

SCENE II.

LUCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH! Voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle ſoupire. Elle léve les yeux au Ciel.

[*à Lucinde.*]

Dieu vous gard. Bon jour, ma mie. Hé bien, Qu'eſt-ce? Comme vous en va? Hé quoi? Tou-

jours triſte & mélancolique comme cela, & tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moi ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, di, di, di tes petites penſées à ton petit papa mignon. Courage. Veux-tu que je te baiſe ? Vien.

[*à part*] [*à Lucinde*]

J'enrage de la voir de cette humeur-là. Mais, di-moi, me veux-tu faire mourir de déplaiſir, & ne puis-je ſçavoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cauſe, & je te promets que je ferai toutes choſes pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le ſujet de ta triſteſſe ; je t'aſſure ici, & te fais ſerment qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour te ſatisfaire ; c'eſt tout dire. Eſt-ce que tu es jalouſe de quelqu'une de tes compagnes que tu voyes plus brave que toi, & ſeroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu vouluſſes avoir un habit ? Non. Eſt-ce que ta chambre ne te ſemble pas aſſez parée, & que tu ſouhaiterois quelque cabinet de la foire Saint-Laurent ? Ce n'eſt pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque choſe, & veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du claveſſin ? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, & ſouhaiterois-tu d'être mariée ?

[*Lucinde fait ſigne qu'oui.*]

SCENE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

HE bien, Monſieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous ſçû la cauſe de ſa mélancolie ?

SGA-

SGANARELLE.

Non. C'eſt une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monſieur, laiſſez-moi faire, je m'en vais la ſonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas néceſſaire ; &, puiſqu'elle veut être de cette humeur, je ſuis d'avis qu'on l'y laiſſe.

LISETTE.

Laiſſez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle ſe découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi, Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, & vous voulez affliger ainſi tout le monde ? Il me ſemble, qu'on n'agit point comme vous faites ; &, que ſi vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un pere, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, ſouhaitez-vous quelque choſe de lui ? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vons contenter. Eſt-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous ſouhaiteriez, & les promenades & les cadeaux ne tenteroient-ils point votre ame ? Hé ? Avez-vous reçû quelque déplaiſir de quelqu'un ? Hé ? N'auriez-vous point quelque ſecrette inclination, avec qui vous ſouhaiteriez que votre pere vous mariât ? Ah ! Je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable ! Pourquoi tant de façons ? Monſieur, le myſtére eſt découvert ; &...

SGANARELLE.

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, & je te laiſſe dans ton obſtination.

LUCINDE.

Mon pere, puiſque vous voulez que je vous diſe la choſe...

SGANARELLE.

Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

LISETTE.

Monſieur, ſa triſteſſe...

SGANARELLE.

C'eſt une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon pere, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas là la récompenſe de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE.

Mais, Monſieur...

SGANARELLE.

Non, je ſuis, contr'elle, dans une colére épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon pere...

SGANARELLE.

Je n'ai plus aucune tendreſſe pour toi.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'eſt une friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une ingrate.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE.

C'eſt un mari qu'elle veut.

SGANARELLE *faiſant ſemblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Je la déteſte.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari, un mari, un mari.

SCENE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

ON dit bien vrai, qu'il n'y a point de pires ſourds, que ceux qui ne veulent pas entendre.

LUCINDE.

Hé bien, Liſette, j'avois tort de cacher mon déplaiſir, & je n'avois qu'à parler, pour avoir tout ce que je ſouhaitois de mon pere. Tu le vois.

LISETTE.

Par ma foi, voilà un vilain homme; & je vous avouë que j'aurois un plaiſir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que juſqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE.

Hélas! De quoi m'auroit ſervi de te le découvrir plûtôt, & n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aye pas prévû tout ce que tu vois maintenant, que je ne ſçûſſe pas à fond tous les ſentimens de mon pere, & que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas étouffé dans mon ame toute ſorte d'eſpoir.

LISETTE.

Quoi! C'eſt cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE.

Peut-être n'eſt-il pas honnête à une fille de s'expliquer ſi librement; mais enfin, je t'avouë que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque choſe, ce ſeroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu enſemble aucune converſation, & ſa bouche ne m'a point déclaré la paſſion qu'il a pour moi; mais, dans tous les lieux où il m'a pû voir, ſes regards & ſes actions m'ont toujours parlé ſi tendrement, & la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru d'un ſi honnête homme, que mon cœur n'a pû s'empêcher d'être ſenſible à ſes ardeurs; &, cependant, tu vois où la dureté de mon pere réduit toute cette tendreſſe.

LISETTE.

Allez, laiſſez-moi faire. Quelque ſujet que j'aye de me plaindre de vous du ſecret que vous m'avez fait, je ne veux pas laiſſer de ſervir votre amour, & pourvû que vous ayez aſſez de réſolution...

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je faſſe contre l'autorité d'un pere ? Et, s'il eſt inexorable à mes vœux...

LISETTE.

Allez, allez, il ne faut pas ſe laiſſer mener comme un oiſon ; &, pourvû que l'honneur n'y ſoit pas offenſé, on ſe peut libérer un peu de la tyrannie d'un pere. Que prétend-il que vous faſſiez ? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée, & croit-il que vous ſoyez de marbre ? Allez, encore un coup, je veux ſervir votre paſſion, je prends dès-à-préſent ſur moi tout le ſoin de ſes intérêts, & vous verrez que je ſçais des détours... Mais je vois votre pere. Rentrons, & me laiſſez agir.

SCENE V.

SGANARELLE *ſeul.*

IL eſt bon quelquefois de ne point faire ſemblant d'entendre les choſes qu'on n'entend que trop bien ; & j'ai fait ſagement, de parer la déclaration d'un déſir que je ne ſuis pas réſolu de contenter. A-t-on jamais rien vû de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut aſſujettir les peres ? Rien de plus impertinent & de plus ridicule, que d'amaſſer du bien avec de grands travaux, & élever une fille avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, pour ſe dépouiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien ? Non, non, je me moque de cet uſage ; & je veux garder mon bien & ma fille pour moi.

SCENE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *courant ſur le Théatre, & feignant de ne pas voir Sganarelle.*

AH, malheur ! Ah, diſgrace ! Ah ! pauvre Seigneur Sganarelle ! Où pourrai-je te rencontrer ?

SGANARELLE *à part.*

Que dit-elle là ?

LISETTE *courant toujours.*

Ah ! Miſérable pere, que feras-tu, quand tu ſçauras cette nouvelle ?

SGANARELLE *à part.*

Que fera-ce ?

LISETTE.

Ma pauvre maîtreſſe !

SGANARELLE *à part.*

Je ſuis perdu.

LISETTE.

Ah !

SGANARELLE *courant après Liſette.*

Liſette.

LISETTE.

Quelle infortune !

SGANARELLE.

Liſette.

LISETTE.

Quel accident !

SGANARELLE.

Liſette.

LISETTE.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Liſette.

LISETTE *s'arrêtant.*

Ah ! Monſieur.

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce ?

LISETTE.

Monſieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LISETTE.

Votre fille ...

SGANARELLE.

Ah ! Ah !

LISETTE.

Monſieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Di donc vîte.

LISETTE.

Votre fille, toute ſaiſie des paroles que vous lui avez dites, & de la colére effroyable où elle vous a vû contr' elle, eſt montée vîte dans ſa chambre, &, pleine de déſeſpoir, a ouvert la fenêtre qui regarde ſur la riviére.

SGANARELLE.

Hé bien ?

LISETTE.

Alors, levant les yeux au Ciel, non, a-t-elle dit, il m'eſt impoſſible de vivre avec le courroux de mon pere ; &, puiſqu'il me renonce pour ſa fille, je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'eſt jettée ?

LISETTE.

Non, Monſieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, & s'eſt allée mettre ſur le lit. Là, elle s'eſt priſe à pleurer amérement ; & tout d'un coup, ſon vilage a pâli, ſes yeux ſe ſont tour-

tournés, le cœur lui a manqué, & elle eſt demeurée entre mes bras.

SGANARELLE.

Ah, ma fille! elle eſt morte?

LISETTE.

Non, Monſieur. A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir; mais cela lui reprend de moment en moment, & je crois qu'elle ne paſſera pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne, Champagne, Champagne.

SCENE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE.

VIte, qu'on m'aille quérir des Médecins, & en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille avanture. Ah, ma fille! Ma pauvre fille!

SCENE VIII.

PREMIERE ENTRE'E.

CHampagne valet de Sganarelle, frappe, en danſant, aux portes de quatre Médecins.

SCENE IX.

LEs quatre Médecins danſent, & entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUE voulez-vous donc faire, Monſieur, de quatre Médecins? N'eſt-ce pas aſſez d'un pour tuer une perſonne?

SGANARELLE.

Taiſez-vous. Quatre conſeils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Eſt-ce que votre fille ne peut pas bien mourir ſans le ſecours de ces meſſieurs-là?

SGANARELLE.

Eſt-ce que les Médecins font mourir?

LISETTE.

Sans doute; & j'ai connu un homme qui prouvoit par bonnes raiſons, qu'il ne faut jamais dire, une telle perſonne eſt morte d'une fiévre & d'une fluxion ſur la poitrine, mais elle eſt morte de quatre Médecins, & de deux apoticaires.

SGANARELLE.

Chut. N'offenſez pas ces meſſieurs-là.

LISETTE.

Ma foi, Monſieur, notre chat eſt réchappé depuis peu d'un ſaut qu'il fit du haut de la maiſon dans la ruë, & il fut trois jours ſans manger, & ſans pouvoir remuer ni pied ni patte; mais il eſt bien heureux de ce qu'il n'y a point

de

de chats Médecins, car ſes affaires étoient faires, & ils n'auroient pas manqué de le purger & de le ſaigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je? Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE.

Prenez-garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille eſt malade.

SCENE II.

Mrs. TOMES, DES FONANDRES, MACROTON, BAHYS, SGANARELLE, LISETTE.

SGANARELLE.

HE' bien, Meſſieurs?

M. TOMES.

Nous avons vû ſuffiſamment la malade, & ſans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE.

Ma fille eſt impure?

M. TOMES.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté dans ſon corps, quantité d'humeurs corrompuës.

SGANARELLE.

Ah! Je vous entends.

M. TOMES.

Mais.... Nous allons conſulter enſemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des ſiéges.

LISETTE *à Monſieur Tomès.*

Ah! Monſieur, vous en étes?

SGA-

SGANARELLE *à Liſette.*

De quoi donc connoiſſez-vous Monſieur ?

LISETTE.

De l'avoir vû l'autre jour chez la bonne amie de Madame votre niéce.

M. TOMES.

Comment ſe porte ſon cocher ?

LISETTE.

Fort bien. Il eſt mort.

M. TOMES.

Mort ?

LISETTE.

Oui.

M. TOMES.

Cela ne ſe peut.

LISETTE.

Je ne ſçais pas ſi cela ſe peut ; mais je ſçais bien que cela eſt.

M. TOMES.

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE.

Et moi, je vous dis qu'il eſt mort & enterré.

M. TOMES.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Je l'ai vû.

M. TOMES.

Cela eſt impoſſible. Hippocrate dit que ces ſortes de maladies ne ſe terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un ; & il n'y a que ſix jours qu'il eſt tombé malade.

LISETTE.

Hippocrace dira ce qu'il lui plaira ; mais le cocher eſt mort.

SGANARELLE.

Paix, diſcoureuſe. Allons, ſortons d'ici. Meſſieurs,

ſieurs, je vous ſupplie de conſulter de la bonne maniére. Quoique ce ne ſoit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je ne l'oublie, &, afin que ce ſoit une affaire faite, voici...

[*Il leur donne de l'argent, & chacun, en le recevant, fait un geſte différent.*]

SCENE III.

MESSIEURS DES FONANDRE'S, TOME'S, MACROTON, BAHYS.

[*Ils s'aſſeyent & touſſent.*]

M. DES FONANDRE'S.

PAris eſt étrangement grand, & il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. TOME'S.

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, & qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRE'S.

J'ai un cheval merveilleux, & c'eſt un animal infatigable.

M. TOME'S.

Sçavez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui ? J'ai été premiérement tout contre l'arſenal, de l'arſenal au bout du fauxbourg Saint Germain, du fauxbourg Saint Germain au fond du marais, du fond du marais à la porte Saint-Honoré, de la porte Saint-Honoré au fauxbourg Saint Jacques, du fauxbourg Saint Jacques à la porte de Richelieu, de la porte de Richelieu ici, d'ici je dois aller encore à la place royale.

M. DES FONANDRE'S.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui ; &, de plus, j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TO-

M. TOME'S.

Mais à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux Médecins, Théophraſte & Artémius? Car c'eſt une affaire qui partage tout notre corps.

M. DES FONANDRE'S.

Moi, je ſuis pour Artémius.

M. TOME'S.

Et moi auſſi. Ce n'eſt pas que ſon avis, comme on a vû, n'ait tué le malade, & que celui de Théophraſte ne fût beaucoup meilleur aſſûrément; mais enfin, il a tort dans les circonſtances, & il ne devoit pas être d'un autre avis que ſon ancien. Qu'en dites-vous?

M. DES FONANDRE'S.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puiſſe arriver.

M. TOME'S.

Pour moi, je ſuis ſévére en diable, à moins que ce ne ſoit entre amis; & l'on nous aſſembla, un jour, trois de nous autres, avec un Médecin de dehors, pour une conſultation où j'arrêtai toute l'affaire, & ne voulus point endurer qu'on opinât, ſi les choſes n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maiſon faiſoient ce qu'ils pouvoient, & la maladie preſſoit; mais je n'en voulus point démordre, & la malade mourut bravement pendant cette conteſtation.

M. DES FONANDRE'S.

C'eſt fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, & de leur montrer leur béjaune.

M. TOME'S.

Un homme mort, n'eſt qu'un homme mort, & ne fait point de conſéquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des Médecins.

SCENE IV.

SGANARELLE, Mrs. TOMES, DES FONANDRES, MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

MEſſieurs, l'oppreſſion de ma fille augmente, je vous prie de me dire vîte ce que vous avez réſolu.

M. TOMES *à Monſieur des Fonandrés.*

Allons, Monſieur.

M. DES FONANDRES.

Non, Monſieur, parlez, s'il vous plaît.

M. TOMES.

Vous vous moquez.

M. DES FONANDRES.

Je ne parlerai pas le premier

M. TOMES.

Monſieur.

M. DES FONANDRES.

Monſieur.

SGANARELLE.

Hé, de grace, Méſſieurs, laiſſez toutes ces cérémonies, & ſongez que les choſes preſſent.

M. TOMES.

La maladie de votre fille....

M. DES FONANDRES.

L'avis de tous ces meſſieurs tous enſemble....

M. MACROTON.

A-près a-voir bien con-ſul-té....

M. BAHYS.

Pour raiſonner....

[*Ils parlent tous quatre à la fois.*

SGANARELLE.

Hé, Meſſieurs, parlez l'un après l'autre, de grace.

M. TO-

M. TOMES.

Monſieur, nous avons raiſonné ſur la maladie de votre fille, & mon avis, à moi, eſt que cela procéde d'une grande chaleur de ſang; ainſi je conclus à la ſaigner le plûtôt que vous pourrez.

M. DES FONANDRES.

Et moi, je dis que ſa maladie eſt une pourriture d'humeurs cauſée par une trop grande réplétion; ainſi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMES.

Je ſoutiens que l'émétique la tuera.

M. DES FONANDRES.

Et moi, que la ſaignée la fera mourir.

M. TOMES.

C'eſt bien à vous de faire l'habile homme?

M. DES FONANDRES.

Oui, c'eſt à moi; & je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMES.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours paſſés.

M. DES FONANDRES.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. TOMES *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis.

M. DES FONANDRES *à Sganarelle.*

Je vous ai dit ma penſée.

M. TOMES.

Si vous ne faites ſaigner tout à l'heure votre fille, c'eſt une perſonne morte. [*Il ſort.*]

M. DES FONANDRES.

Si vous la faites ſaigner, elle ne ſera pas en vie dans un quart d'heure. [*Il ſort.*]

SCE-

SCENE V.

SGANARELLE, Mrs. MACROTON, BAHYS.

SGANARELLE.

AQui croire des deux, & quelle réſolution prendre ſur des avis ſi oppoſés ? Meſſieurs, je vous conjure de déterminer mon eſprit, & de me dire, ſans paſſion, ce que vous croyez le plus propre à ſoulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-ſi-eur, dans-ces-mati-é-res-là-, il-faut-procé-der-a-vec-que-cir-conſ-pec-ti-on-, &-ne-ri-en-fai-re-, com-me-on-dit-, à-la-vo-lé-e-; d'au-tant-que-les-fau-tes-qu'on-y-peut-fai-re-ſont-, ſe-lon-no-tre-maî-tre-Hip-po-cra-te-, d'u-ne-dan-ge-reuſe-con-ſé-quen-ce.

M. BAHYS *bredouillant.*

Il eſt vrai. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne ſont pas ici des jeux d'enfant; &, quand on a failli, il n'eſt pas aiſé de réparer le manquement, & de rétablir ce qu'on a gâté. *Experimentum periculoſum.* C'eſt pourquoi, il s'agit de raiſonner auparavant comme il faut, de peſer mûrement les choſes, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les cauſes de la maladie, & de voir les remédes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE *à part.*

L'un va en tortuë, & l'autre court la poſte.

M. MACROTON.

Or-, Mon-ſi-eur-, pour-ve-nir-au-fait, je-trou-ve-que-vo-tre-fil-le-a-u-ne-ma-la-di-e-chro-ni-que-, &-qu'el-le-peut-pé-ri-cli-ter-, ſi-on-ne-lui-don-ne-du-ſe-cours-; d'au-tant-que-les-ſymp-tô-mes-qu'el-le-a-ſont-in-di-ca-tifs-d'u-ne-va-peur-fu-li-gi-neuſe-

ſe-&-mor-di-can-te-qui-lui-pi-co-te-les-mem-branes-du-cer-veau. Or-cet-te-va-peur-, que-nous-nom-mons-en-grec-*At-mos*-, eſt-cau-ſé-e-par-des-hu-meurs-pu-tri-des-, te na-ces-, con-glu-ti-neuſes-, qui-ſont-con-te-nuës-dans-le-bas-ven-tre.

M. BAHYS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue ſucceſſion de tems, elles s'y ſont recuites, & ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si-bien-donc-que-, pour-ti-rer-, dé-ta-cher-, arra-cher-, ex-pul-ſer-, é-va-cu-er-, leſ-di-tes-humeurs-, il-fau-dra-u-ne-pur-ga-ti-on-vi-gou-reuſe-. Mais-, au-pré-a-la-ble-, je-trou-ve-à-pro-pos-, &-il-n'y-a-pas-d'in-con-vé ni-ent-, d'u-ſer-de-petits-re-mé-des-a-no-dins-, c'eſt-à-di-re-, de-petits-la-ve-mens-ré-mol-li-ans-&-dé-ter-ſifs-, de-ju-lets-&-de-ſi-rops-ra-fraî-chiſ-ſans-qu'on-mê-lera-dans-ſa-pti-ſa-ne.

M. BAHYS.

Après, nous en viendrons à la purgation, & à la ſaignée, que nous réïtérerons, s'il en eſt beſoin.

M. MACROTON.

Ce-n'eſt-pas-qu'a-vec-tout-ce-la-votre-fil-le-ne-puiſ-ſe-mou-rir-; mais-, au-moins-, vous-au-rez-fait-quel-que-cho-ſe-, &-vous-au-rez-la-con-ſo-la-ti-on-qu'el-le-ſe-ra-mor-te-dans-les-for-mes.

M. BAHYS.

Il vaut mieux mourir ſelon les régles, que de réchaper contre les régles.

M. MACROTON.

Nous-vous-di-ſons-ſin-cé-re-ment-no-tre-penſé-e.

M. BAHYS.

Et vous avons parlé, comme nous parlerions à notre propre frere.

SGANARELLE.

[*à M. Macroton, en allongeant ſes mots.*]

Je-vous-rends-très-hum-bles-gra-ces.

[*à M. Babys, en bredouillant.*]

Et vous ſuis infiniment obligé de la peine que vous avez priſe.

SCENE VI.

SGANARELLE *ſeul.*

ME voilà juſtement un peu plus incertain que je n'étois auparavant. Morbleu! il me vient une fantaiſie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, & que je lui en faſſe prendre. L'orviétan eſt un reméde dont beaucoup de gens ſe ſont bien trouvés. Holà.

SCENE VII.

DEUXIEME ENTRE'E.

SGANARELLE, UN OPERATEUR.

SGANARELLE.

MOnſieur, je vous prie de me donner une boëte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPERATEUR *chante.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan,
Peut-il jamais payer ce ſecret d'importance?
Mon reméde guérit, par ſa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an;

La gale,
La rogne,
La teigne,
La fiévre,
La peſte,

La

La goutte,
Vérole,
Deſcente,
Rougeole,
O grande puiſſance
De l'orviétan!

SGANARELLE.

Monſieur, je crois que tout l'or du monde n'eſt pas capable de payer votre reméde; mais, pourtant, voici une piéce de trente ſols que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPERATEUR *chante.*

Admirez mes bontés, & le peu qu'on vous vend;
Ce tréſor merveilleux que ma main vous diſpenſe.
Vous pouvez, avec lui, braver en aſſûrance
Tous les maux que, ſur nous, l'ire du Ciel répand;
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fiévre,
La peſte,
La goutte,
Vérole,
Deſcente,
Rougeole.
O grande puiſſance
De l'orviétan!

SCENE VIII.

PLuſieurs trivelins, & pluſieurs Scaramouches, valets de l'Opérateur, ſe réjouiſſent en danſant.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

MESSIEURS FILLERIN, TOMES, DES FONANDRES.

M. FILLERIN.

N'Avez-vous point de honte, Meſſieurs, de montrer ſi peu de prudence pour des gens de votre âge, & de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces ſortes de querelles nous font parmi le monde, & n'eſt-ce pas aſſez que les ſçavans voyent les contrariétés & les diſſentions qui ſont entre nos auteurs, & nos anciens maîtres, ſans découvrir encore au peuple, par nos débats & nos querelles, la forfanterie de notre art? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, & il faut confeſſer que toutes ces conteſtations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange maniére; & que, ſi nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui ſont morts, ſont morts, & j'ai dequoi me paſſer des vivans; mais enfin, toutes ces diſputes ne valent rien pour la Médecine. Puiſque le Ciel nous fait la grace que, depuis tant de ſiécles on demeure infatué de nous, ne défabuſons point les hommes avec nos cabales extravagantes, & profitons de leurs

ſottiſes le plus doucement que nous pourrons. Nous ne ſommes pas les ſeuls, comme vous ſçavez, qui tâchons à nous prévaloir de la foibleſſe humaine. C'eſt là que va l'étude de la plûpart du monde, & chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flateurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils ſouhaitent, & c'eſt un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes conſidérables. Les alchymiſtes tâchent à profiter de la paſſion que l'on a pour les richeſſes, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; & les diſeurs d'horoſcopes, par leurs prédictions trompeuſes, profitent de la vanité & de l'ambition des crédules eſprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'eſt l'amour qu'ils ont pour la vie; & nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimathias, & ſçavons prendre nos avantages, de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conſervons-nous donc dans le degré d'eſtime où leur foibleſſe nous a mis, & ſoyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux ſuccès de la maladie, & rejetter ſur la nature toutes les bévûës de notre art. N'allons point, dis-je, détruire ſottement les heureuſes préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de perſonnes, &, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de ſi beaux héritages.

M. TOMES.

Vous avez raiſon en tout ce que vous dites; mais ce ſont chaleurs de ſang, dont par fois on n'eſt pas le maître.

M. FILLERIN.

Allons donc, Meſſieurs, mettez bas toute rancune, & faiſons ici votre accommodement.

M. DES FONANDRE'S.

J'y conſens. Qu'il me paſſe mon émétique pour la malade dont il s'agit, & je lui paſſerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il ſera queſtion.

M. FILLERIN.

On ne peut pas mieux dire ; & voilà ſe mettre à la raiſon.

M. DES FONANDRE'S.

Cela eſt fait.

M. FILLERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois montrez plus de prudence.

SCENE II.

M. TOME'S, M. DES FONANDRE'S, LISETTE.

LISETTE.

QUoi, Meſſieurs, vous voilà, & vous ne ſongez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la Médecine ?

M. TOME'S.

Comment ? Qu'eſt-ce ?

LISETTE.

Un inſolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre ſur votre métier ; &, ſans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOME'S.

Ecoutez, vous faites la railleuſe, mais vous paſſerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer, lorſque j'aurai recours à vous.

SCE-

SCENE III.

CLITANDRE en habit de Médecin, LISETTE.

CLITANDRE.

HE' bien, Liſette, que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit, je puiſſe dupper le bon homme? Me trouves-tu bien ainſi?

LISETTE.

Le mieux du monde, & je vous attendois avec impatience. Enfin le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, & je ne puis voir deux amans ſoupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendreſſe charitable, & un déſir ardent de ſoulager les maux qu'ils ſouffrent. Je veux, à quelque prix que ce ſoit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle eſt, & la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plû d'abord; je me connois en gens; & elle ne peut pas mieux choiſir. L'amour riſque des choſes extraordinaires, & nous avons concerté enſemble une maniére de ſtratagême, qui pourra peut-être nous réuſſir. Toutes nos meſures ſont déjà priſes, l'homme à qui nous avons affaire n'eſt pas des plus fins de ce monde; &, ſi cette avanture nous manque, nous trouverons mille autres voyes, pour arriver à notre but. Attendez-moi-là ſeulement, je reviens vous quérir.

[*Clitandre ſe retire dans le fond du théatre.*]

SCENE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

MOnſieur, allégreſſe! Allégreſſe!

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce ?

LISETTE.

Réjouiſſez-vous.

SGANARELLE.

De quoi ?

LISETTE.

Réjouiſſez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Di-moi donc ce que c'eſt ; & puis, je me réjouirai peut-être.

LISETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouiſſiez auparavant, que vous chantiez, que vous danſiez.

SGANARELLE.

Sur quoi ?

LISETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

[*Il chante & danſe.*]

Allons donc. La lera la la, la lera la. Que diable !

LISETTE.

Monſieur, votre fille eſt guérie.

SGANARELLE.

Ma fille eſt guérie !

LISETTE.

Oui. Je vous améne un Médecin ; mais un Médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuſes, & qui ſe moque des autres Médecins.

SGANARELLE.

Où eſt-il ?

LISETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE *ſeul.*

Il faut voir ſi celui-ci fera plus que les autres.

SCE-

SCENE V.

CLITANDRE en habit de Médecin, SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE *amenant Clitandre.*

LE voici.

SGANARELLE.

Voilà un Médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE.

La ſcience ne ſe meſure pas à la barbe, & ce n'eſt pas par le menton qu'il eſt habile.

SGANARELLE.

Monſieur, on m'a dit que vous aviez des remédes admirables pour faire aller à la ſelle.

CLITANDRE.

Monſieur, mes remédes ſont différens de ceux des autres. Ils ont l'émétique, les ſaignées, les médecines, & les lavemens; mais moi, je guéris par des paroles, par des ſons, par des lettres, par des taliſmans, & par des anneaux conſtellés.

LISETTE.

Que vous ai-je dit?

SGANARELLE.

Voilà un grand homme!

LISETTE.

Monſieur, comme votre fille eſt là toute habillée dans une chaiſe, je vais la faire paſſer ici.

SGANARELLE.

Oui. Fais.

CLITANDRE *tâtant le poulx à Sganarelle.*

Votre fille eſt bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoiſſez cela ici ?

CLITANDRE.

Oui, par la ſympathie qu'il y a entre le pere & la fille.

SCENE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE *à Clitandre.*

TEnez, Monſieur, voilà une chaiſe auprès d'elle.

[*à Sganarelle.*]

Allons, laiſſez-les-là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoi ? Je veux demeurer-là.

LISETTE.

Vous moquez-vous ? Il faut s'éloigner. Un Médecin a cent choſes à demander, qu'il n'eſt pas honnête qu'un homme entende.

[*Sganarelle & Liſette s'éloignent.*]

CLITANDRE *bas à Lucinde.*

Ah ! Madame, que le raviſſement où je me trouve eſt grand, & que je ſçais peu par où vous commencer mon diſcours ! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me ſembloit, cent choſes à vous dire ; &, maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je ſouhaitois, je demeure interdit, & la grande joye où je ſuis étouffe toutes mes paroles.

LU-

LUCINDE.

Je puis vous dire la même chose ; & je sens, comme vous, des mouvemens de joye qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, que je serois heureux, s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, & qu'il me fût permis de juger de votre ame par la mienne ! Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagême qui me fait jouir de votre présence ?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joye.

SGANARELLE *à Lisette.*

Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE *à Sganarelle.*

C'est qu'il observe sa physionomie, & tous les traits de son visage.

CLITANDRE *à Lucinde.*

Serez-vous constante, Madame, dans ces bontés que vous me témoignez ?

LUCINDE.

Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées ?

CLITANDRE.

Ah ! Madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, & je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE *à Clitandre.*

Hé bien, notre malade ? Elle me semble un peu plus gaye.

CLITANDRE.

C'eſt que j'ai déjà fait agir ſur elle un de ces remédes que mon art m'enſeigne. Comme l'eſprit a grand empire ſur le corps, & que c'eſt de lui, bien ſouvent que procédent les maladies, ma coutume eſt de courir à guérir les eſprits, avant que de venir au corps. J'ai donc obſervé ſes regards, les traits de ſon viſage, & les lignes de ſes deux mains; &, par la ſcience que le Ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'eſprit qu'elle étoit malade, & que tout ſon mal ne venoit que d'une imagination déréglée, & d'un déſir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant & de plus ridicule, que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE *à part.*

Voilà un habile homme!

CLITANDRE.

Et j'ai eu, & aurai, pour lui, toute ma vie, une averſion effroyable.

SGANARELLE *à part.*

Voilà un grand Médecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flater l'imagination des malades, & que j'ai vû en elle de l'aliénation d'eſprit, & même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un promt ſecours, je l'ai priſe par ſon foible, & lui ai dit que j'étois venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain, ſon viſage a changé, ſon teint s'eſt éclairci, ſes yeux ſe ſont animés; &, ſi vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle eſt.

SGANARELLE.

Oui-dà, je le veux bien.

CLI-

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remédes pour la guérir entiérement de cette fantaiſie.

SGANARELLE.

Oui, cela eſt le mieux du monde. Hé bien, ma fille, voilà Monſieur qui a envie de t'épouſer, & je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Hélas ! Eſt-il poſſible ?

SGANARELLE.

Oui.

LUCINDE.

Mais, tout de bon ?

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE *à Clitandre.*

Quoi ! Vous êtes dans les ſentimens d'être mon mari ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Et mon pere y conſent ?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah ! Que je ſuis heureuſe, ſi cela eſt véritable !

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vous aime, & que je brûle de me voir votre mari. Je ne ſuis venu ici que pour cela ; &, ſi vous voulez que je vous diſe nettement les choſes comme elles ſont, cet habit n'eſt qu'un pur prétexte inventé, & je n'ai fait le Médecin que pour m'approcher de vous, & obtenir plus facilement ce que je ſouhaite.

LUCINDE.

C'eſt une donner des marques d'un amour bien tendre, & j'y ſuis ſenſible autant que je puis.

SGANARELLE.

O la folle! O la folle! O la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon pere, me donner Monſieur pour époux?

SGANARELLE.

Oui. Cà, donne-moi ta main. Donnez-moi auſſi un peu la vôtre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monſieur...

SGANARELLE.

[*étouffant de rire.*]

Non, non, c'eſt pour... pour lui contenter l'eſprit. Touchez-là. Voilà qui eſt fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne.

[*bas à Sganarelle.*]

C'eſt un anneau conſtellé, qui guérit les égaremens d'eſprit.

LUCINDE.

Faiſons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

[*bas à Sganarelle.*]

Hélas! Je le veux bien, Madame. Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remédes, & lui faire croire que c'eſt un Notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Holà. Faites monter le Notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE.

Quoi ! Vous aviez amené un Notaire ?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

LUCINDE.

J'en ſuis ravie.

SGANARELLE.

O la folle ! O la folle !

SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

[*Clitandre parle pas au Notaire.*]

SGANARELLE *au Notaire.*

OUi, Monſieur, il faut faire un contrat pour ces deux perſonnes-là.

[*à Lucinde.*]

Ecrivez. Voilà le contrat qu'on fait.

[*au Notaire.*]

Je lui donne vingt mille écus en mariage. Ecrivez.

LUCINDE.

Je vous ſuis bien obligée, mon pere.

LE NOTAIRE.

Voilà qui eſt fait. Vous n'avez qu'à venir ſigner.

SGANARELLE.

Voilà un contrat bien-tôt bâti.

CLITANDRE *à Sganarelle.*

Mais, au moins, Monſieur...

SGA-

SGANARELLE.

[*au Notaire.*]

Hé, non, vous dis-je. Sçait-on pas bien... Allons, donnez-lui la plume pour ſigner.

[*à Lucinde.*]

Allons, ſigne, ſigne, ſigne. Va, va, je ſignerai tantôt moi.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE.

[*après avoir ſigné.*]

Hé bien, tien. Es-tu contente?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui eſt bien, voilà qui eſt bien.

CLITANDRE.

Au reſte, je n'ai pas eu ſeulement la précaution d'amener un Notaire, j'ai eu celle encore de faire venir des voix, des inſtrumens, & des danſeurs pour célébrer la fête, & pour nous réjouir. Qu'on les faſſe venir. Ce ſont des gens que je méne avec moi, & dont je me ſers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie & leurs danſes, les troubles de l'eſprit.

SCE-

SCENE VIII.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

TROISIEME ENTRE'E.

LA COMEDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, JEUX, RIS, PLAISIRS.

LA COME'DIE, LE BALLET, LA MUSIQUE *enſemble.*

SAns nous tous les hommes,
Deviendroient mal ſains;
Et c'eſt nous qui ſommes
Leurs grands Médecins.

LA COME'DIE.

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laiſſe Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes,
Deviendroient mal ſains;
Et c'eſt nous qui ſommes
Leurs grands Médecins.

[*Pendant que les Jeux, les Ris, & les Plaiſirs danſent, Clitandre emméne Lucinde.*]

SCE-

SCENE DERNIERE.

SGANARELLE, LISETTE, LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE.

VOilà une plaiſante façon de guérir ! Où eſt donc ma fille & le Médecin ?

LISETTE.

Ils ſont allés achever le reſte du mariage.

SGANARELLE.

Comment le mariage ?

LISETTE.

Ma foi, Monſieur, la becaſſe eſt bridée, & vous avez crû faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE.

Comment diable ! [*il veut aller après Clitandre & Lucinde, les danſeurs le retiennent.*] Laiſſez-moi aller, laiſſez-moi aller, vous dis-je. [*les danſeurs le retiennent toujours.*] Encore ? [*Ils veulent faire danſer Sganarelle de force.*] Peſte des gens !

FIN.

LE

10780508

LE
MISANTROPE,
COMÉDIE.

10780508

*

* *

ACTEURS.

ALCESTE, amant de Céliméne.
PHILINTE, ami d'Alceſte.
ORONTE, amant de Céliméne.
CELIMENE.
ELIANTE, couſine de Céliméne.
ARSINOE', amie de Céliméne.
ACASTE, } Marquis.
CLITANDRE, }
BASQUE, valet de Céliméne.
UN GARDE de la Maréchauſſée de France.
DU BOIS, valet d'Alceſte.

La ſcène eſt à Paris dans la maiſon de Céliméne.

LE

10780508

LE MISANTROPE.

10780508

LE MISANTROPE, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

QU'EST-CE donc? Qu'avez-vous?

ALCESTE *aſſis.*

Laiſſez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie....

ALCESTE.

Laiſſez-moi là, vous dis-je, & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins ſans ſe fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, & ne veux point entendre.

PHI.

PHILINTE.

Dans vos bruſques chagrins je ne puis vous
comprendre ;
Et, quoiqu'amis enfin, je ſuis tout des premiers...

ALCESTE *ſe levant bruſquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait juſques ici profeſſion de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir pa-
roître,
Je vous déclare net que je ne le ſuis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je ſuis donc bien coupable, Alceſte, à votre
compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne ſçauroit s'excuſer ;
Et tout homme d'honneur s'en doit ſcandaliſer.
Et témoigner pour lui les derniéres tendreſſes ;
De proteſtations, d'offres, & de ſermens,
Vous chargez la fureur de vos embraſſemens ;
Et, quand je vous demande après, quel eſt cet
homme,
A peine pouvez-vous dire comme il ſe nomme,
Votre chaleur pour lui tombe en vous ſéparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'eſt une choſe indigne, lâche, infame,
De s'abaiſſer ainſi, juſqu'à trahir ſon ame ;
Et ſi, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'inſtant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas ſoit pendable ;
Et je vous ſupplierai d'avoir pour agréable,
Que je me faſſe un peu grace ſur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaiſanterie eſt de mauvaiſe grace!

PHI-

PHILINTE.

Mais, ſérieuſement, que voulez-vous qu'on faſſe ?

ALCESTE.

Je veux qu'on ſoit ſincére, & qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorſqu'un homme vous vient embraſſer avec joye,
Il faut bien le payer de la même monnoye,
Répondre, comme on peut, à ſes empreſſemens,
Et rendre offre pour offre, & ſermens pour ſermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis ſouffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plûpart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant, que les contorſions
De tous ces grands faiſeurs de proteſtations,
Ces affables donneurs d'embraſſades frivoles,
Ces obligeans diſeurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités, avec tous, font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme & le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous careſſe,
Vous jure amitié, foi, zéle, eſtime, tendreſſe,
Et vous faſſe de vous un éloge éclatant,
Lorſqu'au premier faquin, il court en faire autant ?
Non, non, il n'eſt point d'ame un peu bien ſituée,
Qui veuille d'une eſtime ainſi proſtituée;
Et la plus glorieuſe a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers;
Sur quelque préférence une eſtime ſe fonde,
Et c'eſt n'eſtimer rien, qu'eſtimer tout le monde.
Puiſque vous y donnez, dans ces vices du tems,
Morbleu ! vous n'étes pas pour être de mes gens;
Je refuſe d'un cœur la vaſte complaiſance
Qui ne fait de mérite aucune différence,
Je veux qu'on me diſtingue; &, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'eſt point du tout mon fait.

PHI-

PHILINTE.

Mais, quand on eſt du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'uſage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier, ſans pitié,
Ce commerce honteux de ſemblant d'amitié.
Je veux que l'on ſoit homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos diſcours ſe montre,
Que ce ſoit lui qui parle; & que nos ſentimens
Ne ſe maſquent jamais ſous de vains complimens.

PHILINTE.

Il eſt bien des endroits, où la pleine franchiſe
Deviendroit ridicule, & ſeroit peu permiſe;
Et par fois, n'en déplaiſe à votre auſtére honneur,
Il eſt bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, & de la bienſéance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on penſe?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la choſe comme elle eſt?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! Vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à ſon âge il ſied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a, ſcandaliſe chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il eſt trop importun;
Eſt qu'il n'eſt, à la cour, oreille qu'il ne laſſe
A conter ſa bravoure, & l'éclat de ſa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHI-

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point ;
Et je vais n'épargner perſonne ſur ce point.
Mes yeux ſont trop bleſſés, & la cour & la ville,
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre, entre eux, les hommes comme ils ſont ;
Je ne trouve, par tout, que lâche flaterie,
Qu'injuſtice, intérêt, trahiſon, fourberie,
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; & mon deſſein
Eſt de rompre en viſiére à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philoſophe eſt un peu trop ſauvage.
Je ris des noirs accès où je vous enviſage ;
Et crois voir, en nous deux, ſous mêmes ſoins nourris,
Ces deux freres que peint l'école des maris,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu ! Laiſſons-là vos comparaiſons fades.

PHILINTE.

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades :
Le monde par vos ſoins ne ſe changera pas ;
Et, puiſque la franchiſe a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,
Par tout où vous allez, donne la comédie ;
Et qu'un ſi grand courroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux C'eſt ce que je demande ;
Ce m'eſt un fort bon ſigne, & ma joye en eſt grande.

Tous les hommes me ſont à tel point odieux
Que je ſerois fâché d'être ſage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçû pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, ſans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette averſion?
Encore, en eſt-il bien dans le ſiécle où nous ſommes...

ALCESTE.

Non, elle eſt générale, & je hais tous les hommes;
Les uns, parce qu'ils ſont méchans & mal faiſans,
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes,
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes.
De cette complaiſance on voit l'injuſte excès,
Pour le franc ſcélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de ſon maſque, on voit à plein le traître,
Par tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ſes roulemens d'yeux, & ſon ton radouci,
N'impoſent qu'à des gens qui ne ſont point d'ici.
On ſçait que ce pied plat digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde,
Et que, par eux, ſon ſort, de ſplendeur revêtu,
Fait gronder le mérite, & rougir la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son miſérable honneur ne voit pour lui perſonne,
Nommez-le fourbe, infame, & ſcélérat maudit,
Tout le monde en convient, & nul n'y contredit;
Cependant ſa grimace eſt par tout bien venuë,
On l'accueille, on lui rit, par tout il s'inſinuë,
Et, s'il eſt, par la brigue, un rang à diſputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu! ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le vice on garde des meſures;

Et,

Et, par fois, il me prend des mouvemens ſoudains,
De fuir dans un déſert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu ! Des mœurs du tems, mettons-nous moins en peine,
Et faiſons un peu grace à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ſes défauts, avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;
A force de ſageſſe, on peut être blâmable,
La parfaite raiſon fuit toute extrémité;
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre ſiécle, & les communs uſages;
Elle veut aux mortels trop de perfection,
Il faut fléchir au tems, ſans obſtination,
Et c'eſt une folie, à nulle autre ſeconde,
De vouloir ſe mêler de corriger le monde.
J'obſerve, comme vous, cent choſes tous les jours.
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoiqu'à chaque pas je puiſſe voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils ſont,
J'accoutume mon ame à ſouffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme eſt philoſophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monſieur qui raiſonnez ſi bien,
Ce flegme, pourra t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut, par hazard, qu'un ami vous trahiſſe,
Que pour avoir vos biens on dreſſe un artifice,
Ou qu'on tâche à ſemer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela, ſans vous mettre en courroux ?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts, dont votre ame murmure,

Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon eſprit enfin n'eſt pas plus offenſé
De voir un homme fourbe, injuſte, intéreſſé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des ſinges mal faiſans, & des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en piéces, voler,
Sans que je ſois... Morbleu ! je ne veux point parler,
Tant ce raiſonnement eſt plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi, vous feriez bien de garder le ſilence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos ſoins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'eſt une choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc, qui pour vous ſollicite ?

ALCESTE.

Qui je veux ? La raiſon, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne ſera viſité ?

ALCESTE.

Non. Eſt-ce que ma cauſe eſt injuſte, ou douteuſe ?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue eſt fâcheuſe,
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai réſolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raiſon.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHI-

PHILINTE.

Votre partie eſt forte,
Et peut par ſa cabale entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le ſuccès.

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE.

J'aurai le plaiſir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront aſſez d'effronterie,
Seront aſſez méchans, ſcélérats & pervers,
Pour me faire injuſtice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand' choſe,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cauſe.

PHILINTE.

On ſe riroit de vous, Alceſte, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?

Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le ſemble,
Vous, & le genre humain, ſi fort brouillés enſemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et, ce qui me ſurprend encore davantage,
C'eſt cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La ſincére Eliante a du panchant pour vous,
La prude Arſinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant, à leurs vœux, votre ame ſe refuſe,
Tandis qu'en ſes liens Céliméne l'amuſe,
De qui l'humeur coquette, & l'eſprit médiſant,
Semble ſi fort donner dans les mœurs d'à préſent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien ſouffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne ſont-ce plus défauts dans un objet ſi doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excuſez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je ſens, pour cette jeune veuve,
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je ſuis, quelque ardeur qu'elle m'ait pû donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais, avec tout cela, quoi que je puiſſe faire,
Je confeſſe mon foible, elle a l'art de me plaire.
J'ai beau voir ſes défauts, & j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle ſe fait aimer,
Sa grace eſt la plus forte; &, ſans doute, ma flâme
De ces vices du tems pourra purger ſon ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerois pas, ſi je ne croyois l'être.

PHI.

PHILINTE.

Mais, ſi ſon amitié pour vous ſe fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous cauſent de l'ennui?

ALCESTE.

C'eſt qu'un cœur bien atteint veut qu'on ſoit tout à lui;
Et je ne viens ici qu'à deſſein de lui dire
Tout ce que là-deſſus ma paſſion m'inſpire.

PHILINTE.

Pour moi, ſi je n'avois qu'à former des déſirs,
Sa couſine Eliante auroit tous mes ſoupirs;
Son cœur, qui vous eſtime, eſt ſolide & ſincére,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il eſt vrai, ma raiſon me le dit chaque jour;
Mais la raiſon n'eſt pas ce qui régle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, & l'eſpoir où vous étes
Pourroit. . .

SCENE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE *à Alceſte.*

J'Ai ſçû là *bas* que, pour quelques emplettes,
Eliante eſt ſortie, & Céliméne auſſi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai montré pour vous dire, & d'un cœur véritable,
Que j'ai conçû pour vous une eſtime incroyable,
Et que, depuis long-tems, cette eſtime m'a mis
Dans un ardent déſir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre juſtice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous uniſſe.

Je crois qu'un ami chaud, & de ma qualité,
N'eſt pas aſſûrément pour être rejetté.

[*Pendant le diſcours d'Oronte, Alceſte eſt rêveur, ſans faire attention que c'eſt à lui qu'on parle, & ne ſort de ſa rêverie que quand Oronte lui dit.*]

[*à Alceſte.*]

C'eſt à vous, s'il vous plaît, que ce diſcours s'adreſſe.

ALCESTE.

A moi, Monſieur ?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous bleſſe ?

ALCESTE.

Non pas. Mais la ſurpriſe eſt fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'eſtime où je vous tiens ne doit point vous ſurprendre,
Et, de tout l'univers, vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monſieur....

ORONTE.

L'Etat n'a rien qui ne ſoit au deſſous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus conſidérable.

ALCESTE.

Monſieur....

ORONTE.

Sois-je du Ciel écraſé, ſi je mens ;
Et, pour vous confirmer ici mes ſentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monſieur, je vous embraſſe,

Et

Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaît. Vous me la promettez
Votre amitié ?

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Quoi ! Vous y réſiſtez ?

ALCESTE.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me voulez faire ;
Mais l'amitié demande un peu plus de myſtére,
Et c'eſt, aſſûrément, en profaner le nom,
Que de vouloir le mettre à toute occaſion.
Avec lumiére & choix cette union veut naître ;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître,
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux, du marché, nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu ! c'eſt là-deſſus parler en homme ſage,
Et je vous en eſtime encore davantage.
Souffrons donc que le tems forme des nœuds ſi doux,
Mais, cependant, je m'offre entiérement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On ſçait qu'auprès du Roi je fais quelque figure,
Il m'écoute ; &, dans tout, il en uſe, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je ſuis à vous de toutes les maniéres ;
Et, comme votre eſprit a de grandes lumiéres,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un ſonnet que j'ai fait depuis peu,
Et ſçavoir s'il eſt bon qu'au public je l'expoſe.

ALCESTE.

Monſieur, je ſuis mal propre à décider la choſe,
Veuillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus ſincére en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'eſt ce que je demande, & j'aurois lieu de plainte,
Si, m'expoſant à vous pour me parler ſans feinte,
Vous alliez me trahir, & me déguiſer rien.

ALCESTE.

Puiſqu'il vous plaît ainſi, Monſieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'eſt un ſonnet. *L'eſpoir...* C'eſt une dame,
Qui de quelque eſpérance avoit flaté ma flâme.
L'eſpoir... Ce ne ſont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres, & langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'eſpoir... Je ne ſçais ſi le ſtile
Pourra vous en paroître aſſez net, & facile,
Et ſi, du choix des mots, vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monſieur.

ORONTE.

Au reſte, vous ſçaurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monſieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORON-

ORONTE *lit.*

L'Eſpoir, il eſt vrai, nous ſoulage,
Et nous berce un tems notre ennui ;
Mais, Philis, le triſte avantage,
Lorſque rien ne marche après lui !

PHILINTE.

Je ſuis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas à Philinte.*

Quoi ! Vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaiſance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne pas vous mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir.

PHILINTE.

Ah ! Qu'en termes galans ces choſes-là ſont miſes !

ALCESTE *bas à Philinte.*

Hé quoi ! Vil complaiſant, vous louez des ſottiſes ?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pouſſe à bout l'ardeur de mon zéle,
Le trépas ſera mon recours.
Vos ſoins ne m'en peuvent diſtraire ;
Belle Philis, on déſeſpére,
Alors qu'on eſpére toujours.

PHILINTE.

La chûte en eſt jolie, amoureuſe, admirable.

ALCESTE *bas à part.*

La peſte de ta chûte ! Empoiſonneur au diable,
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez !

PHILINTE.

Je n'ai jamais oüi de vers ſi bien tournés.

ALCESTE *bas à part.*

Morbleu....

ORONTE *à Philinte.*

Vous me flatez, & vous croyez peut-être.

PHILINTE.

Non, je ne flate point.

ALCESTE *bas à part.*

Hé! Que fais-tu donc, traître?

ORONTE *à Alceſte.*

Mais, pour vous, vous ſçavez quel eſt notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec ſincérité.

ALCESTE.

Monſieur, cette matiére eſt toujours délicate,
Et, ſur le bel eſprit, nous aimons qu'on nous flate.
Mais, un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je diſois, en voyant des vers de ſa façon,
Qu'il faut qu'un galant-homme ait toujours grand empire
Sur les demangeaiſons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empreſſemens
Qu'on a de faire éclat de tels amuſemens;
Et que, par la chaleur de montrer ſes ouvrages,
On s'expoſe à jouer de mauvais perſonnages.

ORONTE.

Eſt-ce que vous voulez me déclarer, par là,
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui diſois, moi, qu'un froid écrit aſſomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme;
Et qu'eût-on, d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchans côtés.

ORONTE.

Eſt-ce qu'à mon ſonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,

Je

Je lui mettois aux yeux comme, dans notre tems,
Cette ſoif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Eſt-ce que j'écris mal, & leur reſſemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui diſois-je,
Quel beſoin ſi preſſant avez-vous de rimer,
Et qui, diantre! vous pouſſe à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'eſſor d'un mauvais livre,
Ce n'eſt qu'aux malheureux qui compoſent pour vivre.
Croyez-moi, réſiſtez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous ſomme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule & miſérable auteur.
C'eſt ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre.
Mais ne puis-je ſçavoir ce que dans mon ſonnet....

ALCESTE.

Franchement, il eſt bon à mettre au cabinet;
Vous vous êtes réglé ſur de méchans modéles,
Et vos expreſſions ne ſont point naturelles.
Qu'eſt-ce que, *nous berce un tems notre ennui*,
Et que, *rien ne marche après lui?*
Que, *ne vous pas mettre en dépenſe*,
Pour ne me donner que l'eſpoir?
Et que, *Philis, on déſeſpére*,
Alors qu'on eſpére toujours?
Ce ſtile figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractére, & de la vérité.
Ce n'eſt que jeu de mots, qu'affectation pure,

Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.
Le méchant goût du ſiécle en cela me fait peur ;
Nos peres, tout groſſiers, l'avoient beaucoup meilleur,
Et je priſe bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanſon, que je m'en vais vous dire.

Si le Roi m'avoit donné
Paris ſa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie ;
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

La rime n'eſt pas riche, & le ſtile en eſt vieux.
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets, dont le bon ſens murmure,
Et que la paſſion parle là toute pure ?

Si le Roi m'avoit donné
Paris ſa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie ;
Je dirois au Roi Henri,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

[*à Philinte qui rit.*]

Oui, Monſieur le rieur, malgré vos beaux eſprits,
J'eſtime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans, où chacun ſe recrie.

ORONTE.

Et moi, je vous ſoutiens que mes vers ſont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainſi, vous avez vos raiſons.

Mais

Mais vous trouverez bon que j'en puiſſe avoir d'autres
Qui ſe diſpenſeront de ſe ſoumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me ſuffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'eſt qu'ils ont l'art de feindre, & moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'eſprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me paſſerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en paſſiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre maniére,
Vous en compoſaſſiez ſur la même matiére.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'auſſi méchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette ſuffiſance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi, cherchez qui vous encenſe.

ORONTE.

Mais, mon petit Monſieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monſieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *ſe mettant entre deux.*

Hé ! Meſſieurs, c'en eſt trop. Laiſſez cela, de grace.

ORONTE.

Ah ! J'ai tort, je l'avouë, & je quitte la place.
Je ſuis votre valet, Monſieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je ſuis, Monſieur, votre humble ſerviteur.

SCENE III.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

HE bien, vous le voyez. Pour être trop ſincére,
Vous voilà, ſur les bras, une fâcheuſe affaire,
Et j'ai bien vû qu'Oronte, afin d'être flaté....

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de ſociété.

PHILINTE.

C'eſt trop...

ALCESTE.

Laiſſez-moi là.

PHILINTE.

Si je....

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore ?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah ! Parbleu, c'en eſt trop ! Ne ſuivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

ALCESTE, CELIMENE.

ALCESTE.

MADAME, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je ſuis mal ſatisfait,
Contr'elles dans mon cœur trop de bile s'aſſemble,
Et je ſens qu'il faudra que nous rompions enſemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement,
Tôt ou tard, nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne ſerois pas en pouvoir de le faire.

CELIMENE.

C'eſt, pour me quereller, donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais vôtre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame;
Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obſéder,
Et mon cœur, de cela, ne peut s'accommoder.

CELIMENE.

Des amans que je fais, me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorſque, pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

AL-

ALCESTE.

Non ce n'eſt pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre ;
Mais un cœur, à leurs vœux, moins facile & moins tendre.
Je ſçais que vos appas vous ſuivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et ſa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achéve ſur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant eſpoir que vous leur préſentez,
Attache autour de vous leurs aſſiduités ;
Et votre complaiſance, un peu moins étenduë,
De tant de ſoupirans chaſſeroit la cohuë.
Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel ſort,
Votre Clitandre a l'heur de vous plaître ſi fort ;
Sur quel fonds de mérite & de vertu ſublime,
Appuyez-vous, en lui, l'honneur de votre eſtime ?
Eſt-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'eſt acquis chez vous l'eſtime où l'on le voit ?
Vous étes-vous renduë, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de ſa perruque blonde ?
Sont-ce ſes grands canons qui vous le font aimer ?
L'amas de ſes rubans a-t-il ſçû vous charmer ?
Eſt-ce par les appas de ſa vaſte reingrave,
Qu'il a gagné votre ame en faiſant votre eſclave ;
Ou ſa façon de rire, & ſon ton de fauſſet,
Ont-ils de vous toucher ſçû trouver le ſecret ?

CELIMENE.

Qu'injuſtement, de lui, vous prenez de l'ombrage !
Ne ſçavez-vous pas bien, pourquoi je le ménage ?
Et que, dans mon procès, ainſi qu'il m'a promis,
Il peut intéreſſer tout ce qu'il a d'amis ?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec conſtance ;
Et ne ménagez point un rival qui m'offenſe.

CELIMENE.

Mais, de tout l'univers, vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'eſt que tout l'univers eſt bien reçû de vous.

CELIMENE.

C'eſt ce qui doit raſſeoir votre ame effarouchée,
Puiſque ma complaiſance eſt ſur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenſer,
Si vous me la voyiez ſur un ſeul ramaſſer.

ALCESTE.

Mais, moi, que vous blâmez de trop de jalouſie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CELIMENE.

Le bonheur de ſçavoir que vous étes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflammé?

CELIMENE.

Je penſe qu'ayant pris le ſoin de vous le dire,
Un aveu de la ſorte a de quoi vous ſuffire.

ALCESTE.

Mais qui m'aſſûrera que, dans le même inſtant,
Vous n'en diſiez, peut-être, aux autres tout autant.

CELIMENE.

Certes, pour un amant, la fleurette eſt mignonne,
Et vous me traitez-là de gentille perſonne.
Hé bien, pour vous ôter d'un ſemblable ſouci,
De tout ce que j'ai dit, je me dédis ici;
Et rien ne ſçauroit plus vous tromper que vous-même.
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! Faut-il que je vous aime!
Ah! Que, ſi de vos mains je ratrape mon cœur,
Je béniraí le Ciel de ce rare bonheur!
Je ne le céle pas, je fais tout mon poſſible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;

Mais

Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'eſt pour mes péchés que je vous aime ainſi.

CELIMENE.

Il eſt vrai, votre ardeur eſt pour moi ſans ſeconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-deſſus défier tout le monde.
Mon amour ne ſe peut concevoir, & jamais
Perſonne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CELIMENE.

En effet, la méthode en eſt toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'eſt qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vû jamais un amant ſi grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que ſon chagrin ne paſſe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace,
Parlons à cœur ouvert, & voyons d'arrêter.....

SCENE II.

CELIMENE, ALCESTE, BASQUE.

CELIMENE.

QU'eſt-ce?

BASQUE.

Acaſte eſt là-bas.

CELIMENE.

Hé bien, faites monter.

SCE-

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE.

QUoi ! L'on ne peut jamais vous parler tête à tête?
A recevoir le monde, on vous voit toujours prête ?
Et vous ne pouvez pas, un ſeul moment de tous,
Vous réſoudre à ſouffrir de n'être pas chez vous ?

CELIMENE.

Voulez-vous qu'avec lui je me faſſe une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne ſçauroient me plaire.

CELIMENE.

C'eſt un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il ſçavoit que ſa vûë eût pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de ſorte....

CELIMENE.

Mon Dieu ! De ſes pareils la bienveillance importe,
Et ce ſont de ces gens, qui, je ne ſçais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire,
Ils ne ſçauroient ſervir, mais ils peuvent vous nuire ;
Et jamais, quelque appui qu'on puiſſe avoir d'ailleurs,
On ne doit ſe brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, & ſur quoi qu'on ſe fonde,
Vous trouvez des raiſons pour ſouffrir tout le monde ;
Et les précautions de votre jugement....

SCE-

SCENE IV.

ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

BASQUE.

VOici Clitandre, encor, Madame.

ALCESTE.

Juſtement.

CELIMENE.

Où courez-vous ?

ALCESTE.

Je ſors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CELIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.
Ces converſations ne font que m'ennuyer,
Et c'eſt trop que vouloir me les faire eſſuyer.

CELIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'eſt impoſſible.

CELIMENE.

Hé bien, allez, ſortez, il vous eſt tout loiſible.

SCE-

SCENE V.

ELIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CELIMENE, BASQUE.

ELIANTE *à Célimène.*

VOici les deux Marquis, qui montent avec nous.

Vous l'eſt-on venu dire ?

CELIMENE.

Oui.

[*à Baſque.*]

Des ſiéges pour tous.

[*Baſque donne des ſiéges, & ſort.*]

[*à Alceſte.*]

Vous n'étes pas ſorti ?

ALCESTE.

Non ; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

CELIMENE.

Taiſez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui, vous vous expliquerez.

CELIMENE.

Vous perdez le ſens.

ALCESTE.

Point, vous vous déclarerez.

CELIMENE.

Ah !

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CELIMENE.

Vous vous moquez, je penſe.

AL-

ALCESTE.

Non. Mais vous choiſirez, c'eſt trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu! Je viens du louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, ſur ſes maniéres,
D'un charitable avis lui prêter les lumiéres.

CELIMENE.

Dans le monde, à vrai dire, il ſe barbouille fort.
Par tout, il porte un air qui ſaute aux yeux d'abord;
Et, lorſqu'on le revoit après un peu d'abſence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler des gens extravagans,
Je viens d'en eſſuyer un des plus fatigans.
Damon, le raiſonneur, qui m'a, ne vous déplaiſe,
Une heure, au grand ſoleil, tenu hors de ma chaiſe.

CELIMENE.

C'eſt un parleur étrange, & qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands diſcours.
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goute;
Et ce n'eſt que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE *à Philinte.*

Ce début n'eſt pas mal; &, contre le prochain,
La converſation prend un aſſez bon train.

CLITANDRE.

Timante, encor, Madame, eſt un bon caractére.

CELIMENE.

C'eſt, de la tête aux pieds, un homme tout myſtére,
Qui vous jette, en paſſant, un coup d'œil égaré,
Et, ſans aucune affaire, eſt toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite, en grimaces abonde;
A force de façons, il aſſomme le monde;
Sans ceſſe il a, tout bas, pour rompre l'entretien,

Un ſecret à vous dire, & ce ſecret n'eſt rien ;
De la moindre vetille il fait une merveille,
Et, juſques au bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, Madame ?

CELIMENE.

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit ſortir du grand Seigneur.
Dans le brillant commerce il ſe mêle ſans ceſſe,
Et ne cite jamais que Duc, Prince, ou Princeſſe.
La qualité l'entéte, & tous ſes entretiens
Ne ſont que de chevaux, d'équipage, & de chiens ;
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monſieur eſt chez lui hors d'uſage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Béliſe, il eſt du dernier bien.

CELIMENE.

Le pauvre eſprit de femme, & le ſec entretien !
Lorſqu'elle vient me voir, je ſouffre le martyre,
Il faut ſuer ſans ceſſe à chercher que lui dire ;
Et la ſtérilité de ſon expreſſion,
Fait mourir à tous coups la converſation.
En vain, pour attaquer ſon ſtupide ſilence,
De tous les lieux communs, vous prenez l'aſſiſtance ;
Le beau tems, & la pluye, & le froid & le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuiſe bien-tôt.
Cependant, ſa viſite, aſſez inſupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable ;
Et l'on demande l'heure, & l'on baille vingt fois,
Qu'elle s'émeut autant qu'une piéce de bois.

ACASTE.

Que vous ſemble d'Adraſte ?

CELIMENE.

Ah ! Quel orgueil extrême !
C'eſt un homme gonflé de l'amour de ſoi-même,
Son mérite jamais n'eſt content de la cour,

Contre

Contre elle il fait métier de peſter chaque jour ;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il ſe croit on ne faſſe injuſtice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cleon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CELIMENE.

Que de ſon cuiſinier il s'eſt fait un mérite,
Et que c'eſt à ſa table, à qui l'on rend viſite.

ELIANTE.

Il prend ſoin d'y ſervir des mets fort délicats.

CELIMENE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y ſervît pas.
C'eſt un fort méchant plat, que ſa ſotte perſonne;
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait aſſez de cas de ſon oncle Damis;
Qu'en dites-vous, Madame?

CELIMENE.

Il eſt de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, & d'un air aſſez ſage.

CELIMENE.

Oui; mais il veut avoir trop d'eſprit, dont j'enrage.
Il eſt guindé ſans ceſſe; & dans tous ſes propos
On voit qu'il ſe travaille à dire de bons mots.
Depuis que, dans la tête, il s'eſt mis d'être habile,
Rien ne touche ſon goût, tant il eſt difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit;
Et penſe que louer n'eſt pas d'un bel eſprit,
Que c'eſt être ſçavant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux ſots d'admirer, & de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du tems,
Il ſe met au-deſſus de tous les autres gens.

Aux converſations même, il trouve à reprendre,
Ce ſont propos trop bas pour y daigner deſcendre ;
Et, les deux bras croiſés, du haut de ſon eſprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà ſon portrait véritable.

CLITANDRE *à Céliméne.*

Pour bien peindre les gens vous étes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, pouſſez, mes bons amis de cour,
Vous n'en épargnez point, & chacun a ſon tour.
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne ſe montre,
Qu'on ne vous voye, en hâte, aller à ſa ren-
contre,
Lui préſenter la main, & d'un baiſer flateur
Appuyer les ſermens d'être ſon ſerviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit
vous bleſſe,
Il faut que le reproche à Madame s'adreſſe.

ALCESTE.

Non, morbleu ! c'eſt à vous, & vos ris com-
plaiſans
Tirent de ſon eſprit tous ces traits médiſans.
Son humeur ſatyrique eſt ſans ceſſe nourrie
Par le coupable encens de votre flaterie ;
Et ſon cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit obſervé qu'on ne l'applaudit pas.
C'eſt ainſi qu'aux flateurs on doit par tout ſe
prendre
Des vices où l'on voit les humains ſe répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt ſi grand,
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CELIMENE.

Et ne faut-il pas bien que Monſieur contrediſe ?
A la commune voix veut-on qu'il ſe réduiſe ?

Et

Et qu'il ne faſſe pas éclater en tous lieux
L'eſprit contrariant qu'il a reçu des Cieux?
Le ſentiment d'autrui n'eſt jamais pour lui plaire,
Il prend toujours en main l'opinion contraire;
Et penſeroit paroître un homme du commun,
Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend, contre lui-même, aſſez ſouvent les armes;
Et ſes vrais ſentimens ſont combattus par lui,
Auſſi-tôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs ſont pour vous, Madame, c'eſt tout dire;
Et vous pouvez pouſſer contre moi la ſatyre.

PHILINTE.

Mais il eſt véritable auſſi que votre eſprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que lui-même il avouë,
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'on blâme ni qu'on louë.

ALCESTE.

C'eſt que jamais, morbleu! les hommes n'ont raiſon,
Que le chagrin contr'eux eſt toujours de ſaiſon;
Et que je vois qu'ils ſont, ſur toutes les affaires,
Loueurs impertinens, ou cenſeurs téméraires.

CELIMENE.

Mais....

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaiſirs que je ne puis ſouffrir;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne ſçais pas; mais j'avouerai tout haut,
Que j'ai crû juſqu'ici Madame ſans défaut.

ACASTE.

De graces & d'attraits, je vois qu'elle eſt pourvûë ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vûë.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne ; &, loin de m'en cacher,
Elle ſçait que j'ai ſoin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flate ;
A ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amans
Que je verrois ſoumis à tous mes ſentimens,
Et dont, à tous propos, les molles complaiſances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit pour bien aimer renoncer aux douceurs ;
Et du parfait amour mettre l'honneur ſuprême,
A bien injurier les perſonnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, eſt peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur paſſion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et ſçavent y donner de favorables noms.
La pâle eſt aux jaſmins en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille & de la liberté ;
La graſſe eſt, dans ſon port, pleine de majeſté ;
La malpropre ſur ſoi, de peu d'attraits chargée,
Eſt miſe ſous le nom de beauté négligée ;
La géante paroît une Déeſſe aux yeux ;
La naine, un abregé des merveilles des Cieux ;
L'orgueilleuſe a le cœur digne d'une couronne ;

La

La fourbe a de l'eſprit ; la ſotte eſt toute bonne ;
La trop grande parleuſe eſt d'agréable humeur ;
Et la muëtte garde une honnête pudeur.
C'eſt ainſi qu'un amant, dont l'amour eſt extrême,
Aime juſqu'aux défauts des perſonnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moi, je ſoutiens, moi.....

CELIMENE.

Briſons-là ce diſcours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi ! Vous vous en allez, Meſſieurs ?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.
Sortez, quand vous voudrez, Meſſieurs ; mais j'avertis
Que je ne ſors qu'après que vous ſerez ſortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvû que je puiſſe être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je ſois attaché.

CELIMENE *à Alceſte.*

C'eſt pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune ſorte.
Nous verrons ſi c'eſt moi que vous voudrez qui ſorte.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE *à Alceſte.*

MOnſieur, un homme eſt là, qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires ſi preſſées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand' baſques pliſſées,
Avec du d'or deſſus.

CELIMENE *à Alceſte.*

Allez voir ce que c'eſt,
Ou bien faites-le entrer.

SCENE VII.

ALCESTE, CELIMENE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE de la Maréchauſſée.

ALCESTE *allant au devant du garde.*

QU'eſt-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, Monſieur.

LE GARDE.

Monſieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monſieur, pour m'en inſtruire.

LE

LE GARDE.

Meſſieurs les Maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promtement, Monſieur.

ALCESTE.

Qui? Moi, Monſieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE *à Alceſte.*

C'eſt d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

CELIMENE *à Philinte.*

Comment?

PHILINTE.

Oronte & lui, ſe ſont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut aſſoupir la choſe en ſa naiſſance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaiſance.

PHILINTE.

Mais il faut ſuivre l'ordre, allons, diſpoſez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces Meſſieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux eſprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers ſont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des ſentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne,
De trouver bons les vers dont on ſe met en peine,
Je ſoutiendrai toujours, morbleu! qu'ils ſont mauvais,
Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.

[*à Clitandre & Acaſte qui rient.*]

Par la ſangbleu! Meſſieurs, je ne croyois pas être
Si plaiſant que je ſuis.

CELIMENE.

Allez vîte paroître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame; &, ſur mes pas,
Je reviens en ce lieu pour vuider nos débats.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

CHER Marquis, je te vois l'ame bien ſatisfaite,
Toute choſe t'égaye, & rien ne t'inquiéte.
En bonne foi, crois-tu, ſans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands ſujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorſque je m'examine,
Où prendre aucun ſujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je ſuis jeune; & ſors d'une maiſon
Qui ſe peut dire noble avec quelque raiſon;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il eſt fort peu d'emplois dont je ne ſois en paſſe.
Pour le cœur, dont ſur-tout nous devons faire cas,
On ſçait, ſans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vû pouſſer, dans le monde, une affaire
D'une aſſez vigoureuſe & gaillarde maniére.
Pour de l'eſprit, j'en ai ſans doute; & du bon goût,
A juger ſans étude & raiſonner de tout;
A faire aux nouveautés, dont je ſuis idolâtre,
Figure de ſçavant, ſur les bancs du théatre;
Y décider en Chef, & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des, Ah!
Je ſuis aſſez adroit, j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles, ſur-tout; & la taille fort fine.
Quant à ſe mettre bien, je crois, ſans me flater,
Qu'on ſeroit mal venu de me le diſputer.

Je me vois dans l'eſtime, autant qu'on y puiſſe être,
Fort aimé du beau ſexe, & bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi,
Qu'on peut, par tout pays, être content de ſoi.

CLITANDRE.

Oui ; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pouſſer ici des ſoupirs inutiles ?

ACASTE.

Moi ? Parbleu ! je ne ſuis de taille, ni d'humeur,
A pouvoir d'une belle eſſuyer la froideur.
C'eſt aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler conſtamment pour des beautés ſévéres ;
A languir à leurs pieds & ſouffrir leurs rigueurs,
A chercher le ſecours des ſoupirs & des pleurs,
Et tâcher, par des ſoins d'une très-longue ſuite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne ſont pas faits,
Pour aimer à crédit, & faire tous les frais.
Quelque rare que ſoit le mérite des belles,
Je penſe, Dieu merci, qu'on vaut ſon prix comme elles ;
Que, pour ſe faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'eſt pas la raiſon qu'il ne leur coûte rien ;
Et qu'au moins, à tout mettre en de juſtes balances,
Il faut qu'à frais communs ſe faſſent les avances.

CLITANDRE.

Tu penſes donc, Marquis, être fort bien ici ?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penſer ainſi.

CLITANDRE.

Croi-moi, détache-toi de cette erreur extrême ;
Tu te flates, mon cher, & t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il eſt vrai, je me flate, & m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur ſi parfait?

ACASTE.

Je me flate.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui ſoient ſûres?

ACASTE.

Je m'abuſe, te dis-je.

CLITANDRE.

Eſt-ce que, de ſes vœux,
Céliméne t'a fait quelques ſecrets aveux?

ACASTE.

Non, je ſuis maltraité.

CLITANDRE.

Répon-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laiſſons la raillerie,
Et me dis quel eſpoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je ſuis le miſérable, & toi le fortuné;
On a pour ma perſonne une averſion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

Oh çà, veux-tu, Marquis, pour ajuſter nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une choſe tous deux?
Que, qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Céliméne,

L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival aſſidu ?

ACASTE.

Ah ! Parbleu ! tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage.
Mais, chut.

SCENE II.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE.

CELIMENE.

ENcore, ici ?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CELIMENE.

Je viens d'ouïr entrer un caroſſe là-bas.
Sçavez-vous qui c'eſt ?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

CELIMENE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

ARſinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette femme ?

BASQUE.

Eliante là-bas eſt à l'entretenir.

CELIMENE.

De quoi s'aviſe-t-elle, & qui la fait venir ?

ACAS-

ACASTE.

Pour prude conſommée en tous lieux elle paſſe;
Et l'ardeur de ſon zéle....

CELIMENE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame, elle eſt du monde; & ſes ſoins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, ſans en venir à bout.
Elle ne ſçauroit voir qu'avec un œil d'envie,
Les amans déclarés, dont une autre eſt ſuivie,
Et ſon triſte mérite, abandonné de tous,
Contre le ſiécle aveugle, eſt toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude,
Ce que chez elle on voit d'affreuſe ſolitude;
Et, pour ſauver l'honneur de ſes foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairoit fort à la dame;
Et même, pour Alceſte, elle a tendreſſe d'ame.
Ce qu'il me rend de ſoins outrage ſes attraits,
Elle veut que ce ſoit un vol que je lui fais;
Et ſon jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, ſous main, contre moi ſe détache.
Enfin, je n'ai rien vû de ſi ſot à mon gré,
Elle eſt impertinente au ſuprême degré,
Et....

SCENE IV.

ARSINOE', CELIMENE, CLITANDRE, ACASTE.

CELIMENE.

AH! Quel heureux ſort en ce lieu vous amene?
Madame, ſans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOE'.

Je viens pour quelque avis que j'ai crû vous devoir.

CE-

CELIMENE.

Ah, mon Dieu! Que je ſuis contente de vous voir!

[*Clitandre & Acaſte ſortent en riant.*]

SCENE V.

ARSINOE', CELIMENE.

ARSINOE'.

LEur départ ne pouvoit plus à propos ſe faire.

CELIMENE.

Voulons-nous nous aſſeoir ?

ARSINOE'.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Madame, l'amitié doit ſur tout éclater
Aux choſes qui le plus nous peuvent importer;
Et, comme il n'en eſt point de plus grande importance
Que celles de l'honneur & de la bienſéance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu ſinguliére,
Où, ſur vous, du diſcours on tourna la matiére;
Et là, votre conduite, avec ſes grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous ſouffrez viſite,
Votre galanterie, & les bruits qu'elle excite,
Trouvérent des cenſeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'euſſe voulu.
Vous pouvez bien penſer quel parti je ſçûs prendre;
Je fis ce que je pûs pour vous pouvoir défendre,
Je vous excuſai fort ſur votre intention,
Et voulus de votre ame être la caution.
Mais vous ſçavez qu'il eſt des choſes dans la vie
Qu'on ne peut excuſer, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air, dont vous vivez, vous faiſoit un peu tort.
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face,
Qu'il n'eſt conte fâcheux que par-tout on n'en faſſe,

Et

Et que, ſi vous vouliez, tous vos déportemens
Pourroient moins donner priſe aux mauvais jugemens.
Non que j'y croye au fonds l'honnêteté bleſſée;
Me préſerve le Ciel d'en avoir la penſée!
Mais, aux ombres du crime, on prête aiſément foi,
Et ce n'eſt pas aſſez de bien vivre pour ſoi.
Madame, je vous crois l'ame trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zéle qui m'attache à tous vos intérêts.

CELIMENE.

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige; &, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'inſtant la faveur,
Par un avis auſſi qui touche votre honneur;
Et, comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprennant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux ſuivre, à mon tour, un exemple ſi doux,
En vous avertiſſant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faiſois viſite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais ſoins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber ſur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie & vos éclats de zéle
Ne furent pas cités comme un fort bon modéle;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos diſcours éternels de ſageſſe & d'honneur,
Vos mines, & vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'eſtime où vous étes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jettez ſur tous,
Vos fréquentes leçons & vos aigres cenſures
Sur des choſes qui ſont innocentes & pures;
Tout cela, ſi je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun ſentiment.
A quoi bon, diſoient-ils, cette mine modeſte,
Et ce ſage dehors que dément tout le reſte?

Elle

Elle eſt à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ſes gens, & ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots, elle étale un grand zéle;
Mais elle met du blanc, & veut paroître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défenſe,
Et leur aſſûrai fort que c'étoit médiſance ;
Mais tous les ſentimens combattirent le mien,
Et leur concluſion fut, que vous feriez bien
De prendre moins de ſoin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit ſe regarder ſoi-même un fort long-
tems,
Avant que de ſonger à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire,
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au beſoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le ſoin.
Madame, je vous crois auſſi trop raiſonnable,
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zéle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOE'.

A quoi qu'en reprenant on ſoit aſſujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame; & je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon ſincére avis vous a bleſſée au cœur.

CELIMENE.

Au contraire, Madame ; &, ſi l'on étoit ſage,
Ces avis mutuels ſeroient mis en uſage.
On détruiroit par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun eſt pour ſoi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zéle
Nous ne continuyons cet office fidéle,
Et ne prenions grand ſoin de nous dire, entre
nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de
vous.

ARSINOE'.

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'eſt en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CELIMENE.

Madame, on peut, je crois, louer & blâmer tout;
Et chacun a raiſon ſuivant l'âge ou le goût.
Il eſt une faiſon pour la galanterie,
Il en eſt une auſſi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand, de nos jeunes ans, l'éclat eſt amorti;
Cela ſert à couvrir de fâcheuſes diſgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne ſuive vos traces,
L'âge amènera tout; & ce n'eſt pas le tems,
Madame, comme on ſçait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOE'.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites ſonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir,
N'eſt pas d'un ſi grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne ſçais pourquoi votre ame ainſi s'emporte,
Madame, à me pouſſer de cette étrange ſorte.

CELIMENE.

Et moi, je ne ſçais pas, Madame, auſſi pourquoi,
On vous voit en tous lieux vous déchaîner ſur moi.
Faut-il de vos chagrins ſans ceſſe à moi vous prendre?
Et puis-je mais des ſoins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma perſonne aux gens inſpire de l'amour,
Et ſi l'on continuë à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut ſouhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y ſçaurois que faire, & ce n'eſt pas ma faute;
Vous avez le champ libre, & je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

AR-

ARSINOE'.

Hélas ! Et croyez-vous que l'on ſe mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine ?
Et qu'il ne nous ſoit pas fort aiſé de juger,
A quel prix, aujourd'hui, l'on peut les engager ?
Penſez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre ſeul mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que, pour vos vertus, ils vous font tous la cour ?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'eſt point dupe ; & j'en vois qui ſont faites
A pouvoir inſpirer de tendres ſentimens,
Qui, chez elles pourtant, ne fixent point d'amans ;
Et, de-là, nous pouvons tirer des conſéquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs ſans de grandes avances ;
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'eſt notre ſoupirant,
Et qu'il faut acheter tous les ſoins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une ſi grande gloire,
Pour les petits brillans d'une foible victoire ;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conquêtes des vôtres,
Je penſe qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne ſe point ménager ; & vous faire bien voir
Que l'on a des amans, quand on en veut avoir.

CELIMENE.

Ayez-en donc, Madame, & voyons cette affaire.
Par ce rare ſecret, efforcez-vous de plaire ;
Et ſans...

ARSINOE'.

Briſons, Madame, un pareil entretien.
Il pouſſeroit trop loin votre eſprit & le mien ;

Et

Et j'aurois pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon caroſſe encor ne m'obligeoit d'attendre.

CELIMENE.

Autant qu'il vous plaira, vous pouvez arrêter,
Madame; &, là-deſſus, rien ne doit vous hâter.
Mais, ſans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et Monſieur, qu'à propos le hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCENE VI.

ALCESTE, CELIMENE, ARSINOE'.

CELIMENE.

ALceſte, il faut que j'aille écrire un mot de lettre
Que, ſans me faire tort, je ne ſçaurois remettre,
Soyez avec Madame; elle aura la bonté
D'excuſer aiſément mon incivilité.

SCENE VII.

ALCESTE, ARSINOE'.

ARSINOE'.

VOus voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon caroſſe vienne;
Et jamais tous ſes ſoins ne pouvoient m'offrir rien,
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite ſublime
Entraînent de chacun & l'amour & l'eſtime;
Et le vôtre, ſans doute, a des charmes ſecrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de juſtice,
Vous avez à vous plaindre; & je ſuis en courroux,
Quand je vois, chaque jour, qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, Madame? Et ſur quoi pourroîs-en rien prétendre?
Quel ſervice à l'Etat eſt-ce qu'on m'a vû rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de ſi brillant de ſoi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOE'.

Tous ceux, ſur qui la cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux ſervices.
Il faut l'occaſion ainſi que le pouvoir;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir,
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! Laiſſons mon mérite, de grace.
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarraſſe?
Elle auroit fort à faire, & ſes ſoins ſeroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOE'.

Un mérite éclatant ſe déterre lui-même.
Du vôtre, en bien des lieux, on fait un cas extrême;
Et vous ſçaurez de moi qu'en deux fort bons endroits,
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé! Madame, l'on louë aujourd'hui tout le monde,
Et le ſiécle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout eſt d'un grand mérite également doué,
Ce n'eſt plus un honneur que de ſe voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre eſt mis dans la gazette.

ARSINOE'.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y ſonger vous nous faſſiez les mines,
On peut, pour vous ſervir, remuër des machines;

Et

Et j'ai des gens en main que j'employerai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin aſſez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fiſſe?
L'humeur dont je me ſens veut que je m'en banniſſe;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus néceſſaires
Pour y bien réuſſir, & faire mes affaires.
Etre franc & ſincére eſt mon plus grand talent,
Je ne ſçais point jouër les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il penſe,
Doit faire en ce pays fort peu de réſidence.
Hors de la cour, ſans doute on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas auſſi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouër de fort ſots perſonnages.
On n'a point à ſouffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louër les vers de Meſſieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis eſſuyer la cervelle.

ARSINOE'.

Laiſſons, puiſqu'il vous plaît, ce chapitre de cour.
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-deſſus mes penſées,
Je ſouhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez ſans doute un ſort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme eſt indigne de vous.

ALCESTE.

Mais, en diſant cela, ſongez-vous, je vous prie,
Que cette perſonne eſt, Madame, votre amie?

ARSINOE'.

Oui. Mais ma conſcience eſt bleſſée en effet,
De ſouffrir plus long-tems le tort que l'on vous fait.

L'état

L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flâme.

ALCESTE.

C'eſt me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOE'.

Oui, toute mon amie, elle eſt, & je la nomme
Indigne d'aſſervir le cœur d'un galant homme;
Et le ſien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela ſe peut, Madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité ſe ſeroit bien paſſée
De jetter dans le mien une telle penſée.

ARSINOE'.

Si vous ne voulez pas être deſabuſé,
Il faut ne vous rien dire, il eſt aſſez aiſé.

ALCESTE.

Non; mais ſur ce ſujet, quoi que l'on nous expoſe,
Les doutes ſont fâcheux plus que toute autre choſe;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît ſçavoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOE'.

Hé bien, c'eſt aſſez dit; &, ſur cette matiére,
Vous allez recevoir une pleine lumiére.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous faſſent foi.
Donnez-moi ſeulement la main juſques chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidéle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et, ſi pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous conſoler.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

NON, l'on n'a point vû d'ame à manier ſi dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure ;
En vain, de tous côtés, on l'a voulu tourner,
Hors de ſon ſentiment on n'a pû l'entraîner ;
Et jamais différend ſi bizarre, je penſe,
N'avoit de ces meſſieurs occupé la prudence.
Non, Meſſieurs, diſoit-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offenſe-t-il ? Et que veut-il me dire ?
Y va-t-il de ſa gloire à ne pas bien écrire ?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?
On peut être honnête homme, & faire mal des vers;
Ce n'eſt point à l'honneur que touchent ces matiéres,
Je le tiens galant homme en toutes les maniéres,
Homme de qualité, de mérite & de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira ; mais fort méchant auteur.
Je louerai, ſi l'on veut, ſon train & ſa dépenſe,
Son adreſſe à cheval, aux armes, à la danſe ;
Mais, pour louer ſes vers, je ſuis ſon ſerviteur,
Et, lorſque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit, de rimer, avoir aucune envie,
Qu'on n'y ſoit condamné ſur peine de la vie.

Enfin, toute la grace, & l'accommodement,
Où s'eſt avec effort plié ſon ſentiment,
C'eſt de dire, croyant adoucir mieux ſon ſtile,
Monſieur, je ſuis fâché d'être ſi difficile;
Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre ſonnet meilleur;
Et, dans une embraſſade, on leur a, pour conclure,
Fait vîte envelopper toute la procédure.

ELIANTE.

Dans ſes façons d'agir il eſt fort ſingulier,
Mais j'en fais, je l'avouë, un cas particulier;
Et la ſincérité dont ſon ame ſe pique,
A quelque choſe en ſoi de noble & d'héroïque.
C'eſt une vertu rare au ſiécle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir par tout, comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus ſur-tout je m'étonne
De cette paſſion où ſon cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne ſçais pas comment il s'aviſe d'aimer;
Et je ſçais moins encor comment votre couſine
Peut être la perſonne où ſon panchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait aſſez voir que l'amour dans les cœurs
N'eſt pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raiſons de douces ſympathies,
Dans cet exemple-ci, ſe trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choſes qu'on peut voir?

ELIANTE.

C'eſt un point qu'il n'eſt pas fort aiſé de ſçavoir.
Comment pouvoir juger s'il eſt vrai qu'elle l'aime?

Son

Son cœur, de ce qu'il ſent, n'eſt pas bien ſûr
lui-même;
Il aime quelquefois ſans qu'il le ſçache bien,
Et croit aimer auſſi par fois qu'il n'en eſt rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette couſine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ſes vœux tout d'un autre côté;
Et, par un choix pluſte, on le verroit,
Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ELIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons; & je croi
Qu'on doit ſur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppoſe point à toute ſa tendreſſe,
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéreſſe;
Et, ſi c'étoit qu'à moi la choſe pût tenir,
Moi-même, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.
Mais, ſi dans un tel choix, comme tout ſe peut
faire,
Son amour éprouvoit quelque deſtin contraire,
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me réſoudre à recevoir ſes vœux;
Et le refus, ſouffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppoſe pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous inſtruire
De ce que, là-deſſus, j'ai pris ſoin de lui dire.
Mais, ſi par un hymen, qui les joindroit eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ſes vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre ame lui préſente.
Heureux! ſi, quand ſon cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvoit ſur moi, Madame, retomber.

ELIANTE.

Vous vous divertiſſez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame;
Et je vous parle ici du meilleur de mon ame.
J'attends l'occaſion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes ſouhaits, j'en preſſe le moment.

SCENE II.

ALCESTE, ELIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

AH! Faites-moi raiſon, Madame, d'une offenſe
Qui vient de triompher de toute ma conſtance.

ELIANTE.

Qu'eſt-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puiſſe émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, ſans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas, comme cette avanture.
C'en eſt fait... Mon amour... Je ne ſçaurois parler.

ELIANTE.

Que votre eſprit, un peu, tâche à ſe rappeller.

ALCESTE.

O juſte Ciel! Faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus baſſes?

ELIANTE.

Mais encor, qui vous peut....

ALCESTE.

Ah! Tout eſt ruiné,
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné.

Céli-

Céliméne... Eût-on pû croire cette nouvelle?
Céliméne me trompe, & n'eſt qu'une infidéle.

ELIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juſte fondement?

PHILINTE.

Peut-être eſt-ce un ſoupçon conçû légérement;
Et votre eſprit jaloux prend, par fois, des chimméres...

ALCESTE.

Ah! Morbleu, mêlez-vous, Monſieur, de vos affaires,
[*à Eliante.*]
C'eſt de ſa trahiſon n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de ſa main.
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte,
A produit à mes yeux ma diſgrace & ſa honte;
Oronte, dont j'ai crû qu'elle fuyoit les ſoins,
Et que, de mes rivaux, je redoutois le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence;
Et n'eſt pas, quelque fois, ſi coupable qu'on penſe.

ALCESTE.

Monſieur, encore un coup, laiſſez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez ſouci que de votre intérêt.

ELIANTE.

Vous devez modérer vos tranſports, & l'outrage....

ALCESTE.

Madame, c'eſt à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'eſt à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de ſon cuiſant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate & perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur ſi conſtante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moi, vous venger! Comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidéle,
C'eſt par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les ſincéres vœux,
Par le profond amour, les ſoins reſpectueux,
Les devoirs empreſſés, & l'aſſidu ſervice,
Dont ce cœur va vous faire un ardent ſacrifice.

ELIANTE.

Je compatis ſans doute à ce que vous ſouffrez,
Et ne mépriſe point le cœur que vous m'offrez,
Mais, peut-être, le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe,
Et vous pouvez quitter ce déſir de vengeance.
Lorſque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force deſſeins qu'on n'exécute pas;
On a beau voir, pour rompre, une raiſon puiſſante,
Une coupable aimée eſt bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut ſe diſſipe aiſément,
Et l'on ſçait ce que c'eſt qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non. L'offenſe eſt trop mortelle,
Il n'eſt point de retour, & je romps avec elle;
Rien ne ſçauroit changer le deſſein que j'en fais,
Et je me punirois de l'eſtimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de ſa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre; & vous porter après
Un cœur tout dégagé de ſes trompeurs attraits.

SCE.

SCENE III.

CELIMENE, ALCESTE.

ALCESTE *à part.*

O Ciel ! De mes tranſports, puis-je être ici le maître ?

CELIMENE.

[*à part.*] [*à Alceſte.*]
Ouais ! Quel eſt donc le trouble où je vous vois paroître ?
Et que me veulent dire, & ces ſoupirs pouſſés,
Et ces ſombres regards que ſur moi vous lancez ?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs, dont une ame eſt capable,
A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
Que le fort, les démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de ſi méchant que vous.

CELIMENE.

Voilà, certainement, des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah ! Ne plaiſantez point, il n'eſt pas tems de rire.
Rougiſſez bien plûtôt, vous en avez raiſon ;
Et j'ai de ſûrs témoins de votre trahiſon.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme ;
Par ces fréquens ſoupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et, malgré tous vos ſoins & votre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre ;
Mais ne préſumez pas que, ſans être vengé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſçais que, ſur les vœux, on n'a point de puiſſance,
Que l'amour veut par tout naître ſans dépendance,

Que jamais, par la force, on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur.
Auſſi ne trouverois-je aucun ſujet de plainte,
Si, pour moi, votre bouche avoit parlé ſans feinte;
Et, rejettant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.
Mais, d'un aveu trompeur, voir ma flâme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſçauroit trouver de trop grands châtimens;
Et je puis tout permettre à mes reſſentimens.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé d'un coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés;
Je céde aux mouvemens d'une juſte colére,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CELIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorſque dans votre vûë
J'ai pris, pour mon malheur, le poiſon qui me tuë;
Et que j'ai crû trouver quelque ſincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CELIMENE.

De quelle trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! Que ce cœur eſt double, & ſçait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts;
Jettez ici les yeux, & connoiſſez vos traits;

Ce

Ce billet découvert ſuffit pour vous confondre,
Et, contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CELIMENE.

Voilà donc le ſujet qui vous trouble l'eſprit?

ALCESTE.

Vous ne rougiſſez pas, en voyant cet écrit?

CELIMENE.

Et par quelle raiſon faut-il que j'en rougiſſe?

ALCESTE.

Quoi! Vous joignez ici l'audace à l'artifice?
Le deſavouerez-vous, pour n'avoir point de ſeing?

CELIMENE.

Pourquoi deſavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, ſans demeurer confuſe
Du crime dont, vers moi, ſon ſtile vous accuſe?

CELIMENE.

Vous étes, ſans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi? Vous bravez ainſi ce témoin convainquant?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceurs pour Oronte,
N'a donc rien qui m'outrage, & qui vous faſſe honte?

CELIMENE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre eſt pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remiſe aujourd'hui.
Mais je veux conſentir qu'elle ſoit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à ſe plaindre du vôtre?
En ſerez-vous, vers moi, moins coupable en effet?

CELIMENE.

Mais ſi c'eſt une femme à qui va ce billet,
En quoi vous bleſſe-t-il, & qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah ! Le détour eſt bon , & l'excuſe admirable.
Je ne m'attendois pas , je l'avouë , à ce trait ;
Et me voilà , par là , convaincu tout-à-fait.
Oſez-vous recourir à ces ruſes groſſiéres ?
Et croyez-vous les gens ſi privés de lumiéres ?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez ſoutenir un menſonge ſi clair ;
Et comment vous pourrez tourner , pour une femme ,
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flâme.
Ajuſtez , pour couvrir un manquement de foi ,
Ce que je m'en vais lire. . . .

CELIMENE.

Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaiſant d'uſer d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'oſez dire.

ALCESTE.

Non , non , ſans s'emporter , prenez un peu ſouci
De me juſtifier les termes que voici.

CELIMENE.

Non , je n'en veux rien faire ; & dans cette occurrence ,
Tout ce que vous croirez m'eſt de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace , montrez-moi , je ſerai ſatisfait ,
Qu'on peut, pour une femme , expliquer ce billet.

CELIMENE.

Non, il eſt pour Oronte ; & je veux qu'on le croye.
Je reçois tous ſes ſoins avec beaucoup de joye ;
J'admire ce qu'il dit , j'eſtime ce qu'il eſt ;
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites , prenez parti , que rien ne vous arrête ,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE *à part.*

Ciel ! Rien de plus cruel peut-il être inventé ?

Et

Et jamais cœur fut-il de la ſorte traité ?
Quoi ! D'un juſte courroux je ſuis émû contr'elle,
C'eſt moi qui me viens plaindre, & c'eſt moi qu'on querelle !
On pouſſe ma douleur & mes ſoupçons à bout,
On me laiſſe tout croire, on fait gloire de tout ;
Et cependant mon cœur eſt encore aſſez lâche,
Pour ne pouvoir briſer la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il eſt trop épris !

[*à Céliméne.*]

Ah ! Que vous ſçavez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous ſervir de ma foibleſſe extrême ;
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et ceſſez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il ſe peut, ce billet innocent ;
A vous prêter les mains ma tendreſſe conſent,
Efforcez-vous ici de paroître fidéle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CELIMENE.

Allez, vous étes fou dans vos tranſports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien ſçavoir qui pourroit me contraindre
A deſcendre pour vous aux baſſeſſes de feindre ;
Et pourquoi, ſi mon cœur panchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec ſincérité.
Quoi ! De mes ſentimens l'obligeante aſſûrance,
Contre tous vos ſoupçons, ne prend pas ma défenſe ?
Auprès d'un tel garant, ſont-ils de quelque poids ?
N'eſt-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et, puiſque notre cœur fait un effort extrême,
Lorſqu'il peut ſe réſoudre à confeſſer qu'il aime,
Puiſque l'honneur du ſexe, ennemi de nos feux,
S'oppoſe fortement à de pareils aveux,

L'amant qui voit pour lui franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'eſt-il pas coupable, en ne s'aſſûrant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
Allez, de tels ſoupçons méritent ma colére,
Et vous ne valez pas que l'on vous conſidére.
Je ſuis ſotte, & veux mal à ma ſimplicité,
De conſerver encor pour vous quelque bonté,
Je devrois autre part attacher mon eſtime,
Et vous faire un ſujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah ! Traîtreſſe, mon foible eſt étrange pour vous,
Vous me trompez, ſans doute, avec des mots ſi doux ;
Mais il n'importe, il faut ſuivre ma deſtinée,
A votre foi mon ame eſt toute abandonnée,
Je veux voir juſqu'au bout quel ſera votre cœur,
Et ſi de me trahir il aura la noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah ! Rien n'eſt comparable à mon amour extrême ;
Et, dans l'ardeur qu'il a de ſe montrer à tous,
Il va juſqu'à former des ſouhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fuſſiez réduite en un ſort miſérable,
Que le Ciel, en naiſſant, ne vous eût donné rien,
Que vous n'euſſiez ni rang, ni naiſſance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant ſacrifice
Vous pût d'un pareil ſort réparer l'injuſtice ;
Et que j'euſſe la joye & la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CELIMENE.

C'eſt me vouloir du bien d'une étrange maniére.
Me préſerve le Ciel que vous ayez matiére...
Voici Monſieur du Bois plaiſamment figuré.

SCE-

SCENE IV.

CELIMENE, ALCESTE, DU BOIS.

ALCESTE.

QUe veut cet équipage & cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

DU BOIS.

Monſieur....

ALCESTE.

Hé bien ?

DU BOIS.

Voici bien des myſtéres.

ALCESTE.

Qu'eſt-ce ?

DU BOIS.

Nous ſommes mal, Monſieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi ?

DU BOIS.

Parlerai-je haut ?

ALCESTE.

Oui, parle, & promtement.

DU BOIS.

N'eſt-il point là quelqu'un ?

ALCESTE.

Ah ! Que d'amuſement !
Veux-tu parler ?

DU BOIS.

Monſieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment ?

DU BOIS.

Il faut d'ici déloger ſans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi ?

DU BOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cauſe ?

DU BOIS.

Il faut partir, Monſieur, ſans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raiſon me tiens-tu ce langage ?

DU BOIS.

Par la raiſon, Monſieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah ! Je te caſſerai la tête aſſûrément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DU BOIS.

Monſieur, un homme noir & d'habit & de mine,
Eſt venu nous laiſſer, juſques dans la cuiſine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pis qu'un démon.
C'eſt de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goute.

ALCESTE.

Hé bien ! Quoi ? Ce papier qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

DU BOIS.

C'eſt pour vous dire ici, Monſieur, qu'une heure enſuite,
Un homme, qui ſouvent vous vient rendre viſite,
Eſt venu vous chercher avec empreſſement;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sçachant que je vous ſers avec beaucoup de zéle,
De vous dire... Attendez, comme eſt-ce qu'il s'appelle ?

ALCESTE.

Laiſſe-là ſon nom, traître, & dis ce qu'il t'a dit.

DU

DU BOIS.

C'eſt un de vos amis enfin, cela ſuffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chaſſe,
Et que, d'être arrêté, le ſort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi ! N'a-t-il voulu te rien ſpécifier ?

DU BOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre & du papier ;
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je penſe,
Du fond de ce myſtére avoir la connoiſſance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CELIMENE.

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE.

Je ne ſçais ; mais j'aſpire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

DU BOIS *après avoir long-tems cherché le billet.*

Ma foi, je l'ai, Monſieur, laiſſé ſur votre table.

ALCESTE.

Je ne ſçais qui me tient...

CELIMENE.

Ne vous emportez pas ;
Et courez déméler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il ſemble que le ſort, quelque ſoin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, ſouffrez à mon amour,
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

LA réſolution en eſt priſe, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais, quel que ſoit ce coup, faut-il qu'il vous oblige.. . .

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire, & beau me raiſonner,
Rien, de ce que je dis, ne me peut détourner;
Trop de perverſité régne au ſiécle où nous ſommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! Contre ma partie, on voit, tout à la fois,
L'honneur, la probité, la pudeur & les loix,
On publie en tous lieux l'équité de ma cauſe,
Sur la foi de mon droit mon ame ſe repoſe;
Cependant je me vois trompé par le ſuccès,
J'ai pour moi la juſtice; & je perds mon procès!
Un traître, dont on ſçait la ſcandaleuſe hiſtoire,
Eſt ſorti triomphant d'une fauſſeté noire!
Toute la bonne foi céde à ſa trahiſon!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raiſon!
Le poids de ſa grimace, où brille l'artifice,
Renverſe le bon droit & tourne la juſtice!
Il fait par un arrêt couronner ſon forfait;
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture eſt même condamnable,

Un

Un livre à mériter la derniére rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur?
Et là-deſſus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'impoſture!
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être ſincére & franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empreſſée,
Sur des vers qu'il a faits, demander ma penſée;
Et, parce que j'en uſe avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adverſaire!
Et jamais de ſon cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que ſon ſonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu, ſont faits de cette ſorte!
C'eſt à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zéle vertueux,
La juſtice & l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'eſt trop ſouffrir les chagrins qu'on nous forge,
Tirons-nous de ce bois, & de ce coupe-gorge.
Puiſqu'entre humains ainſi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien promt le deſſein où vous êtes,
Et tout le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Ce que votre partie oſe vous imputer,
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit ſon faux rapport lui-même ſe détruire,
Et c'eſt une action qui pourroit bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui? De ſemblables tours il ne craint point l'éclat,
Il a permiſſion d'être franc ſcélérat;
Et, loin qu'à ſon crédit nuiſe cette avanture,
On l'en verra demain en meilleure poſture.

PHI-

PHILINTE.

Enfin, il eſt conſtant qu'on n'a pas trop donné
Au bruit que, contre vous, ſa malice a tourné;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;
Et, pour votre procès dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous eſt en juſtice aiſé d'y revenir,
Et, contre cet arrêt....

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque ſenſible tort qu'un tel arrêt me faſſe,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le caſſe;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la poſtérité
Comme une marque inſigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter,
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de peſter
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin....

ALCESTE.

Mais enfin, vos ſoins ſont ſuperflus.
Que pouvez-vous, Monſieur, me dire là-deſſus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuſer les horreurs de tout ce qui ſe paſſe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît,
Tout marche par cabale, & par pur intérêt;
Ce n'eſt plus que la ruſe aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devroient être faits d'autre ſorte.
Mais eſt-ce une raiſon que leur peu d'équité
Pour vouloir ſe tirer de leur ſociété?

Tous

Tous ces défauts humains nous donnent, dans
la vie,
Des moyens d'exercer notre philoſophie.
C'eſt le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et, ſi de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, juſtes & dociles,
La plûpart des vertus nous ſeroient inutiles,
Puiſqu'on en met l'uſage à pouvoir, ſans ennui,
Supporter dans nos droits l'injuſtice d'autrui ;
Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde....

ALCESTE.

Je ſçais que vous parlez, Monſieur, le mieux
du monde.
En beaux raiſonnemens vous abondez toujours ;
Mais vous perdez le tems, & tous vos beaux
diſcours.
La raiſon, pour mon bien, veut que je me retire,
Je n'ai point ſur ma langue un aſſez grand empire,
De ce que je dirois, je ne répondrois pas ;
Et je me jetterois cent choſes ſur les bras.
Laiſſez-moi, ſans diſpute, attendre Céliméne,
Il faut qu'elle conſente au deſſein qui m'améne ;
Je vais voir ſi ſon cœur a de l'amour pour moi,
Et c'eſt ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant ſa venuë.

ALCESTE.

Non. De trop de ſouci je me ſens l'ame émuë.
Allez-vous-en la voir, & me laiſſez enfin,
Dans ce petit coin ſombre, avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'eſt une compagnie étrange pour attendre ;
Et je vais obliger Eliante à deſcendre.

SCE-

SCENE II.

CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

OUi, c'eſt à vous de voir ſi, par des nœuds ſi doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre ame une pleine aſſûrance,
Un amant là-deſſus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur des mes feux a pû vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'eſt de ne plus ſouffrir qu'Alceſte vous prétende,
De le ſacrifier, Madame, à mon amour,
Et, de chez vous enfin, le bannir dès ce jour.

CELIMENE.

Mais quel ſujet ſi grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vû parler de ſon mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclairciſſemens?
Il s'agit de ſçavoir quels ſont vos ſentimens.
Choiſiſſez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma réſolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE *ſortant du coin où il étoit.*

Oui, Monſieur a raiſon, Madame. Il faut choiſir;
Et ſa demande ici s'accorde à mon déſir.
Pareille ardeur me preſſe, & même ſoin m'améne,
Mon amour veut du vôtre une marque certaine;
Les choſes ne ſont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monſieur, d'une flâme importune,
Troubler aucunement votre bonne fortune.

AL-

ALCESTE.

Je ne veux point, Monſieur, jaloux, ou non jaloux,
Partager de ſon cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui ſemble préférable...

ALCESTE.

Si, du moindre panchant, elle eſt pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre deſormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'eſt à vous de parler ſans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer ſans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, & choiſir de nous deux.

ORONTE.

Quoi! Sur un pareil choix vous ſemblez être en peine?

ALCESTE.

Quoi! Votre ame balance & paroît incertaine?

CELIMENE.

Mon Dieu! Que cette inſtance eſt là hors de ſaiſon.
Et que vous témoignez tous deux peu de raiſon!
Je ſçais prendre parti ſur cette préférence,
Et ce n'eſt pas mon cœur maintenant qui balance;
Il n'eſt point ſuſpendu, ſans doute, entre vous deux,
Et rien n'eſt ſi-tôt fait que le choix de nos vœux.

Mais

Mais je ſouffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la ſorte.
Je trouve que ces mots, qui ſont deſobligeans,
Ne ſe doivent point dire en préſence des gens;
Qu'un cœur, de ſon panchant, donne aſſez de lumiére,
Sans qu'on nous faſſe aller juſqu'à rompre en viſiére;
Et qu'il ſuffit, enfin, que de plus doux témoins
Inſtruiſent un amant du malheur de ſes ſoins.

ORONTE.

Non, non; un franc aveu n'a rien que j'appréhende,
J'y conſens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande;
C'eſt ſon éclat ſur-tout qu'ici j'oſe exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conſerver tout le monde eſt votre grande étude;
Mais plus d'amuſement, & plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-deſſus,
Ou bien, pour un arrêt, je prends votre refus;
Je ſçaurai de ma part expliquer ce ſilence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en penſe.

ORONTE.

Je vous ſçais fort bon gré, Monſieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même choſe que vous.

CELIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la juſtice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

SCE-

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE, CELIMENE, ORONTE, ALCESTE.

CELIMENE.

JE me vois, ma couſine, ici perſécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent, l'un & l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entr'eux le choix que fait mon cœur;
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les ſoins qu'il peut prendre.
Dites-moi ſi jamais cela ſe fait ainſi?

ELIANTE.

N'allez point là-deſſus me conſulter ici.
Peut-être y pourriez-vous être mal adreſſée;
Et je ſuis pour les gens qui diſent leur penſée.

ORONTE.

Madame, c'eſt en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici ſeront mal ſecondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, & lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que pourſuivre à garder le ſilence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un ſeul mot, pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, ſi vous ne parlez pas.

SCE-

SCENE IV.

ARSINOE, CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE.

MAdame, nous venons tous deux, ſans vous déplaire,
Eclaircir, avec vous, une petite affaire.

CLITANDRE *à Oronte & à Alceſte.*

Fort à propos, Meſſieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous étes mêlés dans cette affaire auſſi.

ARSINOE' *à Céliméne.*

Madame, vous ſerez ſurpriſe de ma vûë;
Mais ce ſont ces Meſſieurs qui cauſent ma venuë.
Tous deux ils m'ont trrouvée, & ſe ſont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne ſçauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre ame une trop haute eſtime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié paſſant ſur de petits diſcours,
J'ai bien voulu, chez vous, leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons, d'un eſprit adouci,
Comment vous vous prendrez à ſoutenir ceci,
Cette lettre par vous eſt écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaſte, écrit ce billet tendre.

ACASTE *à Oronte & à Alceſte.*

Meſſieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que ſa civilité,
A connoître ſa main, n'ait trop ſçû vous inſtruire;
Mais ceci vaut aſſez la peine de le lire.

Vous

VOus êtes un étrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, & de me reprocher que je n'ai jamais tant de joye, que lorſque je ne ſuis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuſte; &, ſi vous ne venez bien vîte me demander pardon de cette offenſe, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte...

Il devroit être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, eſt un homme qui ne ſçauroit me revenir; &, depuis que je l'ai vû, trois quarts-d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pû jamais prendre bonne opinion de lui. Pour le petit Marquis...

C'eſt moi-même, Meſſieurs, ſans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier long-tems la main, je trouve qu'il n'y a rien de ſi mince que toute ſa perſonne; & ce ſont de ces mérites qui n'ont que la cape & l'épée. Pour l'homme aux rubans verts...

[*à Alceſte.*]

A vous le dé Monſieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ſes bruſqueries, & ſon chagrin bourru; mais il eſt cent momens, où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme au ſonnet...

[*à Oronte.*]

Voici votre paquet.

Et pour l'homme au ſonnet, qui s'eſt jetté dans le bel eſprit, & veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; & ſa proſe me fatigue autant que ſes vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours ſi bien que vous penſez; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; & que c'eſt un merveilleux aſſaiſſonnement aux plaiſirs qu'on goûte, que la préſence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre, dont vous me parlez, & qui fait tant le doucereux, eſt le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il eſt extravagant de ſe perſuader qu'on l'aime, & vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raiſonnable, vos ſentimens contre les ſiens; & voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obſédée.

D'un fort beau caractére on voit là le modéle,
Madame, & vous ſçavez comment cela s'appelle.
Il ſuffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, & belle eſt la matiére,
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colére;
Et je vous ferai voir que les petits Marquis
Ont, pour ſe conſoler, des cœurs de plus haut prix.

SCENE V.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOE', ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

QUoi! De cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vû m'écrire?
Et votre cœur, paré de beaux ſemblans d'amour,
A tout le genre humain ſe promet tour à tour?
Allez, j'étois trop duppe, & je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faiſant vous connoître,
J'y profite d'un cœur, qu'ainſi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.

[*à Alceſte.*]

Monſieur, je ne fais plus d'obſtacle à votre flâme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

SCE-

SCENE VI.

CELIMENE, ELIANTE, ARSINOE', ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOE' *à Céliméne.*

CErtes, voilà le trait du monde le plus noir,
Je ne me ſçaurois taire, & me ſens émouvoir.
Voit-on des procédés qui ſoient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;
[*montrant Alceſte.*]
Mais Monſieur, que chez vous fixoit votre bonheur;
Un homme, comme lui, de mérite & d'honneur,
Et qui vous chériſſoit avec idolatrie,
Devroit-il...

ALCESTE.

Laiſſez-moi, Madame, je vous prie,
Vuider mes intérêts moi-même là-deſſus;
Et ne vous chargez point de ces ſoins ſuperflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici ſa querelle,
Il n'eſt point en état de payer ce grand zéle;
Et ce n'eſt pas à vous que je pourrai ſonger,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

ARSINOE'.

Hé! Croyez-vous, Monſieur, qu'on ait cette penſée,
Et que de vous avoir on ſoit tant empreſſée?
Je vous trouve un eſprit bien plein de vanité,
Si, de cette créance, il peut s'être flaté.
Le rebut de Madame eſt une marchandiſe,
Dont on auroit grand tort d'être ſi fort épriſe.
Détrompez-vous de grace, & portez-le moins haut,
Ce ne ſont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de ſoupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union ſi belle.

SCENE VII.

CELIMENE, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE *à Céliméne.*

HE' bien, je me ſuis tû, malgré ce que je voi,
Et j'ai laiſſé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris ſur moi-même un aſſez long empire ?
Et puis-je, maintenant...

CELIMENE.

Oui, vous pouvez tout dire ;
Vous en étes en droit, lorſque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confeſſe ; & mon ame confuſe
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuſe.
J'ai, des autres ici, mépriſé le courroux ;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre reſſentiment ſans doute eſt raiſonnable,
Je ſçais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute choſe dit que j'ai pû vous trahir,
Et qu'enfin vous avez ſujet de me haïr.
Faites-le, j'y conſens.

ALCESTE.

Hé ! Le puis-je, traîtreſſe ?
Puis-je ainſi triompher de toute ma tendreſſe ?
Et, quoiqu'avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvai-je un cœur en moi tout prêt à m'obéïr ?

[*à Eliante & à Philinte.*]

Vous voyez ce que peut une indigne tendreſſe,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foibleſſe.
Mais, à vous dire vrai, ce n'eſt pas encor tout,
Et vous allez me voir la pouſſer juſqu'au bout,
Montrer que c'eſt à tort que ſages on nous nomme;

Et

Et que, dans tous les cœurs, il eſt toujours de
l'homme. [*à Céliméne.*]
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits,
J'en ſçaurai dans mon ame excuſer tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foibleſſe,
Où le vice du tems porte votre jeuneſſe;
Pourvû que votre cœur veuille donner les mains
Au deſſein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que, dans mon déſert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous ſoyez, ſans tarder, réſoluë à me ſuivre.
C'eſt par-là ſeulement que, dans tous les eſprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits;
Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CELIMENE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir;
Et, dans votre déſert, aller m'enſévelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flâme réponde,
Que vous doit importer tout le reſte du monde?
Vos déſirs avec moi ne ſont-ils pas contens?

CELIMENE.

La ſolitude effraye une ame de vingt ans.
Je ne ſens point la mienne aſſez grande, aſſez
forte,
Pour me réſoudre à prendre un deſſein de la ſorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me réſoudre à ſerrer de tels nœuds;
Et l'hymen....

ALCESTE.

Non. Mon cœur à préſent vous déteſte,
Et ce refus lui ſeul fait plus que tout le reſte.
Puiſque vous n'étes point, en des liens ſi doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en
vous,
Allez, je vous refuſe; & ce ſenſible outrage,
De vos indignes fers, pour jamais me dégage.

SCENE DERNIERE.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE *à Eliante.*

MAdame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vû qu'en vous de la ſincérité,
De vous, depuis long-tems, je fais un cas extrême;
Mais laiſſez-moi toujours vous eſtimer de même,
Et ſouffrez que mon cœur, dans ſes troubles divers,
Ne ſe préſente point à l'honneur de vos fers.
Je m'en ſens trop indigne, & commence à connoître
Que le Ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point fait naître;
Que ce ſeroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin....

ELIANTE.

Vous pouvez ſuivre votre penſée.
Ma main, de ſe donner, n'eſt pas embarraſſée;
Et voilà votre ami, ſans trop m'inquiéter,
Qui, ſi je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ah! Cet honneur, Madame, eſt toute mon envie,
Et j'y ſacrifierois & mon ſang & ma vie.

ALCESTE.

Puiſſiez-vous, pour goûter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces ſentimens!
Trahi de toutes parts, accablé d'injuſtices,
Je vais ſortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher, ſur la terre, un endroit écarté,
Où, d'être homme d'honneur, on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute choſe,
Pour rompre le deſſein que ſon cœur ſe propoſe.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE

10780508

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

COMEDIE.

* * *

ACTEURS.

GERONTE, pere de Lucinde.
LUCINDE, fille de Géronte.
LEANDRE, amant de Lucinde.
SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voiſin de Sganarelle.
VALERE, domeſtique de Géronte.
LUCAS, mari de Jacqueline.
JACQUELINE, nourrice chez Géronte, & femme de Lucas.
THIBAUT, pere de Perrin, } payſans.
PERRIN, fils de Thibaut, }

La ſcéne eſt à la campagne.

107805U8

LE MEDECIN MALGRÉ-LUY.

10780508

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

NON, je te dis que je n'en veux rien faire ; & que c'eſt à moi de parler, & d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaiſie ; & que je ne me ſuis point mariée avec toi pour ſouffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

Oh ! La grande fatigue que d'avoir une femme, & qu'Ariſtote a bien raiſon, quand il dit qu'une femme eſt pire qu'un démon !

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec ſon benêt d'Ariſtote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiſeur de fagots, qui ſçache, comme moi, raiſonner des choſes; qui ait ſervi ſix ans un fameux Médecin, & qui ait ſçû, dans ſon jeune âge, ſon rudiment par cœur.

MARTINE.

Peſte du fou fieffé!

SGANARELLE.

Peſte de la carogne!

MARTINE.

Que maudit ſoit l'heure & le jour, où je m'aviſai d'aller dire oui!

SGANARELLE.

Que maudit ſoit le bec-cornu de Notaire qui me fit ſigner ma ruine!

MARTINE.

C'eſt bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un ſeul moment ſans rendre graces au Ciel de m'avoir pour ta femme, & méritois-tu d'épouſer une perſonne comme moi?

SGANARELLE.

Il eſt vrai que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu de me louer la premiere nuit de nos nôces. Hé, morbleu, ne me fais point parler là-deſſus. Je dirois de certaines choſes....

MARTINE.

Quoi? Que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baſte, laiſſons-là ce chapitre. Il ſuffit que nous ſçavons ce que nous ſçavons, & que tu fus bien-heureuſe de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien heureuſe de te trouver? Un homme

homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître qui me mange tout ce que j'ai !

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, piéce à piéce, tout ce qui eſt dans le logis !

SGANARELLE.

C'eſt vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté juſqu'au lit que j'avois !

SGANARELLE.

Tu t'en léveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laiſſe aucun meuble dans toute la maiſon !

SGANARELLE.

On en déménage plus aiſément.

MARTINE.

Et qui, du matin juſqu'au ſoir, ne fait que jouer & que boire !

SGANARELLE.

C'eſt pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce tems, que je faſſe avec ma famille ?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfans ſur les bras....

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bû & bien mangé, je veux que tout le monde ſoit ſaoul dans ma maiſon.

MARTINE.

Et tu prétends, yvrogne, que les choſes aillent toujours de même ?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes inſolences & tes débauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne ſçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous ſçavez que je n'ai pas l'ame endurante, & que j'ai le bras aſſez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous demange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chére moitié, vous avez envie de me dérober quelque choſe.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MAR-

MARTINE.

Vvrogne que tu es !

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

Je vous roſſerai.

MARTINE.

Infame.

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître, inſolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur. . . .

SGANARELLE.

Ah ! Vous en voulez donc ?

[*Sganarelle prend un bâton, & bat ſa femme.*]

MARTINE *criant.*

Ah, ah, ah, ah !

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous appaiſer.

SCENE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

HOlà, holà, holà. Fi. Qu'eſt-ce-ci ? Quelle infamie ! Peſte ſoit le coquin, de battre ainſi ſa femme !

MARTINE *à M. Robert.*

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.

Ah ! J'y conſens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez - vous ?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Eſt - ce - là votre affaire ?

M. ROBERT.

Vous avez raiſon.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

M. ROBERT.

Je me retracte.

MARTINE.

Qu'avez - vous à voir là - deſſus ?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Eſt - ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez - vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'eſt pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il eſt vrai.

MARTINE.

Et vous étes un ſot, de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

[*Elle lui donne un ſoufflet.*]

M. ROBERT *à Sganarelle.*

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, roſſez, battez, comme il faut, votre femme; je vous aiderai, ſi vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah! C'eſt une autre choſe.

SGANARELLE.

Je la veux battre, ſi je le veux; & ne la veux pas battre, ſi je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'eſt ma femme, & non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous étes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre & le doigt, il ne faut point mettre l'écorce.

[*Il bat M. Robert, & le chaſſe.*]

SCE-

SCENE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

OH çà, faiſons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainſi battuë ?

SGANARELLE.

Cela n'eſt rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé ?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non, je veux être en colére.

SGANARELLE.

Fi, c'eſt une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laiſſe-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien, va, je te demande pardon, mets là ta main.

MARTINE.

[*bas à part.*]

Je te pardonne; mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce ſont petites choſes qui ſont de tems en tems néceſſaires dans l'amitié, & cinq ou ſix coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, & je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCENE IV.

MARTINE *ſeule.*

VA, quelque mine que je faſſe, je n'oublierai pas mon reſſentiment; & je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je ſçais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi ſe venger d'un mari; mais c'eſt une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui ſe faſſe un peu mieux ſentir, & ce n'eſt pas contentement pour l'injure que j'ai reçûë.

SCENE V.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS *à Valere, ſans voir Martine.*

PArguenne, j'avons pris là tous deux une guéble de commiſſion, & je ne ſçais pas, moi, ce que je penſons attraper.

VA-

VALERE *à Lucas, ſans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? Il faut bien obéïr à notre maître; & puis, nous avons intérêt, l'un & l'autre, à la ſanté de ſa fille, notre maîtreſſe; & ſans doute ſon mariage, différé par ſa maladie, nous vaudra quelque récompenſe. Horace, qui eſt libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir ſur ſa perſonne; &, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu ſçais bien que ſon pere n'a jamais voulu conſentir à le recevoir pour ſon gendre.

MARTINE *rêvant à part, ſe croyant ſeule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS *à Valere.*

Mais quelle fantaiſie s'eſt-il bouté là dans la tête, puiſque tous les Médecins y avont perdu leur latin?

VALERE *à Lucas.*

On trouve quelquefois à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; & ſouvent, en de ſimples lieux....

MARTINE *ſe croyant toujours ſeule.*

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce ſoit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne ſçaurois les digérer, &...

[*heurtant Valere & Lucas.*]

Ah! Meſſieurs, je vous demande pardon; je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma tête quelque choſe qui m'embarraſſe.

VALERE.

Chacun a ſes ſoins dans le monde; & nous cherchons auſſi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque choſe où je vous pûſſe aider?

VALERE.

Cela ſe pourroit faire; & nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque Médecin particulier, qui pût donner quelque ſoulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'uſage de la langue. Pluſieurs Médecins ont déjà épuiſé toute leur ſcience après elle; mais on trouve, par fois, des gens avec des ſecrets admirables, de certains remédes particuliers, qui font le plus ſouvent ce que les autres n'ont ſçû faire, & c'eſt là ce que nous cherchons.

MARTINE *bas à part.*

Ah! Que le Ciel m'inſpire une admirable invention pour me venger de mon pendard! [*haut.*] Vous ne pouviez jamais vous mieux adreſſer pour rencontrer ce que vous cherchez; & nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies déſeſpérées.

VALERE.

Hé, de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuſe à couper du bois.

LUCAS.

Un Médecin qui coupe du bois?

VALERE.

Qui s'amuſe à cueillir des ſimples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non. C'eſt un homme extraordinaire, qui ſe plaît à cela, fantaſque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il eſt. Il va vétu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient ſa ſcience renfermée, & ne fuit rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la Médecine.

VA-

VALERE.

C'eſt une choſe admirable que tous les grands-hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur ſcience.

MARTINE.

La folie de celui-ci eſt plus grande qu'on ne peut croire; car elle va par fois juſqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de ſa capacité, & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il eſt Médecin, s'il ſe le met en fantaiſie, que vous ne preniez chacun un bâton, & ne le réduiſiez, à force de coups, à vous confeſſer à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'eſt ainſi que nous en uſons, quand nous avons beſoin de lui.

VALERE.

Voilà une étrange folie.

MARTINE.

Il eſt vrai; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle; mais il eſt aiſé à connoître. C'eſt un homme qui a une large barbe noire, & qui porte une fraiſe, avec un habit jaune & vert.

LUCAS.

Un habit jaune & vart! C'eſt donc le Médecin des parroquets?

VALERE.

Mais eſt-il bien vrai qu'il ſoit auſſi habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment? C'eſt un homme qui fait des miracles. Il y a ſix mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres Médecins, on la tenoit

noit morte il y avoit déjà ſix heures, & l'on ſe diſpoſoit à l'enſévelir, lorſqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vûë, une petite goutte de je ne ſçais quoi dans la bouche; &, dans le même inſtant, elle ſe leva de ſon lit, & ſe mit auſſitôt à ſe promener dans ſa chambre, comme ſi de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois ſemaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, & ſe briſa, ſur le pavé, la tête, les bras & les jambes. On n'y eut pas plûtôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il ſçait faire, & l'enfant auſſi-tôt ſe leva ſur ſes pieds, & courut jouer à la foſſette.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il faut que cet homme-là ait la Médecine univerſelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Têtegué, vlà juſtement l'homme qu'il nous faut. Allons vîte le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaiſir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais ſouvenez-vous bien, au moins, de l'avertiſſement que je vous ai donné.

LU-

LUCAS.

Hé! Morguenne, laiſſez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache eſt à nous.

VALERE *à Lucas.*

Nous ſommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; & j'en conçois, pour moi, la meilleure eſpérance du monde.

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE *chantant derriére le théatre.*

LA, la, la.

VALERE.

J'entends quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE *entrant ſur le théatre avec une bouteille à ſa main, ſans appercevoir Valere ni Lucas.*

La, la, la.... Ma foi, c'eſt aſſez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine.

[*après avoir bû.*]

Voilà du bois qui eſt ſalé comme tous les diables.

[*Il chante.*] *Qu'ils ſont doux,*
Bouteille jolie,
Qu'ils ſont doux,
Vos petits glou-gloux!
Mais mon ſort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! Bouteille ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous?

Allons, morbleu, il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE *bas à Lucas.*

Le voilà lui-même.

LU-

LUCAS *bas à Valere.*

Je penſe que vous dites vrai, & que j'avons bouté le nez deſſus.

VALERE.

Voyons de près.

SGANARELLE *embraſſant ſa bouteille.*

Ah! Ma petite friponne, que je t'aime! Mon petit bouchon.

[*Il chante.*] *Appercevant Valere & Lucas qui l'examinent, il baiſſe ſa voix.*

Mais mon ſort... feroit bien... des jaloux, Si...

[*Voyant qu'on l'examine de plus près.*]

Que diable! A qui en veulent ces gens-là?

VALERE *à Lucas.*

C'eſt lui aſſûrément.

LUCAS *à Valere.*

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

Sganarelle poſe la bouteille à terre; & Valere ſe baiſſant pour le ſaluer, comme il croit que c'eſt à deſſein de la prendre, il la met de l'autre côté; Lucas faiſant la même choſe que Valere, Sganarelle reprend ſa bouteille, & la tient contre ſon eſtomach, avec divers geſtes, qui font un jeu de théatre.

SGANARELLE *à part.*

Ils conſultent en me regardant. Quel deſſein auroient-ils?

VALERE.

Monſieur, n'eſt-ce pas vous qui vous appellez Sganarelle?

SGANARELLE.

Hé? Quoi?

VALERE.

Je vous demande ſi ce n'eſt pas vous qui ſe nomme Sganarelle?

SGA-

SGANARELLE *ſe tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oui, & non, ſelon ce que vous lui voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'eſt moi qui ſe nomme Sganarelle.

VALERE.

Monſieur, nous ſommes ravis de vous voir. On nous a adreſſés à vous pour ce que nous cherchons; & nous venons implorer votre aide, dont nous avons beſoin.

SGANARELLE.

Si c'eſt quelque choſe, Meſſieurs, qui dépende de mon petit négoce, je ſuis tout prêt à vous rendre ſervice.

VALERE.

Monſieur, c'eſt trop de grace que vous nous faites; mais, Monſieur, couvrez-vous s'il vous plaît, le ſoleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monſieur, boutez deſſus.

SGANARELLE.

Voici des gens bien pleins de cérémonie.

[*Il ſe couvre.*]

VALERE.

Monſieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens ſont toujours recherchés, & nous ſommes inſtruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il eſt vrai, Meſſieurs, que je ſuis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ah! Monſieur....

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune choſe, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

VALERE.

Monſieur, ce n'eſt pas cela dont il eſt queſtion.

SGANARELLE.

Mais auſſi je les vends cent dix ſols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne ſçaurois les donner à moins.

VALERE.

Monſieur, nous ſçavons les choſes.

SGANARELLE.

Si vous ſçavez les choſes, vous ſçavez que je les vends cela.

VALERE.

Monſieur, c'eſt ſe moquer que....

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins, il y a fagots & fagots; mais, pour ceux que je fais.....

VALERE.

Hé, Monſieur, laiſſons-là ce diſcours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALERE.

Hé! Fi.

SGANARELLE.

Non, en conſcience, vous en payerez cela. Je vous parle ſincérement, & ne ſuis pas homme à ſurfaire.

VALERE.

Faut-il, Monſieur, qu'une perſonne comme vous s'amuſe à ces groſſiéres feintes, s'abaiſſe à parler de la ſorte? Qu'un homme ſi ſçavant, un fameux Médecin comme vous étes, veuille ſe déguiſer aux yeux du monde, & tenir enterrés les beaux talens qu'il a?

SGANARELLE *à part.*

Il eſt fou.

VALERE.

De grace, Monſieur, ne diſſimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne ſart de rian; je ſçavons ç'en que je ſçavons.

SGANARELLE.

Quoi donc, que voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

VALERE.

Pour ce que vous étes, pour un grand Médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même; je ne le ſuis point, & je ne l'ai jamais été.

VALERE.

[*bas.*] [*haut.*]

Voilà ſa folie qui le tient. Monſieur, ne veuillez point nier les choſes davantage; & n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuſes extrémités.

SGA-

SGANARELLE.

A quoi donc ?

VALERE.

A de certaines choſes dont nous ſerions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne ſuis point Médecin, & ne ſçais ce que vous me voulez dire.

VALERE.

[*bas.*] [*haut.*]

Je vois bien qu'il ſe faut ſervir du reméde. Monſieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous étes.

LUCAS.

Hé, têtegué, ne lantiponez point davantage, & confeſſez à la franquette que v'sétes Médecin.

SGANARELLE *à part.*

J'enrage.

VALERE.

A quoi bon nier ce qu'on ſçait ?

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes là ? A quoi eſt-ce que ça vous fart ?

SGANARELLE.

Meſſieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne ſuis point Médecin.

VALERE.

Vous n'étes point Médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'n'étes pas Médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puiſque vous le voulez, il faut bien s'y réſoudre.

[*Ils prennent chacun un bâton, & le frappent.*]

SGANARELLE.

Ah, ah, ah! Meſſieurs, je ſuis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoi, Monſieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?

VALERE.

Je vous aſſûre que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué, j'en ſis fâché franchement.

SGANARELLE.

Que diable eſt ceci, Meſſieurs? De grace, eſt-ce pour rire, ou ſi tous deux vous extravaguez, de vouloir que je ſois Médecin?

VALERE.

Quoi! Vous ne vous rendez pas encore, & vous vous défendez d'être Médecin?

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi je le ſuis.

LUCAS.

Il n'eſt pas vrai que vous ſayez Médecin?

SGANARELLE.

[*Ils recommencent à le battre.*]

Non, la peſte m'étouffe. Ah, ah! Hé bien, Meſſieurs, oui, puiſque vous le voulez, je ſuis Médecin, je ſuis Médecin; Apoticaire encore, ſi vous le trouvez bon. J'aime mieux conſentir à tout, que de me faire aſſommer.

VA-

VALERE.

Ah ! Voilà qui va bien , Monſieur ; je ſuis ravi de vous voir raiſonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joye au cœur , quand je vous vois parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuſe de la libarté que j'avons priſe.

SGANARELLE *à part.*

Ouais ! Seroit-ce bien moi qui me tromperois , & ſerois-je devenu Médecin ſans m'en être apperçû ?

VALERE.

Monſieur , vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous étes , & vous verrez , aſſûrément , que vous en ſerez ſatisfait.

SGANARELLE.

Mais , Meſſieurs , dites-moi , ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Eſt-il bien aſſûré que je ſois Médecin ?

LUCAS.

Oui , par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte , ſi je le ſçavois.

VALERE.

Comment ! Vous étes le plus habile Médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah ! Ah !

LUCAS.

Un Médecin qui a gari je ne ſçais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu !

VALERE.

Une femme étoit tenuë pour morte il y avoit ſix heures ; elle étoit prête à enſévelir, lorsqu'avec une goutte de quelque choſe, vous la fites revenir, & marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peſte !

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans ſe laiſſit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes, & les bras caſſés ; & vous, avec je ne ſçais quel onguent, vous fites qu'auſſi-tôt il ſe relevit ſur ſes pieds, & s'en fut jouer à la foſſette.

SGANARELLE.

Diantre !

VALERE.

Enfin, Monſieur, vous aurez contentement avec nous ; & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laiſſant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah ! Je ſuis Médecin ſans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en reſſouviens. De quoi eſt-il queſtion ? Où faut-il ſe tranſporter ?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il eſt queſtion d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGA-

SGANARELLE.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALERE *bas à Lucas.*

Il aime à rire. [*à Sganarelle.*] Allons, Monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de Médecin?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE *préſentant ſa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous. Voilà où je mets mes juleps.

[*Puis ſe tournant vers Lucas en crachant.*]

Vous, marchez là-deſſus, par ordonnance du Médecin.

LUCAS.

Palſanguenne, vlà un Médecin qui me plaît; je penſe qu'il réuſſira, car il eſt bouffon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

GERONTE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

OUI, Monſieur, je crois, que vous ſerez ſatisfait ; & nous vous avons amené le plus grand Médecin du monde.

LUCAS.

Oh, morguenne ! il faut tirer l'échelle après cetilà ; & tous les autres ne ſont pas daignes de li déchauſſer ſes ſouliés.

VALERE.

C'eſt un homme qui a fait des cures merveilleuſes.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALERE.

Il eſt un peu capricieux, comme je vous ai dit ; &, par fois, il a des momens où ſon eſprit s'échape, & ne paroît pas ce qu'il eſt.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonner ; & l'an diroit par fois, ne v'sen déplaiſe, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALERE.

Mais, dans le fond, il eſt toute ſcience ; &, bien ſouvent, il dit des choſes tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il liſoit dans un livre.

VALERE.

Sa réputation s'eſt déjà répanduë ici ; & tout le monde vient à lui.

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir ; faites-le-moi vîte venir.

VALERE.

Je le vais querir.

SCENE II.

GERONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

PAr ma fi, Monſieu, ceti-ci fera juſtement ce qu'ant fait les autres. Je penſe que ce fera queuſſi queumi ; & la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce ſeroit, ſelon moi, un biau & bon mari, pour qui elle eût de l'amiquié.

GERONTE.

Ouais, nourrice ma mie ! Vous vous mêlez de bien des choſes.

LUCAS.

Taiſez-vous, notre minagere Jacquelaine ; ce n'eſt pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze, que tous ces Médecins n'y feront rian que de liau claire ; que votre fille a beſoin d'autre choſe que de ribarbe & de ſéné, & qu'un mari eſt un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GERONTE.

Eſt-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a ? Et, lorſque j'ai été dans le deſſein de la marier, ne s'eſt-elle pas oppoſée à mes volontés ?

JACQUELINE.

Je le crois bian, vous li vouliez bailler eun homme qu'elle n'aime point. Que ne preniais-vous ce Monſieu Liandre qui li touchoit au cœur ? Alle auroit été fort obéïſſante ; & je m'en vas gager qu'il la prendroit li, comme alle eſt, ſi vous la li vouliais donner.

GERONTE.

Ce Léandre n'eſt pas ce qu'il lui faut ; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui eſt ſi riche, dont il eſt hériquié.

GERONTE.

Tous ces biens à venir me ſemblent autant de chanſons. Il n'eſt rien tel que ce qu'on tient ; & l'on court grand riſque de s'abuſer, lorſque l'on compte ſur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux & aux priéres de meſſieurs les héritiers ; & l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorſqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement paſſe richeſſe. Les peres & les meres ont cette maudite coutume, de demander toujours qu'a-t-il & qu'a-t-elle ? Et le compere Piarre a marié ſa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin où alle avoit bouté ſon amiquié ; & vlà que la pauvre criature en eſt devenuë jaune comme eun coin, & n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'eſt un bel exem-

ple

ple pour vous, Monſieu; on n'a que ſon plaiſir en ce monde, & j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biauſſe.

GERONTE.

Peſte! Madame la nourrice, comme vous dégoiſez! Taiſez-vous, je vous prie, vous prenez trop de ſoin, & vous échauffez votre lait.

LUCAS *frappant, à chaque phraſe qu'il dit, ſur l'épaule de Géronte.*

Morgué, tai-toi, t'es eune impartinante. Monſieu n'a que faire de tes diſcours, & il ſçait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, ſans tant faire la raiſonneuſe. Monſieu eſt le pere de ſa fille; & il eſt bon & ſage pour voir ce qui li faut.

GERONTE.

Tout doux. Oh! Tout doux.

LUCAS *frappant encore ſur l'épaule de Géronte.*

Monſieu, je veux un peu la mortifier, & li apprendre le reſpect qu'alle vous doit.

GERONTE.

Oui; mais ces geſtes ne ſont pas néceſſaires.

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, GERONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

MOnſieur, préparez-vous. Voici notre Médecin qui entre.

GERONTE *à Sganarelle.*

Monſieur, je ſuis ravi de vous voir chez moi, & nous avons grand beſoin de vous.

SGANARELLE *en robe de Médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oui.

GERONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Dans ſon chapitre.... des chapeaux.

GERONTE.

Puiſqu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monſieur le Médecin, ayant appris les merveilleuſes choſes...

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace ?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne ſuis pas Médecin.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas Médecin ?

GERONTE.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

GERONTE.

Tout de bon.

[*Sganarelle prend un bâton & frappe Géronte.*]

Ah, ah, ah !

SGA-

SGANARELLE.

Vous êtes Médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GERONTE *à Valere.*

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené ?

VALERE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un Médecin goguenard.

GERONTE.

Oui ; mais je l'envoyerois promener avec ſes goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monſieur, ce n'eſt que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monſieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe.

GERONTE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

SGANARELLE.

Je ſuis fâché....

GERONTE.

Cela n'eſt rien.

SGANARELLE.

Des coups de bâton....

GERONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GERONTE.

Ne parlons plus de cela. Monſieur, j'ai une fille qui eſt tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je ſuis ravi, Monſieur, que votre fille ait beſoin de moi ; & je ſouhaiterois de tout mon cœur, que vous en euſſiez beſoin auſſi, vous, & toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous ſervir.

GERONTE.

Je vous ſuis obligé de ces ſentimens.

SGANARELLE.

Je vous aſſûre que c'eſt du meilleur de mon ame que je vous parle.

GERONTE.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites....

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille ?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde ! Ah ! Beau nom à médicamenter ! Lucinde !

GERONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui eſt cette grande femme là ?

GERONTE.

C'eſt la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCENE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE.

[*à part.*]

PEſte ! Le joli meuble que voilà ! Ah ! Nourrice, charmante nourrice, ma médecine eſt la très-humble eſclave de votre nourricerie, & je

je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos bonnes graces.

[*Il lui porte la main ſur le ſein.*]

Tous mes remédes, toute ma ſcience, toute ma capacité eſt à votre ſervice; &....

LUCAS.

Avec votre permiſſion, Monſieu le Médecin, laiſſez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi! Elle eſt votre femme?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! Vraiment je ne ſçavois pas cela, & je m'en réjouis pour l'amour de l'un & de l'autre.

[*Il fait ſemblant de vouloir embraſſer Lucas, & embraſſe la nourrice.*]

LUCAS *tirant Sganarelle, & ſe remettant entre lui & ſa femme.*

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous aſſûre que je ſuis ravi que vous ſoyez unis enſemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous; & je vous félicite, vous, d'avoir une femme ſi belle, ſi ſage, & ſi bien faite comme elle eſt.

[*Il fait encore ſemblant d'embraſſer Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle paſſe deſſous & embraſſe encore la nourrice.*]

LUCAS *le tirant encore.*

Hé, têtigué, point tant de complimens, je vous ſupplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouiſſe avec vous d'un ſi bel aſſemblage?

LU-

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais, avec ma femme, tréve de farimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, ſi je vous embraſſe pour vous témoigner ma joye, je l'embraſſe de même pour lui en témoigner auſſi.

[*Il continuë le même jeu.*]

LUCAS *le tirant pour la troiſiéme fois.*

Ah! Vartigué, monſieu le médecin, que de lantiponages!

SCENE V.

GERONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GERONTE.

MOnſieur, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, Monſieur, avec toute la Médecine.

GERONTE.

Où eſt-elle?

SGANARELLE *ſe touchant le front.*

Là dedans.

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais comme je m'intéreſſe à toute votre famille, il faut que j'eſſaye un peu le lait de votre nourrice, & que je viſite ſon ſein.

[*Il s'approche de Jacqueline.*]

LUCAS *le tirant, & lui faiſant faire la pirouette.*

Nanain, nanain, je n'avons que faire de ça.

SGA-

SGANARELLE.

C'eſt l'office du Médecin, de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je ſis votte ſarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardieſſe de t'oppoſer au Médecin? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fiévre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras, & lui faiſant faire auſſi la pirouette.*

Ote-toi de là auſſi. Eſt-ce que je ne ſis pas aſſez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque choſe qui ne ſoit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Fi le vilain, qui eſt jaloux de ſa femme.

GERONTE.

Voici ma fille.

SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, SGANARELLE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

ESt-ce là la malade?

GERONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille, & j'aurois tous les regrets du monde, ſi elle venoit à mourir.

SGA.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure ſans l'ordonnance du Médecin.

GERONTE.

Allons, un ſiége.

SGANARELLE *aſſis entre Géronte & Lucinde.*

Voilà une malade qui n'eſt pas tant dégoutante, & je tiens qu'un homme bien ſain s'en accommoderoit aſſez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, Monſieur.

SGANARELLE.

Tant mieux, lorſque le Médecin fait rire le ma-
[*à Lucinde.*]
la de, c'eſt le meilleur ſigne du monde. Hé bien, de quoi eſt-il queſtion ? Qu'avez-vous ? Quel eſt le mal que vous ſentez ?

LUCINDE *portant ſa main à ſa bouche, à ſa tête, & ſous ſon menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé ? Que dites-vous ?

LUCINDE *continuant les mêmes geſtes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi ?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage eſt-ce là ?

GERONTE.

Monſieur, c'eſt là ſa maladie. Elle eſt devenuë muëtte, ſans que juſqu'ici on en ait pû ſçavoir la cauſe, & c'eſt un accident qui a fait reculer ſon mariage.

SGA-

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GERONTE.

Celui qu'elle doit épouſer, veut attendre ſa guériſon, pour conclure les choſes.

SGANARELLE.

Et qui eſt ce ſot là, qui ne veut pas que ſa femme ſoit muëtte ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderois bien de la vouloir guérir.

GERONTE.

Enfin, Monſieur, nous vous prions d'employer tous vos ſoins, pour la ſoulager de ſon mal.

SGANARELLE.

Ah ! Ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppreſſe-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Oui, Monſieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait. Va-t-elle où vous ſçavez ?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieuſement ?

GERONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matiére eſt-elle louable ?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choſes.

[*à Lu-*

[*à Lucinde.*] SGANARELLE [*à Géronte.*]

Donnez-moi votre bras. Voilà un pous qui marque que votre fille eſt muëtte.

GERONTE.

Hé, oui, Monſieur, c'eſt là ſon mal, vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah! ah!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné ſa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands Médecins, nous connoiſſons d'abord les choſes. Un ignorant auroit été embarraſſé, & vous eût été dire, c'eſt ceci, c'eſt cela; mais moi, je touche au but du premier coup, & je vous apprends que votre fille eſt muëtte.

GERONTE.

Oui; mais je voudrois bien que vous me pûſſiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'eſt rien de plus aiſé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort bien; mais la cauſe, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs Auteurs vous diront que c'eſt l'empêchement de l'action de ſa langue.

GERONTE.

Mais encore, vos ſentimens ſur cet empêchement de l'action de ſa langue?

SGANARELLE.

Ariſtote, là-deſſus, dit..... de fort belles choſes.

GERONTE.

Je le crois.

SGA-

SGANARELLE.

Ah! C'étoit un grand homme!

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait; un homme qui étoit

[*levant ſon bras depuis le coude.*]

plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc a notre raiſonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de ſa langue eſt cauſé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres ſçavans, nous appellons humeurs peccantes; c'eſt-à-dire.... humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaiſons des influences, qui s'élevent dans la région des maladies, venant... pour ainſi dire... à... Entendez-vous le latin?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *ſe levant bruſquement.*

Vous n'entendez point le latin?

GERONTE.

Non.

SGANARELLE *avec entouſiaſme.*

Cabricias arci thuram, catalamus, ſingulariter, nominativo, hæc muſa, la muſe, *bonus, bona, bonum, Deus ſanctus, eſt ne oratio latinas? Etiam,* oui. *Quare,* pourquoi? *Quia ſubſtantivo, & adjectivum, concordat in generi, numerum, & caſus.*

GERONTE.

Ah! Que n'ai-je étudié?

JACQUELINE.

L'habile homme que vlà!

LUCAS.

Oui, ça eſt ſi biau, que je n'y entends goutte.

SGA-

SGANARELLE.

Or ces vapeurs, dont je vous parle, venant à paſſer, du côté gauche où eſt le foye, au côté droit où eſt le cœur, il ſe trouve que le poulmon, que nous appellons en latin, *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec, *naſmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appellons en hebreu, *cubile*, rencontre en ſon chemin leſdites vapeurs qui rempliſſent les ventricules de l'omoplate; & parce que leſdites vapeurs.... comprenez bien ce raiſonnement, je vous prie, & parce que leſdites vapeurs ont certaine malignité.... Ecoutez bien ceci, je vous conjure.

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui eſt cauſée.... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GERONTE.

Je le ſuis.

SGANARELLE.

Qui eſt cauſée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs..... *Oſſabandus*, *nequei*, *nequer*, *potarium*, *quipſa milus*. Voilà juſtement ce qui fait que votre fille eſt muëtte.

JACQUELINE.

Ah! Que ça eſt bian dit, notte homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue auſſi bian penduë?

GERONTE.

On ne peut pas mieux raiſonner, ſans doute. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui m'a choqué; c'eſt l'endroit du foye & du cœur. Il me ſemble que vous les placez autrement qu'ils ne ſont, que le cœur eſt du côté gauche, & le foye du côté droit.

SGA-

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainſi; mais nous avons changé tout cela, & nous faiſons maintenant la Médecine d'une méthode toute nouvelle.

GERONTE.

C'eſt ce que je ne ſçavois pas; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal; & vous n'étes pas obligé d'être auſſi habile que nous.

GERONTE.

Aſſûrément; mais, Monſieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire?

GERONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis eſt qu'on la remette ſur ſon lit, & qu'on lui faſſe prendre, pour reméde, quantité de pain trempé dans le vin.

GERONTE.

Pourquoi cela, Monſieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain mêlés enſemble, une vertu ſympatique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre choſe aux perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GERONTE.

Cela eſt vrai. Ah le grand homme! Vîte, quantité de pain & de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir, ſur le ſoir, en quel état elle ſera.

SCE-

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

[*à Jacqueline.*] [*à Geronte.*]

DOucement, vous. Monſieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je faſſe quelques petits remédes.

JACQUELINE.

Qui? Moi? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande ſanté eſt à craindre, & il ne ſera pas mauvais de vous faire quelque petite ſaignée amiable, de vous donner quelque petit cliſtére dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monſieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire ſaigner, quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en eſt ſalutaire; &, comme on boit pour la ſoif à venir, il faut ſe faire auſſi ſaigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, & je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apoticaire.

SGANARELLE.

Vous étes rétive aux remédes; mais nous ſçaurons vous ſoumettre à la raiſon.

SCE-

SCENE VIII.

GERONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

JE vous donne le bon jour.

GERONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GERONTE.

Vous donner de l'argent, Monſieur.

SGANARELLE *tendant ſa main par derriére, tandis que Géronte ouvre ſa bourſe.*

Je n'en prendrai pas, Monſieur.

GERONTE.

Monſieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GERONTE.

Voilà qui eſt fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GERONTE.

Hé !

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le crois.

SGANARELLE *après avoir pris l'argent.*

Cela eſt-il de poids?

GERONTE.

Oui, Monſieur.

SGANARELLE.

Je ne ſuis pas un Médecin mercenaire.

GERONTE.

Je le ſçais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GERONTE.

Je n'ai pas cette penſée.

SGANARELLE *ſeul, regardant l'argent qu'il a reçû.*

Ma foi, cela ne va pas mal; &, pourvû que...

SCENE IX.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.

MOnſieur, il y a long-tems que je vous attends; & je viens implorer votre aſſiſtance.

SGANARELLE *lui tâtant le pous.*

Voilà un pous qui eſt fort mauvais.

LEANDRE.

Je ne ſuis point malade, Monſieur; & ce n'eſt pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'étes pas malade, que diable ne le dites-vous donc?

LEAN-

LEANDRE.

Non. Pour vous dire la choſe en deux mots, je m'appelle Léandre qui ſuis amoureux de Lucinde que vous venez de viſiter; &, comme par la mauvaiſe humeur de ſon pere, toute ſorte d'accès m'eſt fermé auprès d'elle, je me hazarde à vous prier de vouloir ſervir mon amour, & de me donner lieu d'exécuter un ſtratagême que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent abſolument mon bonheur & ma vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous? Comment? Oſer vous adreſſer à moi pour vous ſervir dans votre amour, & vouloir ravaler la dignité de Médecin à des emplois de cette nature?

LEANDRE.

Monſieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE *en le faiſant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous étes un impertinent.

LEANDRE.

Hé! Monſieur, doucement.

SGANARELLE.

Un mal-aviſé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne ſuis point homme à cela; & que c'eſt une inſolence extrême....

LEANDRE *tirant une bourſe.*

Monſieur.

SGANARELLE.

[*recevant la bourſe.*]

De vouloir m'employer.... Je ne parle pas pour vous, car vous étes honnête homme, & je ſerois ravi de vous rendre ſervice. Mais il y a de

certains impertinens au monde, qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne ſont pas ; & je vous avouë que cela me met en colére.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monſieur, de la liberté que. . . .

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi eſt-il queſtion ?

LEANDRE.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, que cette maladie que vous voulez guérir, eſt une feinte maladie. Les Médecins ont raiſonné là-deſſus comme il faut ; & ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foye ; mais il eſt certain que l'amour en eſt la véritable cauſe, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour ſe délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye enſemble, retirons-nous d'ici ; & je vous dirai, en marchant, ce que je ſouhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monſieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendreſſe qui n'eſt pas concevable ; & j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crévera, ou bien elle ſera à vous.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

LEANDRE, SGANARELLE.

LEANDRE.

IL me ſemble que je ne ſuis pas mal ainſi, pour un Apoticaire; &, comme le pere ne m'a guéres vû, ce changement d'habit & de perruque eſt aſſez capable, je crois, de me déguiſer à ſes yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout ce que je ſouhaiterois, ſeroit de ſçavoir cinq ou ſix grands mots de Médecine, pour parer mon diſcours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'eſt pas néceſſaire; il ſuffit de l'habit, & je n'en ſçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment?

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi j'entends rien en Médecine. Vous étes honnête homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LEANDRE.

Quoi? Vous n'étes pas effectivement....

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, ils m'ont fait Médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être ſi ſçavant que cela; & toutes mes études n'ont été que juſqu'en ſixiéme. Je ne ſçais point ſur quoi cette imagination leur eſt venuë; mais, quand j'ai vû qu'à toute force ils vouloient que je fuſſe Médecin, je me ſuis réſolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne ſçauriez croire comment l'erreur s'eſt répanduë, & de quelle façon chacun eſt endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; &, ſi les choſes vont toujours de même, je ſuis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'eſt le métier le meilleur de tous; car, ſoit qu'on faſſe bien, ou ſoit qu'on faſſe mal, on eſt toujours payé de même ſorte. La méchante beſogne ne retombe jamais ſur notre dos, & nous taillons comme il nous plaît ſur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faiſant des ſouliers, ne ſçauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots caſſés; mais ici l'on peut gâter un homme, ſans qu'il en coûte rien. Les bévûës ne ſont point pour nous; & c'eſt toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profeſſion eſt qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une diſcrétion la plus grande du monde; jamais on n'en voit ſe plaindre du Médecin qui l'a tué.

LEANDRE.

Il eſt vrai que les morts ſont fort honnêtes gens ſur cette matiére.

SGANARELLE *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir conſulter.

[*à Léandre.*]

fulter. Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtreſſe.

SCENE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

MOnſieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin & moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mere, qui a pour nom Parette, eſt dans un lit malade il y a ſix mois.

SGANARELLE *tendant la main, comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y faſſe?

THIBAUT.

Je voudrions, Monſieu, que vous nous bailliſſiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi eſt-ce qu'elle eſt malade?

THIBAUT.

Alle eſt malade d'hypocriſie, Monſieu.

SGANARELLE.

D'hypocriſie?

THIBAUT.

Oui, c'eſt-à-dire, qu'alle eſt enflée par tout, & l'an dit que c'eſt quantité de ſérioſités qu'alle a dans le corps, & que ſon foye, ſon ventre, ou ſa rate, comme vous voudrais l'appeller, au glieu de faire du ſang, ne fait plus que

de liau. Alle a, de deux jours l'un, la fiévre quotiguenne, avec des laſſitudes & des douleurs dans les muſles des jambes. On entend dans ſa gorge des fleumes qui ſont tout prêts à l'étouffer ; & par fois il li prend des ſincoles & des converſions, que je crayons qu'alle eſt paſſée. J'avons dans notre village un apoticaire, révérence parler, qui li a donné je ne ſçais combien d'hiſtoires, & il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavemens, ne vs'en déplaiſe, en apoſtumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, & en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin ametile ; mais j'ai-ſ-eu peur franchement que ça l'envoyît à *patres*, & l'an dit que ces gros Médecins tuont je ne ſçais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE *tendant toujours la main.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait eſt, Monſieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je faſſions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monſieu, ma mere eſt malade, & vlà deux écus que je vous apportons, pour nous bailler queuque reméde.

SGANARELLE.

Ah ! Je vous entends, vous. Voilà un garcon qui parle clairement, & qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere eſt malade d'hydropiſie, qu'elle eſt enflée par tout le corps, qu'elle a la fiévre, avec des douleurs dans les jambes,

jambes, & qu'il lui prend par fois des ſincopes & des convulſions, c'eſt-à-dire, des évanouiſſemens.

PERRIN.

Hé oui, Monſieu, c'eſt juſtement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un pere qui ne ſçait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un reméde?

PERRIN.

Oui, Monſieu.

SGANARELLE.

Un reméde pour la guérir?

PERRIN.

C'eſt comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui faſſiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, Monſieu?

SGANARELLE.

Oui, c'eſt un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail, & des perles, & quantité d'autres choſes précieuſes.

PERRIN.

Monſieu, je vous ſommes bien obligés; & j'allons li faire prendre ça tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS, dans le fond du théatre.

SGANARELLE.

VOici la belle nourrice. Ah? Nourrice de mon cœur, je ſuis ravi de cette rencontre; & votre vûë eſt la rhubarbe, la caſſe, & le ſéne, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, Monſieu le Médecin, ça eſt trop bian dit pour moi, & je n'entends rien à tout votre latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joyes du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je ſis votre ſarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me gariſſe pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux & fâcheux, comme celui que vous avez!

JACQUELINE.

Que vlez-vous, Monſieu? C'eſt pour la pénitence de mes fautes; & là où la chévre eſt liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment? Un ruſtre comme cela? Un homme qui vous obſerve toujours, & ne veut pas que perſonne vous parle?

JAC-

JACQUELINE.

Hélas ! Vous n'avez rien vû encore ; & ce n'eſt qu'un petit échantillon de ſa mauvaiſe himeur.

SGANARELLE.

Eſt-il poſſible, & qu'un homme ait l'ame aſſez baſſe pour maltraiter une perſonne comme vous ? Ah ! Que j'en ſçais, belle nourrice, & qui ne ſont pas loin d'ici, qui ſe tiendroient heureux de baiſer ſeulement les petits bouts de vos petons ! Pourquoi faut-il qu'une perſonne ſi bien faite, ſoit tombée en de pareilles mains, & qu'un franc animal, un brutal, un ſtupide, un ſot... Pardonnez-moi, nourrice, ſi je parle ainſi de votre mari.

JACQUELINE.

Hé, Monſieu, je ſçais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, ſans doute, nourrice, il les mérite ; & il mériteroit encore que vous lui miſſiez quelque choſe ſur la tête, pour le punir des ſoupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il eſt bien vrai que, ſi je n'avois devant les yeux que ſon intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange choſe.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'eſt un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; &, ſi j'étois aſſez heureux, belle nourrice, pour être choiſi pour... *Dans le tems que Sganarelle tend les bras pour embraſſer Jacqueline, Lucas paſſe ſa tête par deſſous, & ſe met entre eux deux. Sganarelle & Jacqueline regardent Lucas, & ſortent chacun de leur côté.*

SCENE IV.

GERONTE, LUCAS.

GERONTE.

HOlà, Lucas, n'as-tu point vû ici notre Médecin ?

LUCAS.

Et oui de par tous les diantres, je l'ai vû & ma femme auſſi.

GERONTE.

Où eſt-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS.

Je ne ſçais ; mais je voudrois qu'il fût à tous les diables.

GERONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

AH ! Monſieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amuſé dans votre cour à expulſer le ſuperflu de la boiſſon. Comment ſe porte la malade ?

GERONTE.

Un peu plus mal, depuis votre reméde.

SGA-

SGANARELLE.

Tant mieux. C'eſt ſigne qu'il opére.

GERONTE.

Oui ; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine ; j'ai des remédes qui ſe moquent de tout, & je l'attends à l'agonie.

GERONTE *montrant Leandre.*

Qui eſt cet homme-là que vous amenez ?

SGANARELLE *faiſant des ſignes avec la main, pour montrer que c'eſt un Apoticaire.*

C'eſt. . .

GERONTE.

Quoi ?

SGANARELLE.

Celui. . .

GERONTE.

Hé ?

SGANARELLE.

Qui. . .

GERONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura beſoin.

SCENE VI.

LUCINDE, GERONTE, LEANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

MOnſieu, vlà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

[*à Léandre.*]

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monſieur l'Apoticaire, tâter un peu ſon pous, afin que je raiſonne tantôt avec vous de ſa maladie.

[*Sganarelle tire Geronte dans un coin du théatre, & lui paſſe un bras ſur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où ſont Léandre & Lucinde.*]

Monſieur, c'eſt une grande & ſubtile queſtion, entre les Docteurs, de ſçavoir ſi les femmes ſont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns diſent que non, les autres diſent que oui; & moi je dis que oui & non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui ſe rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cauſe que la partie brutale veut toujours prendre empire ſur la ſenſitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune, & comme le ſoleil qui darde ſes rayons ſur la concavité de la terre, trouve. . .

LUCINDE *à Léandre.*

Non, je ne ſuis point du tout capable de changer de ſentiment.

GERONTE.

Voilà ma fille qui parle! O grande vertu du reméde! O admirable Médecin! Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de cette guériſon merveilleuſe! & que puis-je faire pour vous, après un tel ſervice?

SGANARELLE *ſe promenant ſur le théatre, & s'éventant avec ſon chapeau.*

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oui, mon pere, j'ai recouvré la parole; mais je l'ai recouvrée pour vous dire, que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, & que c'eſt inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'eſt capable d'ébranler la réſolution que j'ai priſe.

GERONTE.

Quoi!...

LUCINDE.

Vous m'oppoſerez en vain de belles raiſons.

GERONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos diſcours ne ſerviront de rien.

GERONTE.

Je...

LUCINDE.

C'eſt une choſe où je ſuis déterminée.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'eſt puiſſance paternelle, qui me puiſſe obliger à me marier malgré moi.

GERONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il...

LU-

LUCINDE.

Mon cœur de ſçauroit ſe ſoumettre à cette tyrannie.

GERONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plûtôt dans un couvent, que d'épouſer un homme que je n'aime point.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le tems. Je n'en ferai rien. Cela eſt réſolu.

GERONTE.

Ah! Quelle impétuoſité de paroles! Il n'y a

[*à Sganarelle.*]

pas moyen d'y réſiſter. Monſieur, je vous prie de la faire redevenir muëtte.

SGANARELLE.

C'eſt une choſe qui m'eſt impoſſible. Tout ce que je puis faire pour votre ſervice, eſt de vous rendre ſourd, ſi vous voulez.

GERONTE.

[*à Lucinde.*]

Je vous remercie. Penſes-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raiſons ne gagneront rien ſur mon ame.

GERONTE.

Tu épouſeras Horace dès ce ſoir.

LUCINDE.

J'épouſerai plutôt la mort.

SGANARELLE *à Geronte.*

Mon Dieu, arrêtez-vous, laiſſez-moi médicamenter cette affaire. C'eſt une maladie qui la tient; & je ſçais le reméde qu'il y faut apporter.

GE-

GERONTE.

Seroit-il poſſible, Monſieur, que vous puiſſiez auſſi guérir cette maladie d'eſprit ?

SGANARELLE.

Oui, laiſſez-moi faire, j'ai des remédes pour tout ; & notre Apoticaire nous ſervira pour cette cure. [*à Léandre.*] Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre, eſt tout-à-fait contraire aux volontés du pere, qu'il n'y a point de tems à perdre, que les humeurs ſont fort aigries, & qu'il eſt néceſſaire de trouver promtement un reméde à ce mal qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un ſeul, qui eſt une priſe de fuite purgative, que vous mêlerez, comme il faut, avec deux dragmes de matrimonium en pilulles. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce reméde ; mais, comme vous étes habile homme dans votre métier, c'eſt à vous de l'y réſoudre, & de lui faire avaler la choſe du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs tandis que j'entretiendrai ici ſon pere ; mais, ſur tout, ne perdez point de tems. Au reméde, vîte, au reméde ſpécifique.

SCENE VII.

GERONTE, SGANARELLE.

GERONTE.

QUelles drogues, Monſieur, ſont celles que vous venez de dire ! Il me ſemble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce ſont drogues dont on ſe ſert dans les néceſſités urgentes.

GE-

GERONTE.

Avez-vous jamais vû une inſolence pareille à la ſienne ?

SGANARELLE.

Les filles ſont quelquefois un peu têtuës.

GERONTE.

Vous ne ſçauriez croire comme elle eſt affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du ſang fait cela dans les jeunes eſprits.

GERONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai ſçû tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait ſagement.

GERONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'ayent eu communication enſemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il ſeroit arrivé quelque folie, ſi j'avois ſouffert qu'ils ſe fuſſent vûs.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'eſt prudemment.

GERONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ſes efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle!

GERONTE.

Mais il perdra ſon tems.

SGANARELLE.

Ah, ah!

GERONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas à faire à un ſot, & vous ſçavez des rubriques qu'il ne ſçait pas. Plus fin que vous n'eſt pas bête.

SCENE VIII.

LUCAS, GERONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

AH palſanguenne, Monſieu, veci bian du tint tamarre; votre fille s'en eſt enfuie avec ſon Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apoticaire; & vlà Monſieu le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GERONTE.

Comment! M'aſſaſſiner de la façon? Allons, un Commiſſaire, & qu'on empêche qu'il ne ſorte. Ah! Traître, je vous ferai punir par la juſtice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monſieu le Médecin, vous ferez pendu; ne bougez de-là ſeulement.

SCE-

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE *à Lucas.*

AH, mon Dieu! Que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du Médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi! Mon mari pendu? Hélas! Et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notte maître.

MARTINE.

Hélas! Mon cher mari, eſt-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laiſſes mourir en préſence de tant de gens?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y faſſe?

MARTINE.

Encore ſi tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque conſolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de-là, tu me fends le cœur.

MAR-

MARTINE.

Non ; je veux demeurer pour t'encourager à la mort ; & je ne te quitterai point que je ne t'aye vû pendu.

SGANARELLE.

Ah !

SCENE X.

GERONTE, *SGANARELLE*, *MARTINE.*

GERONTE *à Sganarelle.*

LE Commiſſaire viendra bientôt ; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE *à genoux.*

Hélas ! Cela ne ſe peut-il point changer en quelques coups de bâton ?

GERONTE.

Non, non, la Juſtice en ordonnera. Mais que vois-je ?

SCENE DERNIERE.

GERONTE, *LEANDRE*, *LUCINDE*, *SGANARELLE*, *LUCAS*, *JACQUELINE.*

LEANDRE.

MOnſieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu deſſein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier enſemble ; mais cette entrepriſe a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'eſt que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monſieur, c'eſt que je viens, tout-à-l'heure, de

de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle eſt mort, & que je ſuis héritier de tous ſes biens.

GERONTE.

Monſieur, votre vertu m'eſt tout-à-fait conſidérable; & je vous donne ma fille avec la plus grande joye du monde.

SGANARELLE *à part.*

La Médecine l'a échapé belle.

MARTINE.

Puiſque tu ne feras point pendu, rends-moi grace d'être Médecin; car c'eſt moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oui? C'eſt toi qui m'as procuré je ne ſçais combien de coups de bâton?

LEANDRE *à Sganarelle.*

L'effet en eſt trop beau, pour en garder du reſſentiment.

SGANARELLE.

[*à Martine.*]

Soit. Je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare-toi déſormais à vivre dans un grand reſpect avec un homme de ma conſéquence, & ſonge que la colére d'un Médecin eſt plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN.

10780508

MELICERTE,

PASTORALE HEROIQUE.

*

* *

ACTEURS.

MELICERTE, bergere.
DAPHNÉ, bergere.
EROXENE, bergere.
MIRTIL, amant de Mélicerte.
ACANTE, amant de Daphné.
TIRENE, amant d'Eroxene.
LICARSIS, pâtre, crû pere de Mirtil.
CORIN, confidente de Mélicerte.
NICANDRE, berger.
MOPSE, berger, crû oncle de Mélicerte.

La ſcene eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.

10780508

MELICERTE PASTORALE.

10780508

MEʼLICERTE,

PASTORALE HEʼROIQUE.

ACTE I.

SCENE I.

DAPHNEʼ, EROXENE, ACANTE, TIRENE.

ACANTE.

AH! Charmante Daphné.

TIRENE.

Trop aimable Eroxène.

DAPHNEʼ.

Acante, laiſſe-moi.

EROXENE.

Ne me ſui point, Tirène.

ACANTE *à Daphné.*

Pourquoi me chaſſes-tu?

TIRENE *à Eroxène.*

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNEʼ *à Acante.*

Tu me plais loin de moi.

EROXENE *à Tirène.*

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne ceſſeras-tu point cette rigueur mortelle ?

TIRENE.

Ne ceſſeras-tu point de m'être ſi cruelle ?

DAPHNE'.

Ne ceſſeras-tu point tes inutiles vœux ?

EROXENE.

Ne ceſſeras-tu point de m'être ſi fâcheux ?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je ſuccombe à ma peine.

TIRENE.

Si tu ne me ſecours, ma mort eſt trop certaine.

DAPHNE'.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais ſatisfaire.

TIRENE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Généreuſe Eroxène, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine ;
Et ſçache d'où, pour moi, procéde tant de haine.

SCENE II.

DAPHNE', EROXENE.

EROXENE.

ACante a du mérite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un ſi dur traitement?

DAPHNE'.

Tirène vaut beaucoup, & languit pour tes charmes;
D'où vient que, ſans pitié, tu vois couler ſes larmes?

EROXENE.

Puiſque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raiſon te condamne à répondre avant moi.

DAPHNE'.

Pour tous les ſoins d'Acante on me voit infléxible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve ſenſible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix eſt maître de mon cœur.

DAPHNE'.

Puis-je ſçavoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oui, ſi tu veux du tien m'apprendre le myſtére.

DAPHNE'.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choiſir,
Je puis facilement contenter ton déſir;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde, dans ma poche, un portrait admirable,
Qui, juſqu'au moindre trait, lui reſſemble ſi fort,
Qu'il eſt ſûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voye,
Et, payer ton ſecret en pareille monnoye.
J'ai, de la main auſſi de ce Peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ſes traits & de ſa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNE'.

La boëte que le peintre a fait faire pour moi,
Eſt tout-à-fait ſemblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il eſt vrai, l'une à l'autre entiérement reſſemble;
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire enſemble.

DAPHNE'.

Faiſons en méme tems, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du ſecret de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus vîte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNE'.

La mépriſe eſt plaiſante, & tu te brouilles bien;
Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il eſt vrai; je ne ſçais comme j'ai fait la choſe.

DAPHNE'.

Donne. De cette erreur ta rêverie eſt cauſe.

EROXENE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons je croi.
Tu fais, de ces portraits, même choſe que moi.

DAPHNE'.

Certes, c'eſt pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE *mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.*

Voici le vrai moyen de ne ſe point méprendre.

DAPH-

DAPHNE'.

De mes ſens prévenus eſt-ce une illuſion ?

EROXENE.

Mon ame ſur mes yeux fait-elle impreſſion ?

DAPHNE'.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNE'.

C'eſt le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'eſt au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNE'.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les ſoins que, pour ſon ſort, ſon mérite m'inſpire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour ſervir mon ardeur,
Dans le deſſein que j'ai de m'aſſûrer ſon cœur.

DAPHNE'.

Cette ardeur qu'il t'inſpire eſt-elle ſi puiſſante ?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui ſoit ſi violente ?

DAPHNE'.

Il n'eſt point de froideur qu'il ne puiſſe enflammer,
Et ſa grace naiſſante a dequoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'eſt Nymphe en l'aimant qui ne ſe tint heureuſe,
Et Diane, ſans honte, en ſeroit amoureuſe.

DAPHNE'.

Rien que ſon air charmant ne me touche aujourd'hui;
Et, ſi j'avois cent cœurs, ils ſeroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître ;
Et, ſi j'avois un ſceptre, il en ſeroit le maître.

DAPHNE'.

Ce ſeroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du ſein, arracher cet amour.
Nos ames, dans leurs vœux, ſont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il ſe peut, qu'à demeurer amies ;
Et puiſqu'en même tems, pour le même ſujet,
Nous avons, toutes deux, formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchiſe en uſage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage ;
Et courons nous ouvrir enſemble à Licarſis,
Des tendres ſentimens où nous jette ſon fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la ſurpriſe eſt forte,
Comme un tel fils eſt né d'un pere de la ſorte ;
Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux,
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des Dieux ;
Mais enfin, j'y ſouſcris, courons trouver ce pere,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le myſtére,
Et conſentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,
Décide, par ſon choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNE'.

Soit. Je vois Licarſis avec Mopſe & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE *à Licarſis.*

DI-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah! Que vous me preſſez!
Cela ne ſe dit pas comme vous le penſez.

MOPSE.

Que de ſottes façons, & que de badinage!
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'Etat,
Une nouvelle à dire eſt d'un puiſſant éclat.
Je me veux mettre un peu ſur l'homme d'importance,
Et jouïr quelque tems de votre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaiſir à te rendre fâcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arriére.

LICARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne maniére,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moi ce que vous déſirez.

MOPSE.

La peſte ſoit du fat! Laiſſons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui péſe, il veut s'en décharger;
Et, ne l'écouter pas, eſt le faire enrager.

LICARSIS.

Hé?

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LICARSIS.

Quoi ? Vous ne voulez pas m'entendre ?

NICANDRE.

Non.

LICARSIS.

Hé bien,
Je ne dirai donc mot, & vous ne ſçaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne ſçaurez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de ſa préſence ;
Qu'il entra dans Lariſſe hier ſur le haut du jour ;
Qu'à l'aiſe je l'y vis avec toute ſa cour ;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de ſa vûë,
Et qu'on raiſonne fort touchant cette venuë.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie auſſi de rien ſçavoir.

LICARSIS.

Je vis cent choſes là, raviſſantes à voir.
Ce ne ſont que Seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillans & parés comme au jour d'une fête,
Ils ſurprennent la vûë ; & nos prés, au printems,
Avec toutes leurs fleurs, ſont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre tous ſans peine on le remarque,
Et, d'une ſtade loin, il ſent ſon grand Monarque ;
Dans toute ſa perſonne, il a je ne ſçais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'eſt un maître Roi.
Il le fait d'une grace à nulle autre ſeconde,
Et cela, ſans mentir, lui ſied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute ſa cour s'empreſſe à chercher ſes regards,
Ce ſont autour de lui confuſions plaiſantes ;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluiſantes,
Qui ſuivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne voit rien de ſi beau ſous le Ciel,

Et

Et la fête de Pan, parmi nous ſi chérie,
Auprès de ce ſpectacle, eſt une gueuſerie.
Mais, puiſque, ſur le fier, vous vous tenez ſi bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNE', LICARSIS.

LICARSIS *ſe croyant ſeul.*

C'Eſt de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benêts & les impertinens.

DAPHNE'.

Le Ciel tienne, Paſteur, vos brebis toujours ſaines.

EROXENE.

Cérés tienne de grains vos granges toujours pleines.

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux,
Qui vous aime beaucoup, & ſoit digne de vous.

DAPHNE'.

Ah! Licarſis, nos vœux à même but aſpirent.

EROXENE.

C'eſt pour le même objet que nos deux cœurs ſoupirent.

DAPHNE'.

Et l'amour, cet enfant qui cauſe nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il bleſſe nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNE'.

Pour ce bien ſeul, nous pouſſons des ſoupirs.

LICARSIS.

Je ſuis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos déſirs.

DAPHNE'.

C'eſt un peu librement exprimer ſa penſée.

LICARSIS.

Pourquoi ?

EROXENE.

La bienſéance y ſemble un peu bleſſée.

LICARSIS.

Ah ! Point.

DAPHNE'.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, ſans nulle honte, en faire un libre aveu.

LICARSIS.

Je....

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permiſe,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autoriſe.

LICARSIS.

C'eſt bleſſer ma pudeur que me flater ainſi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modeſtie ici.

DAPHNE'.

Enfin, tout notre bien eſt en votre puiſſance.

EROXENE.

C'eſt de vous que dépend notre unique eſpérance.

DAPHNE'.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés ?

LICARSIS.

Ah !

EROXENE.

Nos vœux, dites-moi, ſeront-ils rejettés ?

LICARSIS.

Non, j'ai reçû du Ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme ; & je me ſens, comme elle,
Pour les délirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne ſuis point homme à garder de fierté.

DAPHNE'.

Accordez donc Mirtil à notre amoureux zéle.

EROXENE.

Et ſouffrez que ſon choix régle notre querelle.

LICARSIS.

Mirtil ?

DAPHNE'.

Oui. C'eſt Mirtil que, de vous, nous voulons.

EROXENE.

De qui penſez-vous donc qu'ici nous vous parlons ?

LICARSIS.

Je ne ſçais ; mais Mirtil n'eſt guéres dans un âge
Qui ſoit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNE'.

Son mérite naiſſant peut frapper d'autres yeux ;
Et l'on veut s'engager un bien ſi précieux,
Prévenir d'autres cœurs, & braver la fortune,
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

EROXENE.

Comme, par ſon eſprit & ſes autres brillans,
Il rompt l'ordre commun & devance le tems,
Notre flâme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ſes vœux ſur ſon mérite extrême.

LICARSIS.

Il eſt vrai qu'à ſon âge il ſurprend quelquefois ;
Et cet Athénien, qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, ſe mit en fantaiſie
De lui remplir l'eſprit de ſa philoſophie,
Sur de certains diſcours l'a rendu ſi profond,
Que, tout grand que je ſuis, ſouvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'eſt encor qu'enfance,
Et ſon fait eſt mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNE'.

Il n'eſt point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croye atteint déjà d'un peu d'amour ;
Et plus d'une avanture à mes yeux s'eſt offerte,
Où j'ai connu qu'il ſuit la jeune Mélicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer ; & je vois...

LICARSIS.

Franc abus.
Pour elle, paſſe encore, elle a deux ans de plus,
Et deux ans, dans ſon ſexe, eſt une grande avance.
Mais, pour lui, le jeu ſeul l'occupe tout, je penſe,
Et les petits déſirs de ſe voir ajuſté
Ainſi que les bergers de haute qualité.

DAPHNE'.

Enfin, nous déſirons, par le nœud d'hyménée,
Attacher ſa fortune à notre deſtinée.

EROXENE.

Nous voulons, l'une & l'autre, avec pareille ardeur,
Nous aſſûrer de loin l'empire de ſon cœur.

LICARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne ſçauroit croire.
Je ſuis un pauvre pâtre ; & ce m'eſt trop de gloire,
Que deux Nymphes, d'un rang le plus haut du pays,
Diſputent à ſe faire un époux de mon fils.
Puiſqu'il vous plaît qu'ainſi la choſe s'exécute,
Je conſens que ſon choix régle votre diſpute,

Et

Et celle qu'à l'écart laiſſera cet arrêt,
Pourra, pour ſon recours, m'épouſer, s'il lui plaît.
C'eſt toujours même ſang, & preſque même choſe.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le diſpoſe,
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement;
Et voilà ſes amours & ſon attachement.

SCENE V.

EROXENE, DAPHNE' & LICARSIS dans le fond du théatre, MIRTIL.

MIRTIL *ſe croyant ſeul, & tenant un moineau dans une cage.*

INnocente petite bête,
Qui, contre ce qui vous arrête,
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte;
Votre deſtin eſt glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte.
Elle vous baiſera, vous prenant dans ſa main;
Et, de vous mettre en ſon ſein,
Elle vous fera la grace.
Eſt-il un ſort au monde & plus doux & plus beau?
Et qui des Rois, hélas! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en vôtre place?

LICARSIS.

Mirtil, Mirtil, un mot. Laiſſons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre choſe ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Mirtil, à la fois te prétendent,
Et tout jeune, déjà pour époux te demandent.
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,
Et c'eſt toi que l'on veut qui choiſiſſe des deux.

MIRTIL.

Ces Nymphes?

LICARSIS.

Oui. Des deux, tu peux en choiſir une.
Voi quel eſt ton bonheur, & bénis la fortune.

MIRTIL.

Ce choix qui m'eſt offert, peut-il m'être un bonheur,
S'il n'eſt aucunement ſouhaité de mon cœur?

LICARSIS.

Enfin qu'on le reçoive; & que, ſans ſe confondre,
A l'honneur qu'elles font, on ſonge à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui régne parmi nous,
Deux Nymphes, ô Mirtil, viennent s'offrir à vous;
Et, de vos qualités, les merveilles écloſes,
Font que nous renverſons ici l'ordre des choſes.

DAPHNE'.

Nous vous laiſſons, Mirtil, pour l'avis le meilleur,
Conſulter, ſur ce choix, vos yeux & votre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les ſuffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

MIRTIL.

C'eſt me faire un honneur dont l'éclat me ſurprend;
Mais cet honneur pour moi, je l'avouë, eſt trop grand.
A vos rares bontés, il faut que je m'oppoſe,
Pour mériter ce ſort, je ſuis trop peu de choſe;
Et je ſerois fâché, quels qu'en ſoient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

EROXENE.

Contentez nos déſirs, quoi qu'on en puiſſe croire;
Et ne vous chargez point du ſoin de notre gloire.

DAPHNE'.

Non, ne deſcendez point dans ces humilités,
Et laiſſez-nous juger ce que vous méritez.

MIRTIL.

Le choix qui m'eſt offert s'oppoſe à votre attente,

Et

Et peut ſeul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choiſir de deux grandes beautés,
Egales en naiſſance & rares qualités?
Rejetter l'une ou l'autre eſt un crime effroyable;
Et n'en choiſir aucune eſt bien plus raiſonnable.

EROXENE.

Mais, en faiſant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

DAPHNE'.

Puiſque nous conſentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raiſons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MIRTIL.

Hé bien, ſi ces raiſons ne vous ſatisfont pas,
Celle-ci le fera. J'aime d'autres appas;
Et je ſens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Eſt inſenſible & ſourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc! Qu'eſt ceci? Qui l'eût pû préſumer?
Et ſçavez-vous, morveux, ce que c'eſt que d'aimer?

MIRTIL.

Sans ſçavoir ce que c'eſt, mon cœur a ſçû le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, & n'eſt pas néceſſaire.

MIRTIL.

Vous ne deviez donc pas, ſi cela vous déplaît,
Me faire un cœur ſenſible & tendre comme il eſt.

LICARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait, me doit obéïſſance.

MIRTIL.

Oui, lorſque d'obéïr il eſt en ſa puiſſance.

LICARSIS.

Mais enfin, ſans mon ordre, il ne doit point aimer.

MIR-

MIRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer ?

LICARSIS.

Hé bien, je vous défends que cela continuë.

MIRTIL.

La défenſe, j'ai peur, ſera trop tard venuë.

LICARSIS.

Quoi ! Les peres n'ont pas des droits ſupérieurs ?

MIRTIL.

Les Dieux, qui ſont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LICARSIS.

Les Dieux.... Paix, petit ſot. Cette philoſophie Me.. ..

DAPHNE'.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LICARSIS.

Non, je veux qu'il ſe donne à l'une pour époux,
Où je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah, ah ! Je vous ferai ſentir que je ſuis pere.

DAPHNE'.

Traitons, de grace, ici les choſes ſans colére.

EROXENE.

Peut-on ſçavoir de vous cet objet ſi charmant
Dont la beauté, Mirtil, vous a fait ſon amant ?

MIRTIL.

Mélicerte, Madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Mirtil. ſes qualités aux nôtres.

DAPHNE'.

Le choix d'elle & de nous eſt aſſez inégal.

MIRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal.

Dai-

Daignez conſidérer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jettez point dans un déſordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos céleſtes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais;
C'eſt de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offenſe.
Il eſt vrai, d'elle à vous, je ſçais la différence;
Mais, par ſa deſtinée, on ſe trouve enchaîné,
Et je ſens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le reſpect, Nymphes, imaginable;
Pour elle tout l'amour dont une ame eſt capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous ſaiſir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaiſir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le bleſſer par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de ſemblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Mirtil, holà, Mirtil. Veux-tu revenir, traître?
Il fuit; mais on verra qui de nous eſt le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports,
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

AH! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'eſt de Licarſis qu'elle tient la nouvelle ?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que les qualités dont Mirtil eſt orné,
Ont ſçû toucher d'amour Eroxène & Daphné ?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur eſt ſi grande,
Qu'enſemble elles en ont déjà fait la demande ?
Et que, dans ce débat, elles ont fait deſſein
De paſſer, dès cette heure, à recevoir ſa main ?
Ah ! Que tes mots ont peine à ſortir de ta bouche,
Et que c'eſt foiblement que mon ſouci te touche !

CORINE.

Mais quoi ? Que voulez-vous ? C'eſt là la vérité,
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MELICERTE.

Mais comment Licarſis reçoit-il cette affaire ?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi qui ſçais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas ! tu me perces le cœur ?

CO-

CORINE.

Comment ?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le ſort implacable,
Auprès d'elles, me rend trop peu conſidérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'eſt-ce pas une idée à me déſeſpérer ?

CORINE.

Mais quoi ! Je vous réponds, & dis ce que je penſe.

MELICERTE.

Ah ! Tu me fais mourir par ton indifférence.
Mais, dis, quels ſentimens Mirtil a-t-il fait voir ?

CORINE.

Je ne ſçais.

MELICERTE.

Et c'eſt là ce qu'il falloit ſçavoir,
Cruelle.

CORINE.

En vérité, je ne ſçais comment faire ;
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'eſt que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, hélas ! rempli de tendres ſentimens.
Va-t-en, laiſſe-moi ſeule, en cette ſolitude,
Paſſer quelques momens de mon inquiétude.

SCENE II.

MELICERTE *ſeule.*

VOus le voyez, mon cœur, ce que c'eſt que d'aimer,
Et Béliſe avoit ſçû trop bien m'en informer.
Cette charmante mere, avant ſa deſtinée,
Me diſoit une fois ſur le bord du Pénée,
Ma fille, ſonge à toi, l'amour aux jeunes cœurs
Se préſente toujours entouré de douceurs,

D'a-

D'abord il n'offre aux yeux que choſes agréables;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables,
Et, ſi tu veux paſſer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ſes traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois ſouvenuë;
Et, quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vuë,
Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des ſoins,
Je vous diſois toujours de vous y plaire moins.
Vous ne me crûtes point; & votre complaiſance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance,
Dans ce naiſſant amour qui flatoit vos déſirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaiſirs;
Cependant vous voyez la cruelle diſgrace,
Dont, en ce triſte jour, le deſtin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
Ah, mon cœur! Ah, mon cœur! Je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il ſe peut, notre douleur couverte.
Voici...

SCENE III.

MIRTIL, MELICERTE.

MIRTIL.

J'Ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit priſonnier que je garde pour vous,
Et dont, peut-être un jour, je deviendrai jaloux.
C'eſt un jeune moineau, qu'avec un ſoin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiſer moi-même.
Le préſent n'eſt pas grand; mais les Divinités
Ne jettent leurs regards que ſur les volontés.
C'eſt le cœur qui fait tout, & jamais la richeſſe
Des préſens que... Mais, Ciel! D'où vient cette triſteſſe?
Qu'avez-vous, Mélicerte, & quel ſombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point? Et ce morne ſilence

Redou-

Redouble encor ma peine & mon impatience.
Parlez. De quel ennui reſſentez-vous les coups ?
Qu'eſt-ce donc ?

MELICERTE.

Ce n'eſt rien.

MIRTIL.

Ce n'eſt rien, dites-vous ?
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes ?
Ah ! Ne me faites point un ſecret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas ! ce que diſent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me ſerviroit de vous le faire entendre.

MIRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre ?
Et ne bleſſez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui ?
Ah ! Ne le cachez point à l'ardeur qui m'inſpire.

MELICERTE.

Hé bien, Mirtil, hé bien, il faut donc vous le dire.
J'ai ſçû que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxène & Daphné vous veulent pour époux ;
Et je vous avouerai que j'ai cette foibleſſe
De n'avoir pû, Mirtil, le ſçavoir ſans triſteſſe,
Sans accuſer du ſort la rigoureuſe loi
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MIRTIL.

Et vous pouvez l'avoir cette injuſte triſteſſe ?
Vous pouvez ſoupçonner mon amour de foibleſſe ?
Et croire qu'engagé par des charmes ſi doux,
Je puiſſe être jamais à quelqu'autre qu'à vous ?
Que je puiſſe accepter une autre main offerte ?
Hé ! Que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
Pour traiter ma tendreſſe avec tant de rigueur,
Et faire un jugement ſi mauvais de mon cœur ?
Quoi ! Faut-il que de lui, vous ayez quelque crainte !

Je ſuis bien malheureux de ſouffrir cette atteinte ;
Et que me ſert d'aimer comme je fais, hélas !
Si vous étes ſi prête à ne le croire pas !

MELICERTE.

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choſes étoient, de part & d'autre, égales ;
Et, dans un rang pareil, j'oſerois eſpérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer ;
Mais l'inégalité de bien & de naiſſance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MIRTIL.

Ah ! Leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il ſuffit ; &, dans votre perſonne,
Je vois rang, biens, tréſors, Etats, ſceptre, couronne ;
Et, des Rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'eſt une vérité toute ſincére & pure.
Et, pouvoir en douter, eſt me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien, je crois, Mirtil, puiſque vous le voulez,
Que vos vœux, par leur rang, ne ſont point ébranlés,
Et que, bien qu'elles ſoient nobles, riches & belles,
Votre cœur m'aime aſſez pour me mieux aimer qu'elles ;
Mais ce n'eſt pas l'amour dont vous ſuivrez la voix,
Votre pere, Mirtil, réglera votre choix ;
Et, de même qu'à vous, je ne lui ſuis pas chére,
Pour préférer à tout une ſimple bergére.

MIRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'eſt pere ni Dieux
Qui me puiſſent forcer à quitter vos beaux yeux ;
Et toujours de mes vœux, reine comme vous étes....

MELICERTE.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites.
N'allez point préſenter un eſpoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui paſſe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma diſgrace.

MIRTIL.

Quoi! Faut-il des ſermens appeller le ſecours,
Lorſque l'on vous promet de vous aimer toujours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoiſſez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien, puiſqu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et, ſi ce n'eſt aſſez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuera plûtôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne;
Et ſouffrez que ma bouche, avec raviſſement,
Sur cette belle main, en ſigne le ſerment.

MELICERTE.

Ah! Mirtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MIRTIL.

Eſt-il rien.... Mais, ô Ciel! on vient troubler ma joye.

SCENE IV.

LICARSIS, MIRTIL, MELICERTE.

LICARSIS.

NE vous contraignez pas pour moi.

MELICERTE *à part.*

Quel ſort fâcheux!

LICARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
Peſte, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous ſçavez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce ſçavant qu'Athènes exila,
Dans ſa philoſophie appris ces choſes-là?

Et

Et vous, qui lui donnez de ſi douce maniére
Votre main à baiſer, la gentille bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainſi les jeunes cœurs?

MIRTIL.

Ah! Quittez de ces mots l'outrageante baſſeſſe,
Et ne m'accablez point d'un diſcours qui la bleſſe.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés....

MIRTIL.

Je ne ſouffrirai point que vous la maltraitiez.
A du reſpect pour vous la naiſſance m'engage;
Mais je ſçaurai, ſur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteſte le Ciel que, ſi, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera juſtice,
Au milieu de mon ſein, vous chercher un ſupplice;
Et, par mon ſang verſé, lui marquer, promptement,
L'éclatant deſaveu de votre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon deſſein ſoit de ſéduire ſon ame.
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'eſt de ſon mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'eſt pas que mon cœur veuille ici ſe défendre
De répondre à ſes vœux d'une ardeur aſſez tendre,
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puiſſe aimer.
Mais cet amour n'a rien qui vous doive allarmer;
Et, pour vous arracher toute injuſte créance,
Je vous promets ici d'éviter ſa préſence,
De faire place au choix où vous vous réſoudrez,
Et ne ſouffrir ſes vœux que quand vous le voudrez.

SCE-

SCENE V.

LICARSIS, MIRTIL.

MIRTIL.

HE bien, vous triomphez avec cette retraite,
Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle
souhaite ;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouiſſez,
Que vous ſerez trompé dans ce que vous penſez ;
Et qu'avec tous vos ſoins, toute votre puiſſance,
Vous ne gagnerez rien ſur ma perſévérance.

LICARSIS.

Comment ? A quel orgueil, fripon, vous voir-
je aller ?
Eſt-ce de la façon que l'on me doit parler ?

MIRTIL.

Oui, j'ai tort, il eſt vrai, mon tranſport n'eſt
pas ſage.
Pour rentrer au devoir, je change de langage ;
Et je vous prie ici, mon pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point ſervir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que ſur moi vous donne la nature.
Ne m'empoiſonnez point vos bienfaits les plus
doux.
Le jour eſt un préſent que j'ai reçû de vous ;
Mais de quoi vous ſerai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, hélas, inſupportable ?
Il eſt, ſans Mélicerte, un ſupplice à mes yeux ;
Sans ſes divins appas, rien ne m'eſt précieux,
Ils ſont tout mon bonheur, & toute mon envie ;
Et, ſi vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS *à part.*

Aux douleurs de ſon ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais crû de ce petit pendart ?

Quel amour, quels tranſports, quels diſcours
pour ſon âge!
J'en ſuis confus, & ſens que cet amour m'engage.

MIRTIL *ſe jettant aux genoux de Licarſis.*

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je ſuis prêt d'obéïr.

LICARSIS *à part.*

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MIRTIL.

Que ſi, dans votre cœur, un reſte d'amitié
Vous peut de mon deſtin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.

Léve-toi.

MIRTIL.

Serez-vous ſenſible à mes ſoupirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes déſirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

Vous ferez pour moi que ſon oncle l'oblige
A me donner ſa main?

LICARSIS.

Oui; léve-toi, te dis-je.

MIRTIL.

O pere, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baiſe vos mains, après tant de bonté.

LICARSIS.

Ah! Que pour ſes enfans un pere a de foibleſſe?
Peut-on rien refuſer à leurs mots de tendreſſe?

Et

Et ne ſe ſent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à ſonger que cela ſort de vous?

MIRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de penſée?

LICARSIS.

Non.

MIRTIL.

Me permettez-vous de vous déſobéïr,
Si de ces ſentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LICARSIS.

Oui. Ah! Nature, nature!
Je m'en vais trouver Mopſe, & lui faire ouverture
De l'amour que ſa niéce & toi vous vous portez.

MIRTIL.

Ah! Que ne dois-je point à vos rares bontés!

[*ſeul.*]

Quelle heureuſe nouvelle à dire à Mélicerte!
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaiſir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux ſuccès qui la doit contenter.

SCENE VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTIL.

ACANTE.

AH! Mirtil, vous avez du Ciel reçû des charmes,
Qui nous ont préparé des matiéres de larmes;
Et leur naiſſant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons, nous enléve les cœurs.

TIRENE.

Peut-on ſçavoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles?

Et ſur qui doit de nous tomber ce coup affreux
Dont ſe voit foudroyé tout l'eſpoir de nos vœux ?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel ſort votre cœur nous partage.

TIRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup, que traîner ſi long-tems.

MIRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flâme,
La belle Mélicerte a captivé mon ame.
Auprès de cet objet, mon ſort eſt aſſez doux,
Pour ne pas conſentir à rien prendre ſur vous;
Et, ſi vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah! Mirtil, ſe peut-il que deux triſtes amans....

TIRENE.

Eſt-il vrai que le Ciel ſenſible à nos tourmens.....

MIRTIL.

Oui, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me ſuis excuſé de ce choix plein de gloire;
J'ai de mon pere encor changé les volontés,
Et l'ai fait conſentir à mes félicités.

ACANTE *à Tiréne.*

Ah! Que cette avanture eſt un charmant miracle,
Et qu'à notre pourſuite elle ôte un grand obſtacle!

TIRENE *à Acante.*

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contens tous deux.

SCE-

SCENE VII.

NICANDRE, MIRTIL, ACANTE, TIRENE.

NICANDRE.

Sçavez-vous en quel lieu Mélicerte eſt cachée ?

MIRTIL.

Comment ?

NICANDRE.

En diligence, elle eſt par-tout cherchée.

MIRTIL.

Et pourquoi ?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'eſt pour elle qu'ici le Roi s'eſt tranſporté ;
Avec un grand ſeigneur on dit qu'il la marie.

MIRTIL.

O Ciel ! Expliquez-moi ce diſcours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce ſont des incidens grands & myſtérieux.
Oui, le Roi vient chercher Mélicerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise ſa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopſe étoit le frere. . .
Mais je me ſuis chargé de la chercher par-tout,
Vous ſçaurez tout cela tantôt, de bout en bout.

MIRTIL.

Ah ! Dieux, quelle rigueur ! Hé, Nicandre, Nicandre.

ACANTE.

Suivons auſſi ſes pas, afin de tout apprendre.

Fin du ſecond Acte.

AVERTISSEMENT.

IL n'y avoit de Mélicerte que deux actes de faits, lorſque le Roi la demanda. Sa Majeſté en ayant été ſatisfaite pour la fête où elle fut repréſentée, l'Auteur ne l'a point finie.

Cette paſtorale héroïque, qui formoit la troiſiéme entrée du ballet des Muſes, danſé par ſa Majeſté le 2. Décembre 1666. dans le château de ſaint Germain en Laye, fut ſuivie d'une paſtorale comique, eſpéce d'impromptu mêlé de ſcénes récitées, & de ſcénes en muſique, avec des divertiſſemens & des entrées de ballet. Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l'action, ſont de Moliere, ainſi que l'invention du ſujet, & les dialogues récités. Comme cette derniere piéce n'a jamais été imprimée dans le recueil des œuvres de Moliere, on a jugé à propos, pour rendre l'édition plus complette, de l'imprimer en l'état où elle eſt, quoiqu'il ne nous en reſte que le nom des acteurs, l'ordre des ſcénes, avec les paroles qui ſe chantoient.

10780508

PASTORALE COMIQUE.

*

* *

ACTEURS.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

IRIS, bergére.
LYCAS, riche paſteur, amant d'Iris.
FILENE, riche paſteur, amant d'Iris.
CORIDON, berger, confident de Lycas, amant d'Iris.
UN PASTRE, ami de Filéne.
UN BERGER.

ACTEURS DU BALLET.

MAGICIENS, danſans.
MAGICIENS, chantans.
DEMONS, danſans.
PAYSANS.
UNE EGYPTIENNE, chantante & danſante.
EGYPTIENS, danſans.

La ſcéne eſt en Theſſalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.

PAS-

PASTORALE COMIQUE.

SCENE I.

LYCAS, CORIDON.

SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS chantans & danſans, DEMONS.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Deux magiciens commencent, en danſant, un enchantement pour embellir Lycas, ils frappent la terre avec leurs baguettes, & en font ſortir ſix démons qui ſe joignent à eux. Trois magiciens ſortent auſſi de deſſous terre.*]

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

DEeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe, & tes gants.

UN MAGICIEN *ſeul.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les viſages les plus malfaits,
Répand, Vénus, de tes attraits,
Deux ou trois dozes charitables
Sur ce muſeau tondu tout frais.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe, & tes gants.

II. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les ſix démons danſans habillent Lycas d'une maniére ridicule & bizarre.*]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! Qu'il eſt beau,
Le jouvenceau!
Ah! Qu'il eſt beau! Ah! Qu'il eſt beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau,
Ah! Qu'il eſt beau,
Le jouvenceau!
Ah! Qu'il eſt beau! Ah! Qu'il eſt beau!
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

III. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les magiciens & les démons continuent leurs danſes, tandis que les trois magiciens chantans continuent à ſe moquer de Lycas.*]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il eſt joli,
Gentil, poli!
Qu'il eſt joli! Qu'il eſt joli!

Eſt-

Eſt-il des yeux qu'il ne raviſſe !
Il paſſe en beauté feu Narciſſe,
Qui fut un blondin accompli.
Qu'il eſt joli,
Gentil, poli !
Qu'il eſt joli ! Qu'il eſt joli !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi !

[*Les trois magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les magiciens danſans diſparoiſſent.*]

SCENE III.

LYCAS, FILENE.

FILENE *ſans voir Lycas, chante.*

PAiſſez, cheres brebis, les herbettes naiſſantes,
Ces prés & ces ruiſſeaux ont de quoi vous charmer ;
Mais, ſi vous déſirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *ſans voir Filéne.*

[*Ce paſteur voulant faire des vers pour ſa maîtreſſe, prononce le nom d'Iris aſſez haut, pour que Filéne l'entende.*]

FILENE *à Lycas.*

Eſt-ce toi que j'entends, téméraire ? Eſt-ce toi,
Qui nommes la beauté qui me tient ſous ſa loi ?

LYCAS.

Oui, c'eſt moi ; oui, c'eſt moi.

FILENE.

Oſes-tu bien, en aucune façon,
Proférer ce beau nom ?

LYCAS.

Hé, pourquoi non ? Hé, pourquoi non ?

FILENE.

Iris charme mon ame;
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flâme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai,
Il ſuffit que j'en ai juré;
Quand les Dieux prendroient ta querelle,
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

SCENE IV.

IRIS, LYCAS.

SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

Le Pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de Filéne.

SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

SCE-

SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

ARrête, malheureux,
Tourne, tourne visage;
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

[*Lycas héſite à ſe battre.*]

FILENE.

C'eſt par trop diſcourir,
Allons, il faut mourir.

SCENE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

[*Les payſans viennent pour ſéparer Filéne & Lycas.*]

IV. ENTREE DE BALLET.

[*Les payſans prennent querelle, en voulant ſéparer les deux paſteurs, & danſent en ſe battant.*]

SCENE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE, PAYSANS.

[*Coridon, par ſes diſcours, trouve moyen d'appaiſer la querelle des payſans.*]

V. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les payſans réconciliés danſent enſemble.*]

SCENE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.

SCENE XI.

IRIS, CORIDON.

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

[*Lycas & Filéne, amans de la bergére, la pressent de décider lequel d'eux deux aura la préférence.*]

FILENE *à Iris.*

N'Attendez pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'eſt vous en dire aſſez.

[*La bergére décide en faveur de Coridon.*]

SCENE XIII.

EILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

HElas! Peut-on ſentir de plus vive douleur?
Nous préférer un ſervile paſteur!
O Ciel!

LYCAS *chante.*

O ſort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LY-

LYCAS.

Quel coup !

FILENE.

Quoi ! Tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de perſeverance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de ſouffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de ſoins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour,

FILENE.

Avec tant de mépris ſont traités en ce jour !
Ah ! Cruelle.

LYCAS.

Cœur dur.

EILENE.

Tigreſſe.

LYCAS.

Inexorable.

FILENE.

Inhumaine.

LYCAS.

Inſenſible.

FILENE.

Ingrate.

LYCAS.

Impitoyable.

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir ?

Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obéir.

FILENE *tirant ſon javelot.*

Mourons, Lycas.

LYCAS *tirant ſon javelot.*

Mourons, Filene.

FILENE.

Avec ce fer, finiſſons notre peine.

LYCAS.

Pouſſe.

FILENE.

Ferme.

LYCAS.

Courage.

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puiſque même malheur aujourd'hui nous aſſemble.
Allons, partons enſemble.

SCENE XIV.

UN BERGER, LYCAS, FILENE.

LE BERGER *chante.*

AH! Quelle folie,
De quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on eſt rebuté!
On peut, pour un objet aimable,
Dont le cœur nous eſt favorable,
Vouloir perdre la clarté;
Mais quitter la vie
Pour une beauté,

Dont

Dont on eſt rebuté,
Ah ! Quelle folie !

SCENE DERNIERE.

UNE EGYPTIENNE, EGYPTIENS danſans.

L'EGYPTIENNE.

D'Un pauvre cœur,
Soulagez le martyre ;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur ;
Ah ! Cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyre ;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.

VI. ET DERNIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Douze égyptiens, dont quatre jouent de la guittare, quatre des caſtagnettes, quatre des gnacares, danſent avec l'égyptienne, aux chanſons qu'elle chante.*]

L'EGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Silvie,
Uſons bien des momens précieux ;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne ſçaurions, vous & moi, faire mieux.
Quand l'hiver a glacé nos guerets
Le printems vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons y l'un & l'autre empreſſés ;
Du plaiſir faiſons notre affaire,
Des chagrins ſongeons à nous défaire,
Il vient un tems où l'on en prend aſſez.

Quand l'hiver a glacé nos guerets,
Le printems vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas ! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

FIN.

NOMS DE CEUX QUI RECITOIENT, chantoient & danſoient dans la Paſtorale.

Iris, *Mademoiſelle de Brie.*
Lycas, *le Sieur Moliere.*
Filene, *le Sieur Eſtival.*
Coridon, *le Sieur la Grange.*
Un Berger, *le Sieur Blondel.*
Un Pâtre, *le Sieur Châteauneuf.*
Magiciens danſans, *les Sieurs la Pierre, Favier.*
Magiciens chantans, *les Sieurs le Gros, Don, Gaye.*
Démons danſans, *les Sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet de cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.*
Payſans, *les Sieurs Dolivet, Deſonets, du Pron, la Pierre, Mercier, Peſan, le Roy.*
Egyptienne danſante & chantante, *le Sieur Noblet l'aîné.*
Egyptiens danſans.
Quatre jouant de la guittare, *les Sieurs Lulli, Beauchamp, Chicanneau, Vuignart.*
Quatre jouant des Caſtagnettes, *les Sieurs Favier, Bonard, Saint André, Arnald.*
Quatre jouant des gnacares, *les Sieurs la Mare, des Airs ſecond, du Feu, Peſan.*

LE

10780508

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMEDIE-BALLET.

* * *

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

DOM PE'DRE, gentilhomme Sicilien.
ADRASTE, gentilhomme François, amant d'Iſidore.
ISIDORE, Grecque, eſclave de Dom Pédre.
CLIMENE, ſœur d'Adraſte.
UN SENATEUR.
HALI, Turc, eſclave d'Adraſte.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.
ESCLAVE chantant.
ESCLAVES danſans.
MAURES & MAURESQUES danſans.

La ſcéne eſt à Meſſine, dans une place publique.

LE

10780508

LE SICILIEN.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMEDIE-BALLET.

SCENE I.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux muſiciens.*

CHUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, juſqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *ſeul.*

IL fait noir comme dans un four. Le Ciel s'eſt habillé ce ſoir en ſcaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de ſon nez. Sotte condition que celle d'un eſclave, de ne vivre jamais pour ſoi, & d'être toujours tout entier aux paſſions d'un maître, de n'être reglé que par ſes humeurs, & de ſe voir réduit à faire ſes propres affaires de tous les ſoucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouſer ſes inquiétudes; &, parce qu'il eſt amoureux, il faut que, nuit & jour,

jour, je n'aye aucun repos. Mais voici des flambeaux, & ſans doute, c'eſt lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS portant chacun un flambeau, HALI.

ADRASTE.

ESt-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous & moi, Monſieur, je ne crois pas que perſonne s'aviſe de courir maintenant les ruës.

ADRASTE.

Auſſi ne crois-je pas qu'on puiſſe voir perſonne qui ſente dans ſon cœur la peine que je ſens. Car, enfin, ce n'eſt rien d'avoir à combattre l'indifférence, ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaiſir de la plainte, & la liberté des ſoupirs; mais ne pouvoir trouver aucune occaſion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir ſçavoir d'une belle, ſi l'amour qu'inſpirent ſes yeux, eſt pour lui plaire ou lui déplaire, c'eſt la plus fâcheuſe, à mon gré, de toutes les inquiétudes; & c'eſt où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de ſouci, ſur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas ſans la traîner à ſes côtés.

HALI.

Mais il eſt, en amour, pluſieurs façons de ſe parler; & il me ſemble, à moi, que vos yeux & les ſiens, depuis près de deux mois, ſe ſont dit bien des choſes.

ADRASTE.

Il eſt vrai qu'elle & moi ſouvent nous nous ſommes parlé des yeux; mais comment reconnoître

noître que chacun, de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage? Et que ſçais-je, après tout, ſi elle entend bien tout ce que mes regards lui diſent, & ſi les ſiens me diſent ce que je crois par fois entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de ſe parler d'autre maniére.

ADRASTE.

As-tu-là tes muſiciens.

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fai les approcher. [*ſeul.*] Je veux, juſques au jour, les faire ici chanter, & voir ſi leur muſique n'obligera point cette belle à paroître à quelque feuêtre.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

LEs voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantérent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'eſt pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah! Monſieur, c'eſt du beau bécare.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

HALI.

HALI.

Monſieur, je tiens pour le bécare. Vous ſçavez que je m'y connois. Le bécare me charme ; hors du bécare, point de ſalut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque choſe de tendre & de paſſionné, quelque choſe qui m'entretienne dans une douce réverie.

HALI.

Je vois bien que vous étes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine ſcéne d'une petite comédie que je leur ai vû eſſayer. Ce ſont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, ſur bémol, viennent ſéparément faire leurs plaintes dans un bois, puis ſe découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtreſſes ; & là-deſſus, vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui ſe moque de leur foibleſſe.

ADRASTE.

J'y conſens. Voyons ce que c'eſt.

HALI.

Voici, tout juſte, un lieu propre à ſervir de ſcéne ; & voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je faſſe cacher les lumiéres.

FRAGMENT DE COMEDIE,

Chanté & accompagné par les muſiciens qu'Hali a amenés.

SCENE I.

PHILENE, TIRCIS.

I. MUSICIEN *repréſentant Philéne.*

SI, du triſte récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre ſolitude,
Rochers, ne ſoyez point fâchés;
Quand vous ſçaurez l'excès de mes peines ſecrettes,
Tout rochers que vous étes,
Vous en ſerez touchés.

II. MUSICIEN *repréſentant Tircis.*

Les oiſeaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vaſtes forêts;
Et moi, j'y recommence
Mes ſoupirs languiſſans, & mes triſtes regrets.
Ah! Mon cher Philéne.

PHILENE.

Ah! Mon cher Tircis.

TIRCIS.

Qui je ſens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de ſoucis!

TIRCIS.

Toujours ſourde à mes vœux eſt l'ingrate Climéne.

PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine!
Amour, ſi tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laiſſes-tu le pouvoir de charmer?

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN *repréſentant un pâtre.*

Pauvres amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines !
Jamais les ames bien ſaines
Ne ſe payent de rigueur ;
Et les faveurs ſont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empreſſe ;
A leur vouer ma tendreſſe,
Je mets mon plus doux ſouci ;
Mais, lorſque l'on eſt tigreſſe,
Ma foi, je ſuis tigre auſſi.

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux, hélas ! qui peut aimer ainſi.

HALI.

Monſieur, je viens d'ouir quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on ſe retire vîte, & qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE V.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *ſortant de ſa maiſon en bonnet de nuit, & en robe de chambre, avec une épée ſous ſon bras.*

IL y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte ; &, ſans doute, cela ne ſe fait pas pour rien.

rien. Il faut que, dans l'obſcurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoi ?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien ?

HALI.

Non.

[*D. Pédre eſt derriére eux qui les écoute.*]

ADRASTE.

Quoi ! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque, & ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien me fermera toujours tout accès auprès d'elle ?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il eſt. Ah ! Si nous le tenions ici, que je prendrois de joye à venger, ſur ſon dos, tous les pas inutiles que ſa jalouſie nous fait faire !

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruſe, pour attraper notre brutal. J'y ſuis trop engagé, pour en avoir le démenti ; &, quand j'y devrois employer...

HALI.

Monſieur, je ne ſçais pas ce que cela veut dire, mais la porte eſt ouverte ; &, ſi vous le voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.

[*D. Pédre ſe retire ſur ſa porte.*]

ADRASTE.

Oui, fai ; mais ſans faire de bruit. Je ne m'é-

loigne pas de toi. Plût au Ciel, que ce fût la charmante Iſidore!

D. PEDRE *donnant un ſoufflet à Hali.*

Qui va là?

HALI *rendant le ſoufflet à D. Pédre.*

Ami.

D. PEDRE.

Holà, Franciſque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemi. Allons, promtement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes piſtolets, mes mouſquetons, mes fuſils. Vîte, dépechez. Allons, tuë, point de quartier.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

JE n'entends remuer perſonne. Hali, Hali.

HALI *caché dans un coin.*

Monſieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens ſont-ils ſortis?

ADRASTE.

Non. Perſonne ne bouge.

HALI *ſortant d'où il étoit caché.*

S'ils viennent, ils ſeront frottés.

ADRASTE.

Quoi! Tous nos ſoins ſeront donc inutiles, & toujours ce fâcheux jaloux ſe moquera de nos deſſeins?

HALI.

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obſtacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ai eûs du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois ſeulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des ſentimens qu'on a pour elle, & ſçavoir les ſiens là-deſſus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laiſſez-moi faire ſeulement. J'en eſſayerai tant de toutes les maniéres, que quelque choſe enfin nous pourra réuſſir. Allons, le jour paroît ; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux ſorte.

SCENE V.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

JE ne ſçais pas quel plaiſir vous prenez à me réveiller ſi matin. Cela s'ajuſte aſſez mal, ce me ſemble, au deſſein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui ; & ce n'eſt guéres pour avoir le teint frais, & les yeux brillans, que ſe lever ainſi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à ſortir à l'heure qu'il eſt.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pû ſe paſſer, je crois, de ma préſence ; & vous pouviez, ſans

ſans vous incommoder, me laiſſer goûter les douceurs du ſommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui ; mais je ſuis bien aiſe de vous voir toujours avec moi. Il n'eſt pas mal de s'aſſûrer un peu contre les ſoins des ſurveillans ; &, cette nuit encore, on eſt venu chanter ſous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il eſt vrai. La muſique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela ſe faiſoit.

ISIDORE.

Je le veux croire ainſi, puiſque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous ſçavez qui étoit celui qui donnoit cette ſérénade ?

ISIDORE.

Non pas ; mais, qui que ce puiſſe être, je lui ſuis obligée.

D. PEDRE.

Obligée ?

ISIDORE.

Sans doute, puiſqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime ?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'eſt jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce ſoin ?

ISIDORE.

Aſſûrément.

D. PEDRE.

C'eſt dire fort net ſes penſées.

ISIDORE.

A quoi bon de diſſimuler ? Quelque mine qu'on faſſe, on eſt toujours bien aiſe d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne ſont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puiſſe dire, la grande ambition des femmes eſt, croyez-moi, d'inſpirer de l'amour. Tous les ſoins qu'elles prennent ne ſont que pour cela, & l'on n'en voit point de ſi fiére, qui ne s'applaudiſſe en ſon cœur, des conquêtes que font ſes yeux.

D. PEDRE.

Mais, ſi vous prenez, vous, du plaiſir à vous voir aimée, ſçavez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

ISIDORE.

Je ne ſçais pas pourquoi cela ; &, ſi j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaiſir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien, qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? Et n'eſt-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons ſoit trouvé fort aimable ?

D. PEDRE.

Chacun aime à ſa guiſe, & ce n'eſt pas là ma méthode. Je ſerai fort ravi qu'on ne vous trouve point ſi belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi ! Jaloux de ces choſes là ?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choſes-là ; mais jaloux comme un tigre, &, ſi vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicateſſe s'offenſe d'un ſouris, d'un regard qu'on vous peut arracher ; & tous les ſoins qu'on me voit prendre, ne ſont que pour fermer tout accès aux galans, & m'aſſurer la poſſeſſion d'un cœur,

dont je ne puis ſouffrir qu'on me vole la moindre choſe.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je diſe? Vous prenez un mauvais parti, & la poſſeſſion d'un cœur eſt fort mal aſſûrée, lorſqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avouë, ſi j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'eſt un admirable moyen d'avancer ſes affaires; & l'on ne tarde guéres à profiter du chagrin, & de la colére que donne à l'eſprit d'une femme la contrainte & la ſervitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, ſi quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit diſpoſée à recevoir ſes vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-deſſus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'eſt beaucoup riſquer que de leur montrer des ſoupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoiſſez peu ce que vous me devez; & il me ſemble qu'une eſclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire ſa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, ſi vous changez mon eſclavage en un autre beaucoup plus rude, ſi vous ne me laiſſez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'eſt votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous étes aujourd'hui dans une humeur déſobligeante ; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCENE VI.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI habillé en Turc, faiſant pluſieurs révérences à D. Pédre.

D. PEDRE.

TRéve aux cérémonies, que voulez-vous ?

HALI *ſe mettant entre D. Pédre & Iſidore.*

[*Il ſe tourne devers Iſidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pédre ; & lui fait des ſignes pour lui faire connoître le deſſein de ſon maître.*]

Signor (avec la permiſſion de la ſignore) je vous dirai (avec la permiſſion de la ſignore) que je viens vous trouver (avec la permiſſion de la ſignore) pour vous prier (avec la permiſſion de la ſignore) de vouloir bien (avec la permiſſion de la ſignore). . .

D. PEDRE.

Avec la permiſſion de la ſignore, paſſez un peu de ce côté.

[*D. Pédre ſe met entre Hali & Iſidore.*]

HALI.

Signor, je ſuis un virtuoſe.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'eſt pas ce que je demande. Mais comme

je me mêle un peu de muſique & de danſe, j'ai inſtruit quelques eſclaves qui voudroient bien trouver un maître qui ſe plût à ces choſes ; &, comme je ſçais que vous étes une perſonne conſidérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaiſent, ou pour leur enſeigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'eſt une choſe à voir, & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanſon nouvelle, qui eſt du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

SCENE IX.

D. *PEDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.*

UN ESCLAVE *chantant, à Iſidore.*

D'Un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant ſuit une belle ;
Mais, d'un jaloux odieux,
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Eſt-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux ?

[*à Dom Pédre.*]

Chiribirida ouch alla,
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi ſervir à ti,
Se pagar per mi,

Far

Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Danſe des eſclaves.*]

L'ESCLAVE *à Iſidore.*

C'eſt un ſupplice, à tous coups,
Sous qui cet amant expire,
Mais, ſi d'un œil un peu doux,
La belle voit ſon martyre,
Et conſent qu'aux yeux de tous,
Pour ſes attraits il ſoupire,
Il pourroit bien-tôt ſe rire
De tous les ſoins du jaloux.

[*à Dom Pédre.*]

Chiribirida ouch alla,
Star bon turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi ſervir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

II. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les eſclaves recommencent leurs danſes.*]

D. PEDRE *chante.*

Sçavez-vous, mes drôles,
Que cette chanſon
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton?

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti baſtonara,
Si, ſi non andara,
Andara, andara,
O ti baſtonara.

[*à Iſidore.*]

Oh, oh! Quels égrillards! Allons, rentrons ici, j'ai changé de penſée; & puis, le tems ſe couvre

[*à Hali qui paroit encore.*]

un peu. Ah! Fourbe, que je vous y trouve.

HALI.

Hé bien, oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand déſir que de lui montrer ſon amour; &, ſi elle y conſent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, coquin?....

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle ſera à nous.

D. PEDRE.

Laiſſe-moi faire, je t'attraperai ſans courir.

HALI.

HALI.

C'eſt nous qui vous attraperons. Elle ſera notre femme, la choſe eſt réſoluë.

[*ſeul.*]

Il faut que j'y périſſe, ou que j'en vienne à bout.

SCENE VIII.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

ADRASTE.

HE bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monſieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je....

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hazard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me ſuis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable perſonne; &, comme il eſt, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu ſervir mes feux, & m'envoye à ſa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu ſçais que, de tout tems, je me ſuis plû à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme ſçache rien faire; ainſi, j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aiſe. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne ſoit toujours préſent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir enſemble; &, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune eſclave, un ſtratagême prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de ſon jaloux, ſi je puis obtenir d'elle qu'elle y conſente.

HALI.

Laiſſez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne ſera pas dit que je ne ſerve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous ?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choſes.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer auſſi.

ADRASTE *ſeul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaiſir de la voir.

SCENE XI.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE.

QUe cherchez-vous, Cavalier, dans cette maiſon ?

ADRASTE.

J'y cherche le ſeigneur D. Pédre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE.

JE vous envoye, au lieu de moi, pour le portrait que vous ſçavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce ſoin, ſur la propoſition que je lui en ai faite. Il eſt, ſans contredit, le premier homme du monde pour ces ſortes d'ouvrages, & j'ai crû que je ne vous pouvois rendre un ſervice plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le deſſein

que vous avez d'avoir un portrait achevé de la perſonne que vous aimez. Gardez-vous bien, ſur-tout, de lui parler d'aucune récompenſe ; car c'eſt un homme qui s'en offenſeroit, & qui ne fait les choſes que pour la gloire, & pour la réputation.

Seigneur françois, c'eſt une grande grace que vous me voulez faire ; & je vous ſuis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition eſt de rendre ſervice aux gens de nom, & de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la perſonne dont il s'agit.

SCENE XII.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE *à Iſidore.*

VOici un gentilhomme que Damon nous envoye, qui ſe veut bien donner la peine de vous peindre.

[*Adraſte qui embraſſe Iſidore, en la ſaluant.*]

Holà, ſeigneur françois, cette façon de ſaluer n'eſt point d'uſage en ce pays.

ADRASTE.

C'eſt la maniére de France.

D. PEDRE.

La maniére de France eſt bonne pour vos femmes ; mais, pour les nôtres, elle eſt un peu trop familiére.

ISI-

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye. L'avanture me ſurprend fort ; &, pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre ſi illuſtre.

ADRASTE.

Il n'y a perſonne, ſans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté ; mais le ſujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque choſe de beau ſur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original eſt peu de choſe ; mais l'adreſſe du peintre en ſçaura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun ; & tout ce qu'il ſouhaite, eſt d'en pouvoir repréſenter les graces aux yeux de tout le monde, auſſi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flate autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me reſſemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puiſſe flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoi que vous en diſiez, ne....

D. PEDRE.

Finiſſons cela, de grace. Laiſſons les complimens, & ſongeons au portrait.

ADRASTE *aux laquais.*

Allons, apporrez tout.

[*On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Iſidore.*]

ISIDORE *à-Adraſte.*

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vûës favorables de la lumiére que nous cherchons.

ISIDORE *s'aſſéyant.*

Suis-je bien ainſi?

ADRASTE *aſſis.*

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainſi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroiſſe. Ceci un peu plus découvert.

[*Il découvre un peu plus ſa gorge.*]

Bon, là. Un peu davantage; encore tant ſoit peu.

D. PEDRE *à Iſidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne ſçauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce ſont ici des choſes toutes neuves pour moi; & c'eſt à Monſieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveilles. [*La faiſant tourner un peu devers lui.*] Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux perſonnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISI-

ISIDORE.

Je ne ſuis pas comme ces femmes qui veulent, en ſe faiſant peindre, des portraits qui ne ſont point elles; & ne ſont point ſatisfaites du peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne ſont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes. Car toutes demandent les mêmes choſes; un teint tout de lis & de roſes, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; &, ſur-tout, le viſage pas plus gros que le poing, l'euſſent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui ſoit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'eſt.

ADRASTE.

Il ſeroit malaiſé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres reſſemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes, & qu'on court riſque à les peindre!

D. PEDRE.

Le nez me ſemble un peu gros.

ADRASTE.

J'ai lû, je ne ſçais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtreſſe d'Alexandre d'une merveilleuſe beauté, & qu'il en devint, la peignant, ſi éperduement amoureux qu'il fut près d'en perdre la vie; de ſorte qu'Alexandre, par généroſité, lui céda l'objet de ſes vœux. [*à D. Pédre.*] Je pourrois faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

[*Dom Pédre fait la grimace.*]

ISIDORE *à D. Pédre.*

Tout cela ſent la nation, & toujours Meſſieurs les François ont un fonds de galanterie qui ſe répand par tout.

ADRAS-

ADRASTE.

On ne ſe trompe guéres à ces ſortes de choſes, & vous avez l'eſprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle ſource partent les choſes qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre ſeroit ici, & que ce ſeroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vû de ſi beau que ce que je vois maintenant, & que....

D. PEDRE.

Seigneur françois, vous ne devriez pas, ce me ſemble, tant parler, cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! Point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; & il eſt beſoin dans ces choſes d'un peu de converſation, pour réveiller l'eſprit, & tenir les viſages dans la gayeté néceſſaire aux perſonnes que l'on veut peindre.

SCENE XIII.

HALI vêtu en Eſpagnol, D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

QUe veut dire cet homme-là? Et qui laiſſe monter les gens, ſans nous en venir avertir?

HALI *à D. Pédre.*

J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle liberté eſt permiſe. Seigneur, ſuis-je connu de vous?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je ſuis D. Gilles d'Avalos ; & l'hiſtoire d'Eſpagne vous doit avoir inſtruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque choſe de moi ?

HALI.

Oui, un conſeil ſur un fait d'honneur. Je ſçais qu'en ces matiéres il eſt mal-aiſé de trouver un cavalier plus conſommé que vous ; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voilà aſſez loin.

ADRASTE *à Dom Pédre, qui le ſurprend parlant bas à Iſidore.*

J'obſervois de près la couleur de ſes yeux.

HALI *tirant Dom Pédre pour l'éloigner d'Adraſte & d'Iſidore.*

Seigneur, j'ai reçû un ſoufflet. Vous ſçavez ce qu'eſt un ſoufflet, lorſqu'il ſe donne à main ouverte, ſur le beau milieu de la jouë. J'ai ce ſoufflet fort ſur le cœur ; & je ſuis dans l'incertitude, ſi, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire aſſaſſiner.

D. PEDRE.

Aſſaſſiner, c'eſt le plus ſûr & le plus court chemin. Quel eſt votre ennemi ?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

[*Hali tient Dom Pédre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraſte.*]

ADRAS-

ADRASTE *aux genoux d'Iſidore, pendant que Dom Pédre & Hali parlent bas enſemble.*

Oui, charmante Iſidore, mes regards vous le diſent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre penſée, d'autre but, d'autre paſſion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne ſçais ſi vous dites vrai; mais vous perſuadez.

ADRASTE.

Mais, vous perſuadai-je, juſqu'à vous inſpirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous aſſez pour conſentir, belle Iſidore, au deſſein que je vous ai dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me réſoudre.

ADRASTE.

Ah! Quand on aime bien, on ſe réſout bientôt.

ISIDORE.

Hé bien, allez, oui, j'y conſens.

ADRASTE.

Mais conſentez-vous, dites-moi, que ce ſoit dès ce moment même?

ISI-

ISIDORE.

Lorſqu'on eſt une fois réſolu ſur la choſe, s'arrête-t-on ſur le tems ?

D. PEDRE *à Hali.*

Voilà mon ſentiment, & je vous baiſe les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçû quelque ſoufflet, je ſuis homme auſſi de conſeil; & je pourrai vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laiſſe aller, ſans vous reconduire; mais, entre cavaliers, cette liberté eſt permiſe.

ADRASTE *à Iſidore.*

Non, il n'eſt rien qui puiſſe effacer de mon cœur les tendres témoignages. . .

[*à D. Pédre appercevant Adraſte, qui parle de près à Iſidore.*]

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; & je croyois d'abord, que ce fût une tache. Mais c'eſt aſſez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois.

[*à D. Pédre qui veut voir le portrait.*]

Non, ne regardez rien encore; faites ſerrer ce-

[*à Iſidore.*]

la, je vous prie; & vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un eſprit gay, pour le deſſein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conſerverai pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCE-

SCENE XIV.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

QU'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque choſe en eux, de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oui; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'eſt qu'ils ſçavent qu'on plaît aux dames par ces choſes.

D. PEDRE.

Oui; mais s'ils plaiſent aux dames, ils déplaiſent fort aux meſſieurs; & l'on n'eſt point bien aiſe de voir, ſous ſa mouſtache, cajoler hardiment ſa femme, ou ſa maîtreſſe.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'eſt que par jeu.

SCENE XV.

ZAIDE, D. PEDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

AH! Seigneur Cavalier, ſauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je ſuis pourſuivie.. Sa jalouſie eſt incroyable; & paſſe, dans ſes mouvemens, tout ce qu'on peut

peut imaginer. Il va juſqu'à vouloir que je ſois toujours voilée ; &, pour m'avoir trouvée le viſage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, & m'a réduite à me jetter chez vous, pour vous demander votre appui contre ſon injuſtice. Mais je le vois paroître. De grace, ſeigneur Cavalier, ſauvez-moi de ſa fureur.

D. PEDRE *à Zaïde lui montrant Iſidore.*

Entrez là dedans, avec elle ; & n'appréhendez rien.

SCENE XIV.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

HE quoi ! Seigneur, c'eſt vous ? Tant de jalouſie pour un françois ! Je penſois qu'il n'y eût que nous qui en fuſſions capables.

ADRASTE.

Les François excellent toujours dans toutes les choſes qu'ils font ; &, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le ſommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infame croit avoir trouvé chez vous un aſſûré refuge ; mais vous êtes trop raiſonnable, pour blâmer mon reſſentiment. Laiſſez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. PEDRE.

Ah ! De grace, arrêtez. L'offenſe eſt trop petite, pour un courroux ſi grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offenſe n'eſt pas dans l'importance des choſes que l'on fait. Elle eſt à tranſgreſſer les ordres qu'on nous donne ; &, ſur de pareilles matiéres, ce qui n'eſt qu'une baga-

bagatelle, devient fort criminel, lorſqu'il eſt défendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été ſans deſſein ; & je vous prie enfin de vous remettre bien enſemble.

ADRASTE.

Hé quoi ! Vous prenez ſon parti, vous qui étes ſi délicat ſur ces ſortes de choſes ?

D. PEDRE.

Oui, je prends ſon parti ; &, ſi vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colére, & vous vous réconcilierez tous deux. C'eſt une grace que je vous demande ; & je la recevrai comme un eſſai de l'amitié que je veux qui ſoit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eſt pas permis, à ces conditions, de vous rien refuſer. Je ferai ce que vous voudrez.

SCENE XVII.

ZAIDE, D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE *à Zaïde.*

HOlà, venez. Vous n'avez qu'à me ſuivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous ſuis obligée plus qu'on ne ſçauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde, ſans lui, de paroître à ſes yeux.

SCENE XVIII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

LA voici qui s'en va venir ; & ſon ame, je vous aſſûre, a paru toute réjouie, lorſque je lui ai dit que j'avois racommodé tout.

SCENE XIX.

ISIDORE ſous le voile de Zaïde, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE *à Adraſte.*

PUiſque vous m'avez bien voulu abandonner votre reſſentiment, trouvez bon qu'en ce lieu, je vous faſſe toucher dans la main l'un de l'autre; & que, tous deux, je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez ſenſiblement, & j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, ſeigneur Dom Pédre, qu'à votre conſidération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me ſera poſſible.

D. PEDRE.

[*ſeul.*]

C'eſt trop de grace que vous me faites. Il eſt bon de pacifier & d'adoucir toujours les choſes. Holà, Ilidore, venez.

SCE-

SCENE XX.

ZAIDE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

COmment ! Que veut dire cela ?

ZAIDE *ſans voile.*

Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux eſt un monſtre haï de tout le monde, & qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les ſerrures & les verroux du monde ne retiennent point les perſonnes, & que c'eſt le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaiſance ; qu'Iſidore eſt entre les mains du cavalier qu'elle aime, & que vous étes pris pour duppe.

D. PEDRE.

Dom Pédre ſouffrira cette injure mortelle ! Non, non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la Juſtice, pour pouſſer le perfide à bout. C'eſt ici le logis d'un Sénateur. Holà.

SCENE XXI.

UN SENATEUR, D. PEDRE.

LE SENATEUR.

SErviteur, ſeigneur Dom Pédre. Que vous venez à propos !

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SENATEUR.

J'ai fait une maſcarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de françois m'a joué une piéce.

LE SENATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vû de ſi beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SENATEUR.

Ce ſont gens vêtus en Maures, qui danſent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez ſi c'eſt une injure qui ſe doive ſouffrir.

LE SENATEUR.

Des habits merveilleux & qui ſont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la Juſtice contre cette action.

LE SENATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertiſſement au peuple.

D. PEDRE.

Comment! De quoi parlez-vous là?

LE SENATEUR.

Je parle de ma maſcarade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SENATEUR.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaiſir. Allons, Meſſieurs, venez. Voyons ſi cela ira bien.

D. PEDRE.

La peſte ſoit du fou, avec ſa maſcarade!

LE SENATEUR.

Diantre ſoit le fâcheux, avec ſon affaire!

SCE-

SCENE DERNIERE.

UN SENATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRE'E DE BALLET.

[Pluſieurs danſeurs, vêtus en Maures, danſent devant le Sénateur, & finiſſent la Comédie.]

FIN.

NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT RECITE', danſé & chanté dans le Sicilien, Comédie-Ballet.

Dom Pédre, *le Sieur Moliere.*
Adraſte, *le Sieur la Grange.*
Iſidore, *Mademoiſelle de Brie.*
Zaïde, *Mademoiſelle Moliere.*
Hali, *le Sieur la Thorilliere.*
Un Sénateur, *le Sieur du Croiſi.*
Muſiciens chantans, *les Sieurs Blondel, Gaye, Noblet.*
Eſclave Turc chantant, *le Sieur Gaye.*
Eſclaves Turcs danſans, *les Sieurs le Prêtre, Chicanneau, Mayeu, Peſan.*
Maures de qualité, *le* ROI, *Monſieur le Grand, les Marquis de Villeroy & de Raſſan.*
Mauresques de qualité, MADAME, *Mademoiſelle de la Valliére, Madame de Rochefort, Mademoiſelle de Brancas.*
Maures nuds, *Meſſieurs Cocquet, de Souville, les Sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau, la Pierre, Favier, & des Airs galands.*
Maures à Capot, *les Sieurs la Mare, du Feu, Arnald, Vagnard, Bonard.*

FIN DU TOME SECOND.

10780508

10780508

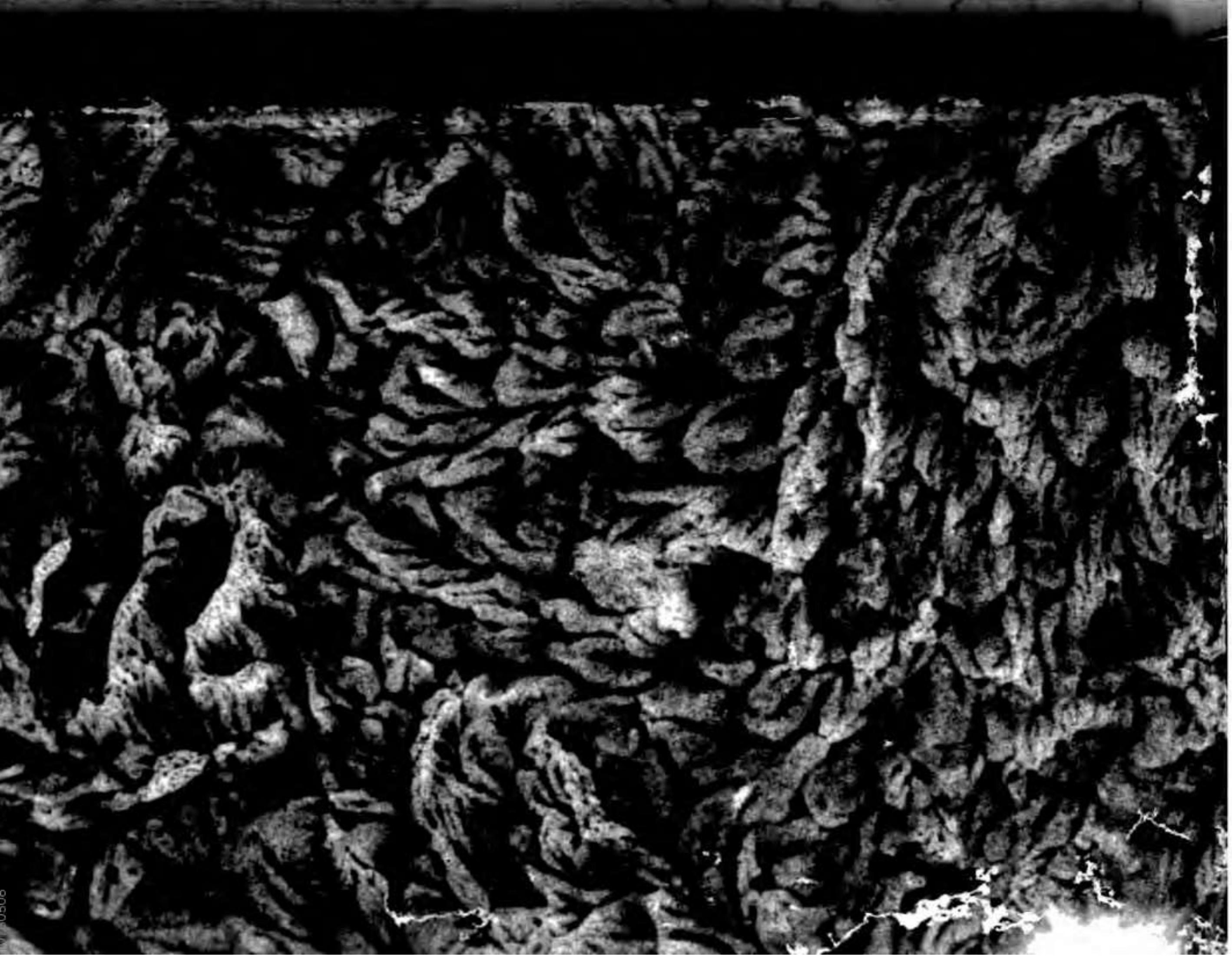
10780508

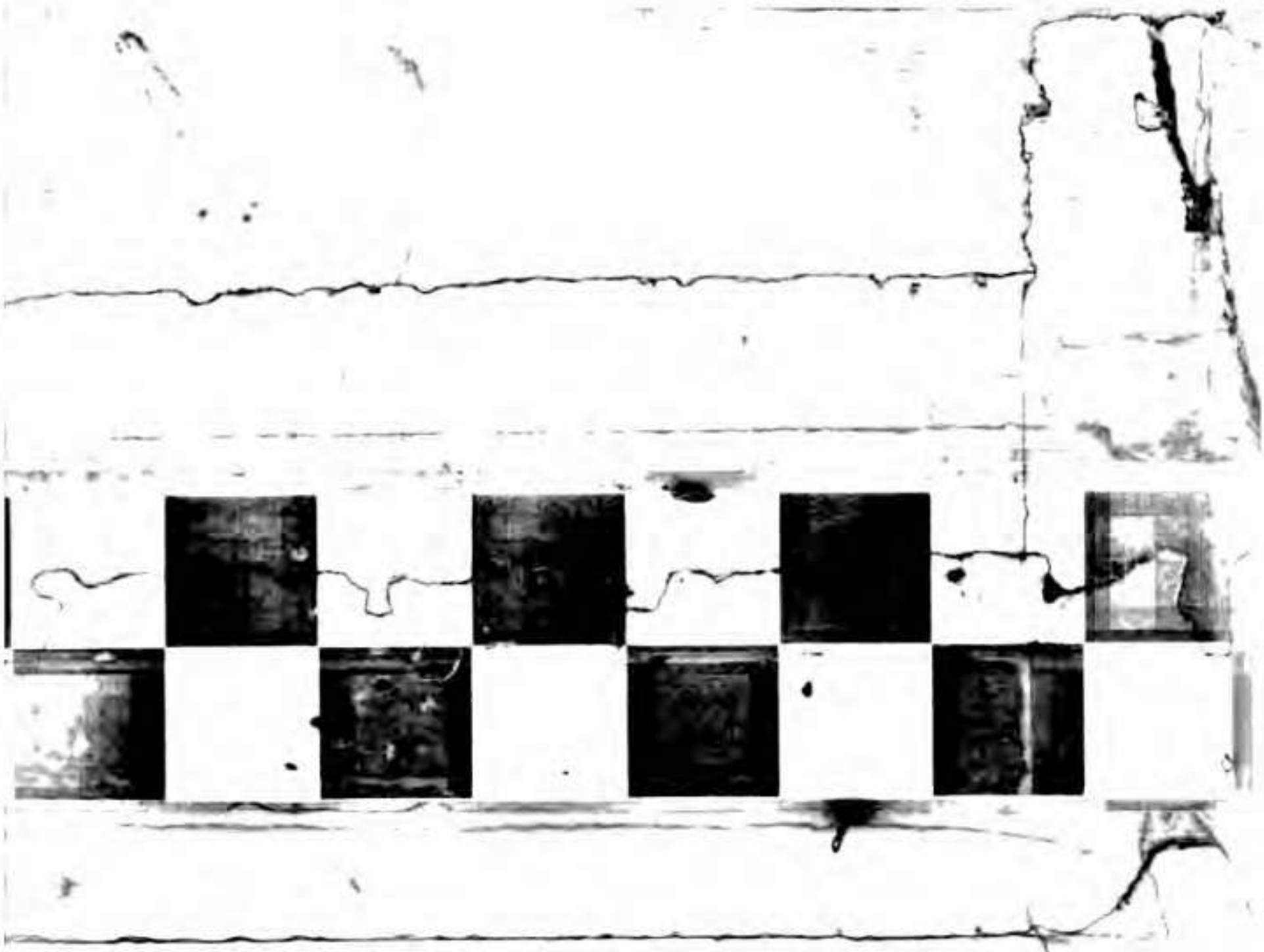
10780508

10780508

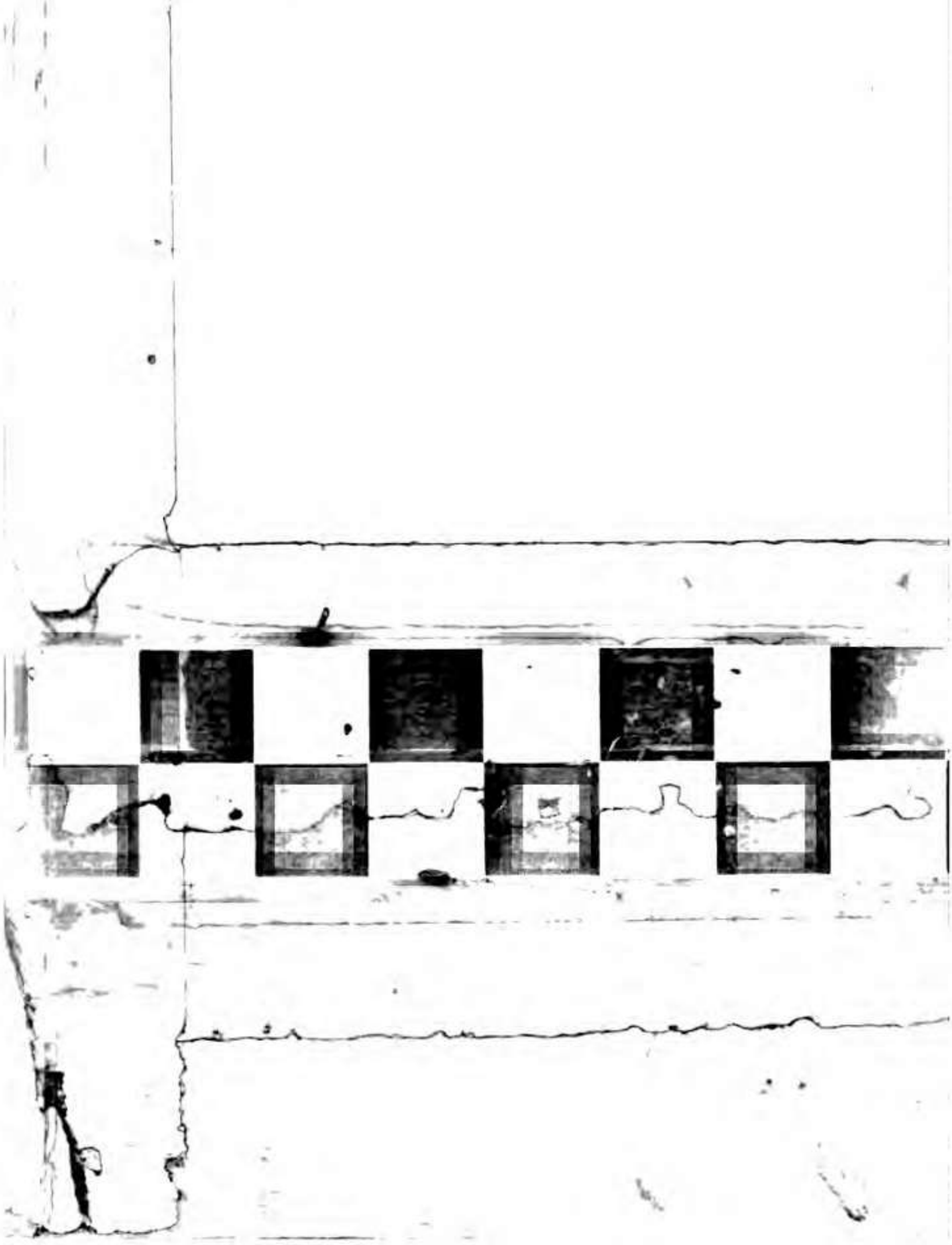
Bibl. erot.
Fr. Krenneri.

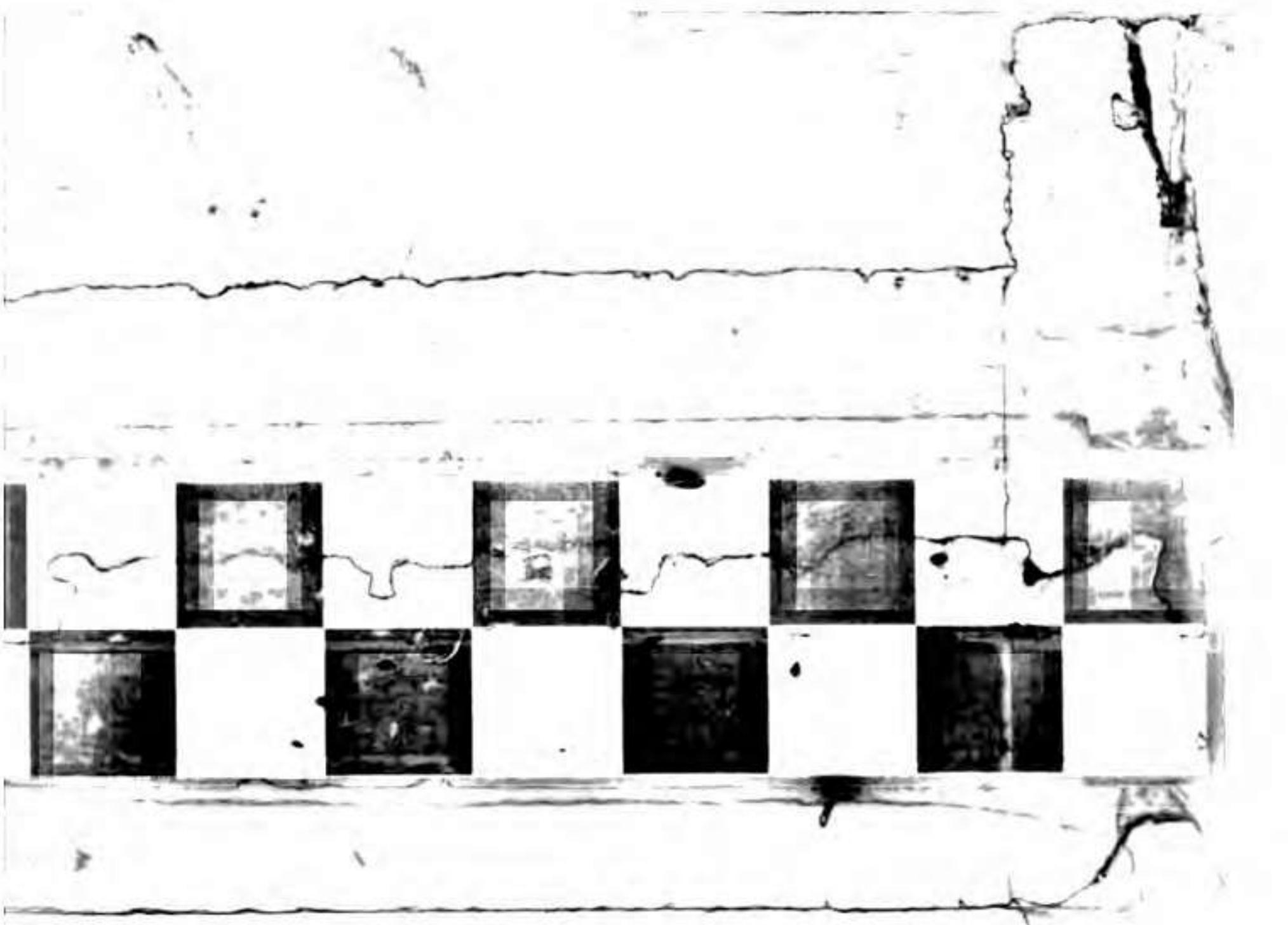
784. . . .

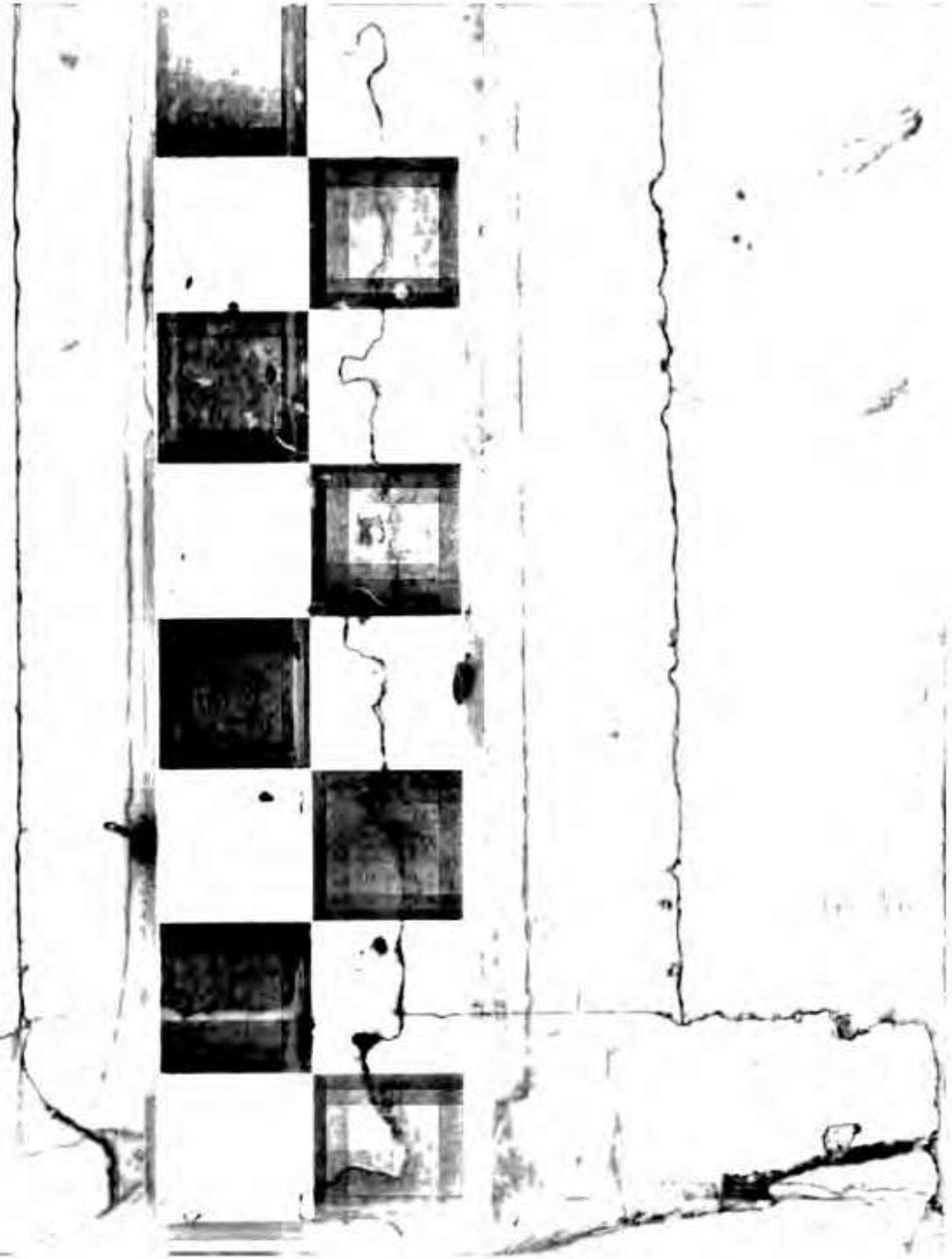




10780508







10780508